



Le
Folklore
Brabançon

Le
Folklore Brabançon

Le
Folklore
Brabançon

MARS 1972

N° 193

Le Folklore Brabançon

ORGANE DU

Service de Recherches Historiques
et Folkloriques de la Province
de Brabant

RUE ST-JEAN 4 — TEL. 13 07 50

1000 BRUXELLES

SOMMAIRE

<i>La Conception, l'Etude et l'Enseignement de l'Histoire diplomatique</i> par le Prof. E. Lousse	5
<i>Dom Bruno Desirée O.S.B. et l'Épouée des Rois-Mages</i> par René Herman	19
<i>Un triomphe éphémère. — Les cortèges de la Saint-Henri à Bruxelles en l'honneur de Vander Noot — Juillet 1790</i> par le vicomte Ch. Terlinden	67
<i>Histoire des Orgues de l'Eglise Saint-Nicolas à Bruxelles</i> par Jean-Pierre Félix	75
<i>Bibliographie — Le patrimoine monumental de la Belgique</i> par le comte J. de Borchgrave d'Altena	95

MARS 1972

N°

193

PRIX : 35 F

En couverture : *Oplinter, l'abbaye de Maegdendal.*

Le
folklore Brabant

Le numéro 193 de la revue

« DE BRABANTSE FOLKLORE »

contient des articles

de Maurits Thijs (Het Rood Klooster te Oudergem),
de Lambert Wouters (De verenigingen van « de Man-
nen van het Jaar »), et de Staf Van Gelder (Sacra-
mentstorens in Brabant).

La Conception, l'Etude et l'Enseignement de l'Histoire diplomatique

par le Professeur E. LOUSSE

Il y a peu de temps, nous avons eu le privilège de publier dans la revue *Contact*, quelques pages intitulées *Histoire diplomatique à l'Ecole de Guerre*, au sujet desquelles des appréciations laudatives nous parvinrent d'anciens Elèves et d'anciens Chefs (1). Nous sommes heureux d'avoir l'occasion de reprendre et d'élargir le débat, dans une revue brabançonne, à l'usage des Grandes Ecoles qui foisonnent comme jamais auparavant dans ce haut-lieu de la culture, au ruissellement de sources intarissables tandis que les diplomates et les rencontres diplomatiques se multiplient également dans nos murs et sur notre sol. Qu'est-ce que l'Histoire diplomatique ? Quelle est la raison d'être de l'étude et de l'enseignement de cette branche, pour la formation des agents diplomatiques et consulaires, d'une part, des officiers brevetés d'Etat-Major de l'autre ? Comment concevoir l'étude et l'enseignement de cette branche, de manière qu'ils atteignent leur but, en cette fin de siècle tourmentée ?



Beaucoup de manuels d'Histoire diplomatique commencent comme le nôtre, omettant de définir leur objet (2). Pendant les dix dernières années et davantage, nous avons cherché ; nous avons prié nos élèves

(1) E. LOUSSE, *Histoire diplomatique à l'Ecole de Guerre*, dans *Contact*, n° 25, octobre 1971, pp. 47-58.

(2) E. LOUSSE, *Diplomatieke Geschiedenis sedert 1792*. Louvain, 1951.

(à l'Université de Louvain, à l'IGHEC (3), à l'École de Guerre), de nous prêter main-forte. Notre tableau de chasse est peu garni. S'il y avait lieu de sonner l'hallali, ce serait plutôt celui des auteurs : gibier farouche fourré dans les halliers. Anatole France rêvait d'un enseignement lucide, simple, dépoillé, sans verbalisme ni logomachie. Notre Professeur de Rhétorique était un pourfendeur de sophismes : une brillante intelligence au service d'une admirable virtuosité dialectique, un instinct des plus sûrs, une méthode rigoureuse, un dénicheur sans pitié. Nous sommes en dette à l'égard des deux.

Pour exprimer ses concepts, l'être humain ne dispose que d'un seul moyen : le verbe. Les dictionnaires du langage et les encyclopédies sont les Propylées du savoir. Qui prétend accéder au Parthénon et pénétrer jusqu'au cerveau de Pallas, est obligé de passer par eux. Or, le terme d'« Histoire diplomatique » est peut-être un solécisme du français (ce serait à vérifier). Sans équivalent dans beaucoup d'autres langues, comme le terme d'« engagement » ? Quoi qu'il en soit, les Hollandais préfèrent *Geschiedenis van de Diplomatie* ; les Anglophones, de même, *History of Diplomacy*. Les Allemands traitent de la *Geschichte der auswärtige Politik*, et les auteurs de certaine *Histoire des Relations internationales* ont peut-être voulu leur emboîter le pas. La *Storia dei Trattati* n'est pas inconnue des Italiens. Mais c'est d'autre chose que nous parlons.

L'Histoire diplomatique ne se confond pas avec l'Histoire de la « Diplomatie », telle que notre Maître Léon van der Essen, ce familier des anciens nonces, l'enseigna depuis les années vingt de ce siècle et qu'il la fit paraître en volume à la fin de sa vie (4). Ce n'est pas l'histoire des « Institutions » diplomatiques, de leur structure et de leurs fonctions. Intermittentes et, pour ainsi dire, occasionnelles au temps de la Rome antique et de ses stratèges flanqués d'augures ; de plus en plus permanentes, généralisées, engoncées dans le protocole et par lui de plus en plus gênées aux entournures, conventionnelles, traditionnelles, artificielles, uniformisées, nivelées, mondiales, ayant navigué d'abord sur les galères de Venise pour aboutir aux ondes et vaisseaux de l'espace, après avoir traversé les caves du Vatican, les Cabinets noirs, la Galerie des Glaces de Versailles et le Palais de la S.D.N. à Genève. L'Histoire de la poule

(3) Institut Catholique des Hautes Etudes Commerciales, Institut Supérieur de Commerce, Boulevard Brand Whitlock 2, 1040 Bruxelles.

(4) L. van der ESSEN, *La Diplomatie, ses Origines et son Organisation jusqu'à la fin de l'Ancien Régime*, Bruxelles, 1953.

diplomatique ne s'arrête pas avant la ponte : elle se prolonge jusqu'aux œufs, c'est-à-dire jusqu'aux résultats, obtenus ou non, jusqu'à la victoire, l'échec, l'arrangement, la faillite ou la réussite de la *combinaison*. C'est un voyage, un périple, une navigation par étapes, usant de moyens de locomotion de plus en plus parfaits. Le parcours réellement effectué n'est-il pas encore plus important que la carte, la route, les véhicules et les coursiers ?

La course attire plus que le cirque, que les chars et, même, que les auriges. L'Histoire diplomatique n'est pas uniquement l'Histoire des « Négociations » diplomatiques : des Affaires diplomatiques et de leurs Agents. Un dictionnaire universel des diplomates (non inconnus, non oubliés) est en cours de publication. Ses auteurs en ont pour de longues années, mais même quand il sera terminé, nul ne dira que c'est une histoire diplomatique et que l'Histoire diplomatique se limite à lui (5). Une « affaire » diplomatique — celle du « faux d'Utrecht », ou des eaux du canal Albert, ou de la liaison Escaut-Rhin — est un épisode, un fragment d'histoire, une perle fautive ou fine, comme on voudra. Mais l'enfillement, même artistique, de toutes les perles, ne constituerait pas encore l'« histoire » diplomatique de la Belgique, des Pays-Bas, ni des relations entre les deux pays. L'histoire du congrès de Vienne, en 1815, et celle de la conférence de Versailles, en 1919, la personne, l'activité, le « rôle » de Metternich, de Talleyrand, de Wilson, de Clemenceau, sont assurément de passionnants sujets, considérés comme tels. Mais la présentation, le défilé des acteurs restent en dehors de l'intrigue, ils n'expliquent pas le drame. Le chapelet des réunions, plénières ou partielles, les passes d'armes successives, les palabres doivent être encadrés des occasions, préparations, préliminaires, conclusions, conséquences et rehondissements. Les feux d'artifice de Vienne et de Versailles furent précédés du frein des batailles ; puis, les lampions de la Sainte Alliance et de la S.D.N. s'éteignirent, soufflés l'un après l'autre par les révolutions, sous l'ouragan des coups de force.

L'Histoire diplomatique n'est pas l'Histoire des traités : du moins n'est-elle pas *rien* que l'Histoire des traités (6). Les traités proprement dits

(5) *Répertoire des représentants diplomatiques de tous les pays depuis la Paix de Westphalie (1648)*, préparé par Frédéric HAUSMANN, édité par le Comité international des Sciences Historiques, sous la direction de L. SANTIFALLER, Zurich.

(6) Voir A. RAPISARDI-MIRABELLI, *Storia dei Trattati e delle Relazioni internazionali (Manuale di Politica internazionale, fasc. XXI)*, Milan, 1940.

et les autres instruments diplomatiques ne sont que « des » sources de l'histoire diplomatique et du droit des gens (ou droit international public). Ce sont « des » sources de l'une et l'autre de ces branches, mais d'abord il y en a d'autres. En outre, les instruments diplomatiques peuvent être étudiés par des hommes de métier (juristes ou diplomates) autant que par des historiens. Les premiers s'intéressent au côté pratique : travaux préparatoires, procès-verbaux, rapports, mémoires, objections, amendements. Ils font, de ces textes, des commentaires juridiques doctrinaux, des interprétations plus ou moins tendancieuses, des applications correctes, dérogations, violations. Les historiens qui replacent ces mêmes instruments dans leur cadre et cherchent à les éclairer de la sorte, constituent ou reconstituent certains aspects de l'Histoire diplomatique, mais non pas tous. Il y eut, en effet, pas mal de négociations qui n'aboutirent à rien de concret. Celles-là, par exemple, qui furent menées entre 1945 et 1960 pour la mise au point des rapports entre le Congo belge et le Saint-Siège. Et d'autre part, il existe des accords dûment négociés et conclus selon les règles, qui ne furent jamais (sérieusement) appliqués, telles les conclusions de la Table Ronde belgo-congolaise de 1960. L'Histoire diplomatique n'est pas un bureau d'état-civil peuplé de fonctionnaires en manches de lustrine, enregistreurs somnolents, « spépieux » et quasi robotiques des œuvres d'autrui. C'est l'Hôtel-Dieu, la clinique, la maternité, dans lesquels se succèdent tour à tour des naissances miraculeuses et des guérisons inespérées, mais aussi les fausses couches, avortements et toute espèce de conséquences imprévisibles d'interventions mal réussies. Ni les diplomates ni les chirurgiens ne perdent le sourire. Comment le pourraient-ils, vu que l'exercice consciencieux de leur profession ne leur laisse point de répit ? C'est toujours à recommencer, toujours à risquer, de peur de tout perdre, faute d'avoir osé !

Les relations diplomatiques ne sont qu'une partie des affaires étrangères des puissances et, de même, les affaires étrangères ne sont qu'une partie des relations internationales, considérées dans leur ensemble. Nous en déduisons logiquement que l'Histoire diplomatique n'est (ou ne devrait être) strictement qu'une partie de l'Histoire des Affaires étrangères (qui peuvent être, par exemple, d'ordre consulaire, militaire ou culturel), et que l'Histoire des Affaires étrangères elle-même n'est qu'une partie de l'Histoire des Relations internationales d'un seul ou de plusieurs pays (7).

(7) Voir, par exemple : VIC CH. TERLINDEN, *Impérialisme et Equilibre. La politique internationale, depuis la Renaissance jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale*, Bruxelles, 1952 ; P.-L. RENOUVIN et Consorts, *Histoire des Relations internationales*, Paris, depuis 1955 ; W. WINDELLAND, *Die auswärtige Politik der Grossmächte in der Neuzeit*, 6^e édition revue, Darmstadt, 1964.

Elle ne doit s'occuper de rien d'autre que de la diplomatie, dans sa structure, ses transformations et dans ses méthodes, ainsi que de l'activité diplomatique et des résultats que la diplomatie est à même d'obtenir, c'est-à-dire son influence sur le déroulement de l'histoire générale du monde. Dans cet orbite, les historiens soviétiques, sous la direction de VI. Potiemkine, nous paraissent avoir donné la note juste. Leur puissant ensemble, à la manière de Tchaïkovski, porte un titre qui sonne faux, c'est vrai. Il eût reçu plus de confiance encore en Occident, s'il n'était de ton tellement moscovite, entrecoupé de ritournelles marxistes-léninistes, agaçantes et dépassées. Mais il est impeccablement conçu, ordonné, captivant bien que traduit, plein de charme exotique et d'aperçus peu familiers. C'est une Histoire « diplomatique »-pilote : modèle à suivre, mine de renseignements, lourde d'enseignement, stimulant de l'esprit critique, matière à réflexions (8).

L'Histoire diplomatique, — quelle que soit l'idée que l'on s'en fasse —, s'inscrit dans le cadre de l'histoire générale de la civilisation du monde. Dans l'avoir matériel et moral des individus, des familles, des peuples et des États, il est possible, à n'importe quel moment, de distinguer deux parts : celle de la nature ou de l'héritage, — d'un héritage limité mais à valoriser, de cinq, de deux ou d'un seul talent —, et la part de la culture, ou de la mise en valeur, du progrès par l'effort et par le sacrifice. L'histoire de la civilisation n'est que l'histoire des progrès de la culture, c'est-à-dire de la mise en valeur progressive d'un héritage provenant de la nature : c'est la culture proverbiale du « petit jardin ». La culture et la civilisation mêmes résultent d'éléments matériels et spirituels, ou si l'on préfère, — en faisant abstraction de tout a priori d'ordre philosophique, — d'éléments « plus » et d'éléments « moins » matériels, ou encore, pour reprendre les expressions de Karl Marx lui-même, d'une infrastructure économique et d'une superstructure d'ordre intellectuel, au sens large. La politique tient des deux, n'étant, après tout, que la lutte de « l'être », pour « l'avoir ». Elle est interne ou étrangère. Et l'Histoire diplomatique, conditionnée par la politique intérieure, décrit un des aspects théoriquement les plus pacifiques de la politique étrangère des nations. Elle est comme bien d'autres choses, tout à la fois facteur, élément, produit, dans l'écheveau des réactions humaines à la surface de la terre, absolument impossible à démêler. A peine quelques motifs d'un décor immense et compliqué.

(8) VI. POTIEMKINE et Consorts, *Histoire de la Diplomatie*, trad. X. PAMPHILOVA et M. ERISTOV, Paris, 1946-1947, 3 vol.

A moins qu'elle ne soit l'histoire des intrigues que tissent entre elles les nations, avant de se précipiter dans la guerre, pour mener toute cette partie de la guerre qui se trame effectivement dans les coulisses, ou pour sortir de la guerre, tout en restant dissimulée dans les coulisses et tout en se gardant bien de s'exposer aux feux meurtriers de la rampe des combats. En somme, l'*homo sapiens* dispose de deux moyens (primordiaux) pour défendre « son être et son avoir », pour faire valoir ses droits personnels et réels, dans l'exécution de ses obligations : il use de sa langue et de ses poings, sa langue étant l'arme défensive, préférée des faibles, qui n'est pas nécessairement la moins efficace et, d'autre part, l'arme offensive, toujours brutale et fracassante, de ceux qui se croient les plus forts, ou bien encore, des faibles « acculés à l'héroïsme » suivant l'immortelle expression d'Albert I^{er}. Il en va des peuples comme des individus. Pour tenir et pour s'emparer, afin de dominer les autres éventuellement, mais, surtout, pour éviter d'être dominés, détruits, absorbés par d'autres, ils recourent — ils sont « forcés » de recourir — alternativement à la lutte et la négociation, à la guerre et la diplomatie : ils s'opposent en conflits armés et non armés. Le recours à la violence peut être condamné le plus sévèrement du monde, il peut être théoriquement proscrit, la guerre peut être « mise hors la loi » : ils ne seront jamais totalement exclus des relations internationales. L'agression collective n'est pas moins tenace, coriace, indéracinable, que l'individuelle. C'est pourquoi l'Histoire diplomatique a sa place marquée dans les Ecoles de Guerre, tandis que les Ecoles de Diplomates ne sauraient se passer entièrement d'une approche suffisante de l'Histoire militaire (la polémologie vient d'y faire son entrée, tardivement sans doute, mais non point par la petite porte). Ce ne serait pas le lieu de répéter l'adage ancien : « *Cedant arma togae* ». Encore moins, de le retourner, de le renverser et de s'imaginer ainsi fonder un monde meilleur. « le meilleur des mondes »... La Politique internationale conduit à deux, pour les siècles des siècles ; elle fouette alternativement ses indispensables, ses inséparables coursiers.

L'Histoire diplomatique est une branche du savoir et, donc, une matière d'enseignement. On devrait enseigner uniquement ce que l'on sait, mais comment (bien) savoir, sans d'abord avoir (bien) appris ?

En tant que branche du savoir, l'Histoire diplomatique figure au programme d'instituts de recherche, rattachés ou non rattachés aux universités : Instituts de Sciences politiques, Ecoles de Diplomates, Ecoles mili-

taires peut-être, Ecoles supérieures de la Guerre et *Kriegsacademiën* très certainement, bureaux d'études de l'ONU et des organisations internationales spécialisées. On devrait s'occuper sérieusement de former, selon des méthodes éprouvées, des spécialistes de l'histoire diplomatique, recrutés, proportionnellement aux besoins, parmi les diplomates eux-mêmes, parmi les militaires et parmi les historiens purs, afin de les mettre au travail ensuite, comme chercheurs qualifiés, comme experts ou comme professeurs, au service des universités, des armées et de la diplomatie. La Belgique n'est assurément pas des mieux nanties sous ce rapport, en dépit des progrès incontestables réalisés depuis 1918. Tout a déjà changé, mais il reste, il restera toujours à faire.

En tant que matières d'enseignement, l'Histoire militaire et l'Histoire diplomatique se font pendant. L'Histoire militaire, — avec ou sans critique des plans et des opérations —, ne devrait pas être exclue du programme des Ecoles de diplomates, de consuls, de fonctionnaires internationaux. A l'Ecole de Guerre de Belgique, le cours d'Histoire diplomatique et le cours d'Histoire militaire soigneusement intégrés, débouchent ainsi qu'il convient sur le Cours supérieur de la Guerre, intitulé maintenant « *Problèmes de Défense* ». C'est parfait. Les futurs officiers d'Etat-Major et les stratèges qui viennent se former chez nous, ont le devoir d'apprendre et le droit de savoir par nous, quelle heure il est : d'où nous venons, où nous en sommes, vers quoi nous progressons selon toute vraisemblance, par quels moyens, suivant quelles voies. Comment le fléau de la guerre pourrait s'abattre une fois de plus, par l'incurie, les maladresses, l'impéritie, l'ignorance, l'inconscience optimiste des chefs politiques, et comment les grands chefs militaires feront bien de la préparer, de la conduire, s'ils sont désireux de la gagner. L'Histoire diplomatique et l'Histoire militaire, également indispensables, devraient aller de pair, être menées de front, s'épauler, se compléter mutuellement : dans les Instituts (civils) de Sciences politiques, diplomatiques et consulaires, non moins qu'à notre *Kriegs-akademie*.

En chaque Ecole supérieure, civile ou militaire, au programme de laquelle il paraîtrait utile de l'inscrire, l'enseignement de l'Histoire diplomatique pourrait être orienté très utilement vers la poursuite (simultanée ?) d'un triple but : la préparation de spécialistes dans le domaine de la recherche, l'information des futurs enseignants et, plus généralement, la formation professionnelle des officiers brevetés, des agents diplomatiques et des consuls. On pourrait objecter que notre proposition n'a rien d'original ni de particulier, mais que ce triple objectif devrait être —

ou qu'il est — celui de tout enseignement de niveau réellement supérieur. Nous serions parmi les derniers à nier cette évidence. Nous avons salué la généralisation des exercices pratiques (de tout genre), des mémoires, des thèses et des colloques ou débats, comme un notable progrès dans la patrie d'élection du *middelmatisme*, où le grade de Docteur fut décerné pendant tout un siècle d'indépendance, pour ainsi dire au rabais.

Il n'en est plus ainsi, fort heureusement. De nos jours, la licence en Sciences politiques et diplomatiques, la licence en Sciences économiques appliquées (section des Sciences commerciales et consulaires) et le brevet d'Etat-Major en Belgique comportent chacun la composition, la présentation et la défense publique, en fin d'études, d'un mémoire ronéotypé (qu'à l'Ecole de Guerre on dénomme thèse). Beaucoup d'élèves sont capables de le faire. Ils s'y appliquent, consciencieusement, non sans succès, pour peu qu'ils soient sérieusement dirigés. Rien ne s'oppose au choix d'un sujet d'Histoire diplomatique, ni à la publication des résultats valables de cette première recherche. Les meilleurs devraient, au contraire, être (plus) encouragés à poursuivre (jusqu'au doctorat ?) le travail scientifique timidement amorcé. Les infatigables, les « mordus » seraient, dans toute la mesure du possible, attachés à des instituts de recherche au service de l'Etat : Service historique du Ministère des Affaires étrangères ou de l'Armée, Archives des Affaires étrangères, grandes bibliothèques, Musée Royal de l'Armée, Musée de la Dynastie, Archives du Palais, etc. La chaire professorale ne leur serait pas inaccessible, et nous pourrions espérer recruter de la sorte de véritables « maîtres », suffisamment au courant de la méthode historique d'une part, et de l'autre, de l'objet matériel de leur curiosité.

Qui ne voit les fruits à cueillir, à portée de main ? La Belgique et les Belges apprendraient enfin « leur » histoire diplomatique, qui ne se confond pas avec le néant, malgré l'exiguïté de notre sol, la neutralité de notre statut, l'in vraisemblable inexpérience et médiocrité de pas mal de nos agents, — ministres non exclus — jusqu'en 1914. En parcourant, au cours de leur recherche scientifique, les recueils factices constitués par postes et par pays, aux Archives de notre Ministère des Affaires étrangères, nos futurs agents, fonctionnaires, attachés militaires et consuls, apprendraient d'abord ce qu'il ne faut pas faire, sous peine de ridicule et de mépris. Et l'action — mieux connue désormais — de quelques personnalités hors ligne, pourrait leur servir d'exemple et de stimulant. Un diplomate — même belge — ne doit pas être nécessairement ignare et crétin : de noble origine ou roturier, Francophone ou Flamand, anachroniquement empanaché. La discipline scientifique complète l'éducation, elle compense ce

qui peut manquer au départ, elle forme l'intelligence, elle est un antidote efficace de la facilité.

On pourrait imaginer — et cela s'est vu — que des leçons et même des traités d'Histoire diplomatique aient pour auteurs des écrivains pas tellement au courant des méthodes de l'histoire, ou bien encore des historiens de profession, trop ignorants de la structure, de la marche, du style diplomatique et des chausse-trapes de la carrière. L'histoire, après tout, n'est qu'une méthode, mais indispensable à pratiquer. Le service diplomatique, comme le métier militaire, a ses techniques et ses secrets, à ne pas ignorer (même par les historiens de la guerre et de la diplomatie). Le spécialiste réputé ne fait pas nécessairement le bon professeur. Mais l'enseignement d'une branche historique quelconque n'est que verbiage (mensonge et tromperie), quand la connaissance de la technique incriminée n'est pas suffisante. Un historien « civil » n'est pas tellement qualifié pour s'occuper d'histoire « militaire ». Militaires, diplomates ou consuls ne devraient point s'improviser « historiens », même dans leur cadre professionnel. L'exigence est élevée, certes. Elle n'est pas inhumaine. L'Histoire diplomatique ne manquerait pas de cerveaux ni de bras, si l'on voulait se convaincre de ces règles fondamentales, avant de se mettre à l'œuvre : « A chacun son métier ». Point de nations civilisées sans diplomates. Point de diplomates respectables, sans connaissance, assez vaste et scientifiquement fondée, de l'Histoire diplomatique. Quoi que l'on en puisse aujourd'hui penser dans certains milieux soi-disant d'avant-garde, l'histoire n'est pas à dédaigner. Nous la croyons irremplaçable, indestructible. Par une sorte de prodige, l'homme, roi de la Création, commence par « faire » l'histoire ; ensuite, il s'en nourrit, comme par une espèce de besoin naturel incoercible.

Le troisième but à poursuivre par les spécialistes de l'Histoire diplomatique dans les Grandes Ecoles civiles et militaires est donc la formation strictement professionnelle des élèves ou des stagiaires confiés à leurs soins. Tout enseignement quelconque, si l'on veut qu'il soit complet, doit être composé de trois éléments : 1° de la doctrine ou de la théorie ; 2° de l'application, des exercices, des expériences, de la pratique, — des exercices pratiques, en un mot ; 3° des exemples, — moisson de faits remarquables —, pour l'illustration de la doctrine et pour le bon moral. Il n'est pas tellement facile de marcher sur les traces de Bonaparte ou de Talleyrand, mais tout de même ! Ce n'est pas sans motif, que les écoles tiennent au palmarès, au livre d'or, aux galeries de portraits, qui justement assurent la réputation qu'elles méritent. « *Verba volant, scripta manent, exem-*

pla trahunt ». Pour tout homme bien né, l'histoire peut devenir maîtresse de vie, « *magistra vitæ* », pourvu qu'elle ne soit pas bourrage de crâne, ni propagande, ni vaine curiosité, ni manie, ni faras, mais authentique et sobre témoin de vérité.

Au point de vue géographique, l'Histoire diplomatique est, de nos jours, tenue de s'inscrire dans le cadre mondial — de plus en plus vaste — d'affaires de plus en plus difficiles à suivre. Le nombre d'États souverains a-t-il jamais cessé de grandir ? Sauf erreur, il aurait pour ainsi dire doublé — même plus que doublé ? — depuis 1935. N'y a-t-il pas toujours de plus en plus de diplomates et de diplomaties, de conférences, de rencontres internationales, de négociations, de conversations, d'accords, de traités ? Passe encore que l'on se borne à l'Europe, pour 1648 ou 1715, sans négliger toutefois les démêlés des puissances coloniales à propos de leurs possessions d'outre-mer. En 1789, les États-Unis d'Amérique foncent dans l'arène, pétaradant comme des cow-boys, sur la place du village ou dans le *saloon*. Ils sont hienôt suivis de leurs ombrageux comparses d'Amérique latine, en *sombrero*. En 1884-1885, ils participent à la conférence de Berlin, en 1906 à celle d'Algésiras ; ils sont à Versailles en 1919. En 1905, le Japon gagne en Extrême-Orient, contre la Russie, une guerre qu'il fait arbitrer par eux. À leurs côtés, le même Japon gagne la première Guerre mondiale contre l'Allemagne, en 1968. En 1945, il perd la seconde, aux côtés de l'Allemagne, contre eux. Dans l'entretemps, les moyens d'action, belliqueux et diplomatiques, se sont multipliés, perfectionnés ; ils sont devenus plus nombreux, plus puissants. Ils enserrant de plus en plus étroitement la terre entière, qui se surpeuple et se rétrécit.

Au point de vue chronologique, l'enseignement de l'Histoire diplomatique à l'École de Guerre — comme ailleurs — pourrait se limiter aux deux derniers siècles. Sous le commandement du Général Dinjaert, il nous fut prescrit de prendre le départ en 1648 et de traiter successivement :

- I. *Des Guerres royales*, à l'âge d'or de la Monarchie absolue ;
- II. *Des Guerres nationales*, au XIX^e siècle ;
- III. *Des Guerres mondiales*, dont notre génération fut le témoin.

L'ordonnance était séduisante. Mais, le Lieutenant Général Dinjaert sitôt parti, la moitié des quarante heures que nous avions précédemment, nous fut retirée, pour être occupée par des leçons ou « conférences » sur des sujets d'actualité politique internationale. Les yeux ne furent pas longs à se dessiller. Le coup d'essai raté resta sans lendemain.

Dans l'espace de trente heures dont nous avons disposé depuis lors, le Cours d'Histoire diplomatique fut limité aux deux derniers siècles uniquement, et nous en avons réparti la matière en trois parties :

- I. *Les Guerres nationales*, depuis le début de la Guerre d'Indépendance des États-Unis d'Amérique du Nord jusqu'à la chute de Bismarck ;
- II. *Deux Guerres mondiales*, avec leur préparation, le déroulement des opérations et des négociations, leurs conclusions et leurs conséquences ;
- III. *Depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale*, jusqu'à la date de ce jour.

La première de ces trois parties était axée sur le Congrès de Vienne et sur le traité de Gand, de 1814-1815. Elle se subdivisait ainsi :

- Chap. I^{er} — *L'indépendance des États-Unis d'Amérique*, qui nous donnait l'occasion de montrer l'équilibre diplomatique de l'Europe et de ses colonies, à la veille de la Révolution française ;
- Chap. II — *Les guerres de la Révolution française*, avec l'établissement d'un Empire fédératif européen, sous Napoléon I^{er} ;
- Chap. III — *Le congrès de Vienne*, ou la Restauration manquée ;
- Chap. IV — *L'émancipation de l'Amérique latine* ;
- Chap. V — *Palmerston contre Nicolas I^{er}* : l'indépendance de la Grèce, celle de la Belgique, Mohammed Ali et la convention des Détroits, la guerre de Crimée et le congrès de Paris de 1856 ;
- Chap. VI — *Cavour et l'unité de l'Italie* ;
- Chap. VII — *Bismarck, le rattachement de l'Europe centrale et la fondation du II^e Reich allemand* ;
- Chap. VIII — *Bismarck et le partage des Balkans : le congrès de Berlin de 1878* ;
- Chap. IX — *Bismarck et le partage de l'Afrique, à la Conférence de Berlin (1884-1885)*.

La II^e partie du cours, ne comptait que quatre chapitres, mais forcément plus longs que chacun des précédents :

- Chap. I^{er} — Depuis la chute de Bismarck jusqu'à la déclaration de la première Guerre mondiale. La Triple Alliance et la Triple Entente, la course aux armements et les premières conférences dites de la Paix, la *Faustpolitik* de Guillaume II, les incidents diplomatiques et les guerres locales jusqu'en 1913 ;
- Chap. II — La première Guerre mondiale et les traités de paix, depuis celui de Brest-Litovsk (1918) jusqu'à celui d'Oulchy-Lausanne (1923) ; l'établissement du *Komintern* et de la Société des Nations ;
- Chap. III — De 1919 à 1939. La faillite de la Société des Nations, des Réparations, du Désarmement ; l'opposition croissante du fascisme et de la démocratie ;
- Chap. IV — La deuxième Guerre mondiale, jusqu'à la cessation des hostilités.

Ne tenant pas encore le fil d'Ariane, nous n'avions pas suivi, depuis 1945, l'ordre chronologique, si ce n'est dans chacune des parties du monde, considérée séparément :

- Chap. I^{er} — L'Organisation des Nations Unies et les Agences internationales spécialisées : leur structure, leurs initiatives, leurs réalisations ;
- Chap. II — Le Panaméricanisme, depuis les origines jusqu'à nos jours ;
- Chap. III — La nouvelle Europe, affaiblie, affamée, partagée, dominée ; les institutions européennes et leurs vicissitudes ;
- Chap. IV — L'émancipation des Nations africaines et l'O.U.A. ;
- Chap. V — Les profonds mystères de l'Asie : Révolution chinoise, guerres de Corée, du Vietnam, les problèmes de l'Indonésie, de l'Inde, du Pakistan, du Moyen Orient, etc.

Une troisième expérience est en cours depuis septembre dernier. Nous en communiquons, sous bénéfice d'inventaire, les résultats provisoires (qui nous ont d'ailleurs donné satisfaction jusqu'ici). Nous disposons toujours de trente heures (pas davantage), mais le Commandant de l'École de Guerre a voulu que nous accordions plus d'importance aux années

d'après-guerre, quitte à glisser plus rapidement sur les événements plus reculés.

INTRODUCTION GENERALE

- Chap. I^{er} — Définition de l'Histoire Diplomatique ;
- Chap. II — Histoire abrégée de la Diplomatie.

PREMIERE PARTIE (1555-1879)

- Chap. I^{er} — Le partage de l'empire de Charles Quint (1555-56) (qui résulte de pragmatiques successorales plutôt que de négociations diplomatiques, mais qui explique bien la naissance de l'Europe moderne) ;
- Chap. II — Le congrès de Westphalie (1648), (premier (?) congrès diplomatique moderne en vue de l'établissement de l'Equilibre européen ; l'affaiblissement du Saint-Empire) ;
- Chap. III — Les traités de 1699-1721 (partage de la Succession d'Espagne et démembrement de l'Empire suédois) ;
- Chap. IV — Trois guerres de Sept ans : l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique (1741-1784) ;
- Chap. V — La Révolution française, les guerres napoléoniennes et le congrès de Vienne (1792-1815) ;
- Chap. VI — L'émancipation de l'Amérique latine et la Déclaration de Monroe (1823) ;
- Chap. VII — Le Congrès de Paris (1856) ;
- Chap. VIII — Richmond (1865), Sadowa (1866), Queretaro (1867), Sedan (1870) ;
- Chap. IX — Le Congrès de Berlin (1878).

DEUXIEME PARTIE (1882-1945)

- Chap. I^{er} — La formation de la Triple Alliance et la conférence de Berlin (1882-1885) ;
- Chap. II — La formation de la Triple Entente (1892-1907) ;
- Chap. III — La première Guerre mondiale (1907-1928) ;
- Chap. IV — La deuxième Guerre mondiale (1929-1945).

TROISIEME PARTIE (depuis 1945)

- Chap. I^{er} — *Le capitalisme et la politique mondiale des U.S.A. ;*
Chap. II — *Le communisme et la politique mondiale de l'U.R.S.S. ;*
Chap. III — *L'unité de l'Europe ;*
Chap. IV — *L'indépendance de l'Afrique ;*
Chap. V — *Les mystères de l'Asie.*

CONCLUSION GENERALE

L'enseignement de l'Histoire (diplomatique) est un excellent exercice de *self-control* et d'objectivité. Pour les élèves aussi, mais surtout pour le professeur : préoccupé de ne rien omettre, dissimuler, déguiser, et de ne froisser personne, dans un auditoire multicolore composé d'éléments adultes, de provenance et de culture diverses, triés sur le volet, appelés à de hautes destinées. Il faut y mettre, des deux côtés de la chaire, autant que possible de connaissances et de curiosité, de chaleur humaine et de compréhension, d'estime pour les hommes, de respect pour la matière, et d'intérêt pour les communautés terrestres que nous avons tous l'obligation de servir loyalement. Le maître et les disciples ne doivent pas se faire la concurrence, encore moins s'opposer ou se combattre, mais collaborer, s'aider, se supporter, se « porter » mutuellement, s'élever ensemble toujours plus haut.

L'Histoire diplomatique mériterait beaucoup plus d'attention, de la part de nos compatriotes responsables : comme terrain de recherche scientifique et comme matière d'enseignement, comme élément d'information et comme école de formation civique et patriotique, dans l'ordre national et international. L'intérêt de ce compartiment n'est pas purement platonique, pas plus que celui de l'Histoire globale d'ailleurs. Pour nous, l'intérêt général des hommes devrait même l'emporter sur les satisfactions d'amour-propre et de vanité : les besoins d'ordre professionnel des futurs consuls, diplomates, chefs de guerre, hommes d'affaires, hommes d'Etat devraient avoir le pas sur les curiosités intellectuelles des savants professeurs. La recherche historique et l'enseignement de l'histoire sont au service de l'humanité. Ils diffusent de la lumière, de la vraie lumière. Ils dissipent les ténèbres de l'ignorance et les fumées de la propagande, cet ersatz de l'Histoire, cette drogue, ce produit du mensonge vulgarisé pour la tromperie. C'est à la condition d'être témoin fidèle, — à cette condition-là seulement, — que l'Histoire (diplomatique) peut devenir maîtresse de vie : « *Testis temporum et magistra vitae* ». Sa présence est nécessaire, son rôle irremplaçable, sa portée transcendante : au cœur brabançon de la Belgique européenne et libéralement cosmopolite, comme partout.

Dom Bruno Destrée o.s.b. et l'Épopée des Rois Mages

par René HERMAN

« ... Je renvoyais son clair visage, tout rayonnant de foi et de pitié, et la douce consolation de ses paroles agissait de nouveau sur mon cœur... »

— (Dernière phrase du poème inachevé de Dom Bruno DESTREE.
« Les Rois Mages »)

A Dom Hildebrand BASCOUR, moine au Mont-César,
et à Marcel LOBET, de l'Académie,

En témoignage de l'amitié fidèle dont nos vies sont liées.

NOTE PRELIMINAIRE

Résultante d'un cordial autant qu'attentif et bénéfique courrier, ces pages complètent mon étude consacrée aux « ROIS MAGES », étude parue dans « LE FOLKLORE BRABANÇON », n° 189, de mars 1971.

Avec pertinence, un ami de renom me confia « son étonnement de ne voir figurer en ma bibliographie, le nom de Dom Bruno DESTREE, dont l'ouvrage « AU MILIEU DU CHEMIN DE NOTRE VIE », eut son heure de célébrité. Préfacé par le Cardinal Mercier, ce livre mérita une réédition. »

Cet oubli, en effet, s'avérait d'autant plus fâcheux, qu'en cet ouvrage, paru à la Librairie Bloud et Cie, à Paris, en 1908, réédité en 1931, Dom Bruno DESTREE ne consacra pas moins de 130 pages à l'épopée des Rois Mages !

Privée du précieux apport de ce recueil de « poèmes légendaires, symboliques et religieux », tout autant que de l'attachante personnalité de leur Auteur, « La Fascinante Présence des Rois Mages dans la Littérature Belge », se voyait mutilée.

Le présent article cicatrise ce « bienheureux » oubli qui nous valut une aussi riche et édifiante découverte, dont nous épingleons l'évocation, non sans fierté, au fleuron belge des mystérieux Rois Mages.

R.H.

La Révolution de 1830 provoqua la naissance du véritable Etat Belge. Le pays, comme le soulignera Marcel LOBET, allait enfin pouvoir se gouverner lui-même, élaborer sa propre constitution et occuper un rang enviable dans la communauté des nations.

C'est en cette année historique que naît à Laeken, Olivier DESTREE.

Aux environs de 1860, ayant acquis son diplôme d'ingénieur, Olivier DESTREE alla se fixer à Couillet où il exerça les fonctions de chimiste aux usines de l'endroit et de Marcmelle. Plus tard, « discipliné aux sciences exactes », il professa les mathématiques et les sciences au Collège de Charleroi et à l'Ecole Industrielle Communale, où il fera la rencontre de Clémentine-Jeanne DEFONTAINE, fille d'un avocat carolorégien, qu'il devait épouser peu après.

De cette union naquirent deux fils : le 21 août 1863, Jules DESTREE, et le 10 août 1867, Olivier-Georges DESTREE qui, tous deux, se forgeront un nom et dont l'existence se résume à ces deux mots :

« AIMER - SERVIR ».

**

JULES DESTREE (1863-1936)

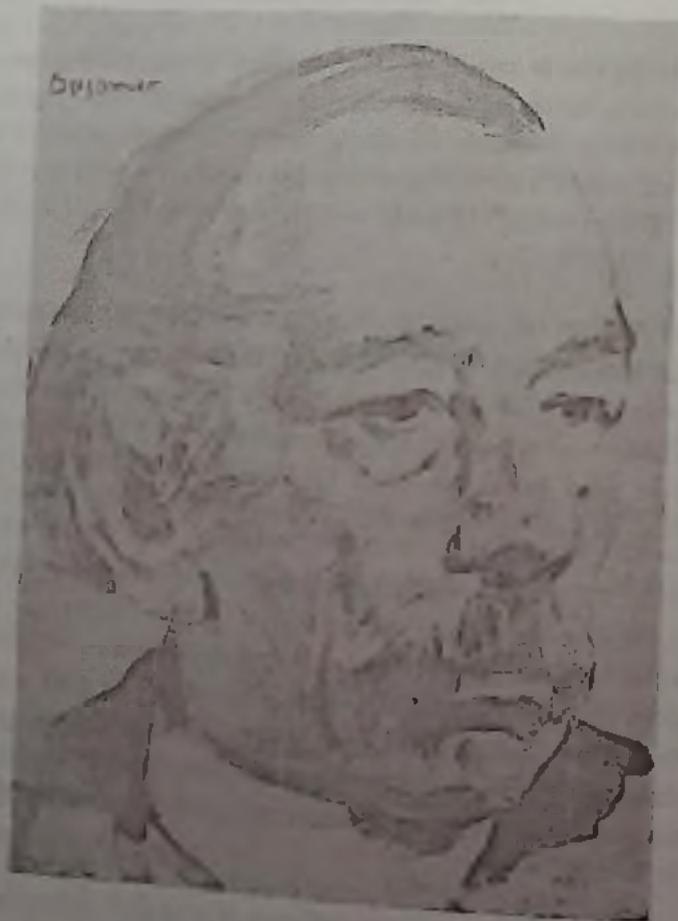
« Cette figure de proue au cœur du Pays Noir... Cet homme fier des gens de sa race, respectueux des convictions philosophiques d'autrui, parce qu'il estimait cette condition comme la base de toute réciprocité d'affection et de compréhension... Cette figure de prophète au milieu des gueules noires de la mine et de l'usine, chérissait ce frère de foi et d'altruisme chrétiens : Dom Bruno DESTREE. »

« Avec TOLSTOI, poursuit Pierre-Jean SCHAEFFER, en son remarquable essai biographique « Jules DESTREE », tous deux prétendaient : le bonheur, c'est vivre pour les autres. Vivre pour les autres, disait Jules DESTREE, c'est se consacrer à eux dans les combats immédiats de l'existence... Vivre pour les autres, disait OLIVIER-GEORGES, c'est les aimer en Dieu, dans le ricochet sublime de la charité ! »

Jules DESTREE « cet athée révolutionnaire essentiellement chrétien, qui, pratique la loi d'amour et ignore Celui qui l'a révélée. Ce disciple du Christ sans le savoir », n'eut jamais de réactions violentes contre l'Eglise, ni les gens d'Eglise, bien qu'il l'eût abandonnée à la mort de sa mère « parce que, dira R. Dupierreux, la disparition d'un être pour qui il avait une « vénération exaltée » lui avait paru « une monstrueuse et stupide négation de la Providence » et qu'alors il avait tenu pour vaine l'explication du monde qui lui avait suffi jusqu'à ce jour. »

« Au cœur de la guerre mondiale — je cite P.J. Schaeffer —, les relations du Cardinal MERCIER et de Jules DESTREE, à Rome, furent toujours empreintes de la plus vive cordialité. » Témoin, ce passage, extrait d'une lettre autographe de Jules DESTREE pour un album de luxe édité à la vénérée mémoire de l'illustre Cardinal :

« A tant de titres éclatants que le Cardinal MERCIER a à la reconnaissance de la Patrie et de l'Histoire, qu'on me permette d'ajouter un souvenir personnel. J'eus l'honneur de rencontrer le Cardinal Mercier à Rome en



Jules Destrée
portrait d'Opsamer, 1935

1916. Il m'apporta des nouvelles de mon frère, Dom Bruno, qu'il avait en grande affection et sur le sort duquel j'étais inquiet depuis 1914. Je venais de publier mon premier volume d'IMPRESSIONS SUR L'ITALIE. Le Cardinal offrit de s'en charger pour mon frère : « Je vous assure, me dit-il, avec son bon sourire, que les Allemands ne l'auront pas ! »

Lorsque Jules DESTREE apprit que le nom de Dom BRUNO était compris dans une promotion de l'Ordre de Léopold, plein de verve et non dépourvu d'humour, il le félicita en ces termes : « Te voilà passé au rouge ! ... »

La mort prématurée de ce frère qu'il chérissait, fut pour Jules DESTREE — il avait alors 56 ans — une douloureuse épreuve. Dans son bureau de la rue des Minimes, à Bruxelles, — ce qui frappait le visiteur attentif, note Albert Guislain, c'était quatre photographies. La première, celle qu'il a toujours sous les yeux, lui rappelait son frère, Dom Bruno. Les autres photos étaient des portraits d'Aristide Briand, Jules Le Jeune et Edmond Picard. — A côté du lit à baldaquin aux colonnes tordues, confirmera P.J. Schaeffer, les livres neufs qu'il lisait chaque soir s'entassaient près des portraits de ses parents et de son frère, serrés dans son rude froc monacal ! »

A la remise des Prix Quinquennaux des Amis du Hainaut, le 20 décembre 1935, à Mons, François Bovesse, ministre de l'Instruction publique, dira :

« Artiste, Jules DESTREE le fut, passionnément. Avocat, écrivain, député, journaliste, ambassadeur, ministre ou... artiste surtout, au-dessus de tout, avant tout, debout dans le tumulte de la vie, autant qu'il le fallut pour accomplir sa tâche, mais sans cesse, à genoux, devant un primitif d'Ombrie ou de Toscane ou devant la Vierge de Roger de la Pasture qu'il nous rendait. Artiste, ciseleur d'idées et ciseleur de verbes, à la voix grave et tempérée, enveloppant sa pensée comme une fumée bleue lentement déroulée en apparence nonchalante mais sûre de toujours s'élever ; artiste jusqu'au bout des ongles, qui n'ont jamais déchiré qu'une cigarette rebelle, artiste jusqu'au fond de l'âme qu'il a très douce, très compatissante et très haute. »

Entré au Parlement à 31 ans, Jules DESTREE y resta jusqu'à sa mort le 3 janvier 1936, soit 42 ans ! Témoin ardent de la politique belge et infatigable avocat des travailleurs, Fondateur de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises, la vie de Jules DESTREE ne fut qu'une immense plaidoirie en faveur des gens et des choses qu'il aimait.

Dans une note pour son enterrement, il avait, le 11 mars 1932, manifesté : « Je le désire aussi simple, aussi silencieux que possible... Pas de tentures noires. Pas de discours. Stricte intimité. Pas de cérémonies, ni militaires, ni religieuses, ni autres. »

Son simple et lourd cercueil, nous dira P. J. Schaeffer, fut porté par des hommes du charbon et du fer, en tenue de travail... Des musiques scandaient un pas recueilli et lent à ce cortège où dans la sévérité de la sombre tache des vêtements d'hiver éclatait le bouquet rouge des drapeaux endeuillés... Par-delà ses dernières volontés, Jules DESTREE ne put empêcher la manifestation de reconnaissance de milliers de personnes de toutes conditions venues exprimer tout leur muet mais déférent respect.

C'est envers cet homme à l'indéfectible attachement, qu'en novembre 1921, lorsque le monde des lettres et des arts tint à lui exprimer solennellement ses sentiments de gratitude, que JAMES ENSOR, « traduisant dans ce grand élan du cœur, l'opinion unanime » s'écria : « Nous vous aimons, noble DESTREE ! »

1. — OLIVIER GEORGES DESTREE

« Flâneur raffiné de la Beauté »

(H. Carton de Wiart)

Les années d'enfance

1867. — Monté sur le Trône à la mort du Fondateur de la Dynastie, Léopold II, ce géant !, règne depuis deux ans. En cette période de l'unitarisme français, né avec l'indépendance en 1830 et qui perdurera jusqu'aux environs de 1898, la politique intérieure du pays est à prépondérance libérale. L'Église milite sous la pourpre cardinalice de Monseigneur Victor-Auguste Dechamps, 14^e Archevêque de Malines, Primat de Belgique, dont le prédécesseur, le Cardinal Sterckx, vient de rendre l'âme à Dieu, tandis qu'à Braine-l'Alleud, un certain Désiré Mercier, qui « dépassera les limites d'un cadre de quelques lignes » a 16 ans !

Si en ses débuts, la Belgique indépendante n'a guère connu d'essor littéraire, l'heure est proche où surgiront avec « La Jeune Belgique », des écrivains de renom desquels se détachera Émile Verhaeren qui vient d'avoir 12 ans.

1867. — Dans le Hainaut, à un kilomètre au sud de Charleroi, « une de ces provinces du monde où l'effort de la production prend je ne sais quels aspects tragiques et titanesques », à Marcinelle, le 10 août, à quelque cent mètres de la vieille église Saint-Martin, dans le chemin des Hauchies, naît Olivier-Georges DESTREE.

Ayant perdu sa mère très jeune, il avait 9 ans !, c'est là qu'il grandit « à peu près livré à lui-même », entouré de son père, professeur à l'Athénée de Charleroi, et de son frère aîné, Jules.

« Cette mère, qu'Olivier-Georges avait si peu connue, nous dira Henri Carton de Wiart, il devait toute sa vie conserver en son cœur le souvenir pathétique de l'image qu'il cherchait à se faire d'elle. »

En ses « Poèmes sans rimes », longuement, il l'évoquera en termes émouvants !

« Aucune femme ne m'a jamais aimé, et nulle femme sans doute ne m'aimera comme j'eusse tant souhaité être aimé ; pourquoi donc, ô Dieu, avoir mis en mon cœur cet amour qui me brûle et me consume, et que nulle fontaine n'est destinée à rafraîchir, pourquoi m'as-tu mené, Seigneur, parmi des étrangers, et pourquoi m'avoir envoyé sur la terre, moi qui ne puis vivre sans amour, et qu'un amer destin condamnait à vivre isolé ?... »

Mais au même moment, dans la chambre, une ombre se glissa, légère, vêtue de noir, l'ombre attristée de sa mère morte depuis longtemps. Elle s'avança sans bruit dans la chambre et elle se tint debout auprès de son fauteuil, anxieusement penchée vers lui ; elle écarta les mains qui voilaient ses yeux gonflés de larmes, et doucement deux fois elle l'appela par son nom, disant :

« Mon enfant, pourquoi m'oublies-tu. Regarde-moi. Je suis ta mère bien-aimée ; je t'ai donné la vie, ô mon enfant, et quand tu vins au monde, je priai ardemment le Seigneur, la Vierge et tous les saints, pour qu'une vie heureuse et longue te fût donnée et je priai aussi pour que toute grande douleur te fût épargnée, même au prix de mes souffrances et même au prix de ma vie entière. Car tu étais tout mon orgueil et toute ma joie, bel enfant souriant que je portais avec fierté dans le berceau caressant de mes bras, et j'ai baisé tant de fois ton visage et ta bouche, que tes lèvres ont pour toujours gardé l'empreinte et la forme de mes lèvres et qu'aucun autre baiser ne pourra plus maintenant les

faire changer... O mon enfant, tu sais que je ne t'ai point quitté, car les mères mortes jeunes et dont les prières furent exaucées, reviennent auprès de leurs enfants toute leur vie, et toute leur vie les protègent et les veillent, ayant pris la place de leur ange gardien...

On relèvera la même tendresse évocatrice lorsqu'il remémorera la maison natale de Marcinelle, cette maison « calme et bourgeoise, avec son toit d'ardoises, sa façade aux briques usées par les pluies et noircies par les fumées », ces fumées, qu'en une page admirable, a chanté son frère affectionné.

« J'aime à me rappeler vos chambres tranquilles, familiales et douces comme la vie qu'on y menait, vos chambres paisibles, palais de mon souvenir, peuplés de voix et d'ombres qui me sont chères. J'aime à me rappeler votre salon démodé, les meubles revêtus de velours brun encadrant des tapisseries anciennes aux croix violettes sur champ jaune, la massive cheminée de marbre noir aux bronzes sévères, lourds et luisants, les portraits qui ornaient les murs et le piano en bois de palissandre devant lequel on m'apprenait à chanter. J'aime votre salle à manger, les vieux vases roses de la cheminée, les chaises hautes et droites le long des murs et surtout j'aime cette tapisserie où des herbes de marais et des roseaux bleus disposés régulièrement entourent de leurs gerbes de larges et rouges fleurs décolorées...

... Je sais le bruit que font les portes des armoires lorsqu'on les ouvre et les referme, je sais le bruit soudain, inquiétant, que font, pendant les longues nuits d'hiver, les escaliers qui tressaillent ; je sais le bruit du vent pleurant dans la cheminée, et la plainte des branches de glycine qui sans cesse, comme un oiseau blessé qui voudrait entrer dans la chambre, gémissent et pleurent contre les vitres du bureau de mon père. ... Je revois les longues soirées passées autour de la même lampe, j'entends sonner les heures, je revêts les regards se dirigeant vers la pendule et l'impatience avec laquelle nous attendions l'heure du retour de mon père. Je l'entends encore ouvrir la grille, je reconnais ses pas dans le chemin, devant la porte, j'entends la plaque de fer qui sourdement résonne, j'entends la porte de la rue qui s'ouvre et la voix joyeuse nous crier : « Bonsoir, mes chers petits. »

C'est une sœur de sa mère, à Mons, chez qui il séjourna, qui le prépara à sa première communion. Mais, peu après, durant ses études à l'Athénée de Charleroi, il abandonnera, lui aussi, toute pratique religieuse.



Les études

« Il fit de très médiocres études... et de très beaux rêves ! » nous rapportera Pierre Nothomb qui poursuit : « Qu'importent après tout les mathématiques et le latin quand le spectacle de l'art attire déjà une âme enfantine. Et où est l'intérêt de classes sèches et sans beauté quand le cœur chante ? Combien étaient plus palpitantes les histoires merveilleuses des frères Grimm et les miracles d'Anderson ! »

Bien plus tard, au noviciat, il n'aura guère changé. Témoin cette note d'Henri Carton de Wiart : « Il restera toujours récalcitrant à la philosophie, celle-ci lui paraissant sans utilité, un luxe. Ce qui le frappe en Théologie, ce ne sont pas les subtilités de Saint-Thomas qui ne lui disent rien, mais certains développements les plus tangibles, qu'il comprend d'ailleurs en y mêlant quelque image poétique. À sa première classe d'hébreu, il tombe en admiration devant les caractères hébraïques et les sonorités de la langue. C'est un enthousiasme, un enchantement, mais qui ne résiste guère devant l'aridité de cette étude : ce qui l'avait frappé, c'étaient les formes, les sons... »

En 1887, après son athénée en province, tout comme son frère aîné, il s'inscrit à la Faculté de droit à l'Université de Bruxelles où il allait « commencer l'apprentissage de la vie libre et virile ». Il y fréquenta moins les cours que la bibliothèque, écrit Dom Idesbald van Houtryve !

La Faculté de droit avait alors ses locaux rue de l'Impératrice, « Ce coin du vieux Bruxelles, en ce temps-là, formait une sorte d'oasis scientifique à quelque cent mètres de la bruyante Montagne de la Cour, rendez-vous de toutes les élégances de la capitale, où de lourds omnibus à impériales, attelés de quatre chevaux, bondissaient audacieusement sur les pavés, escaladant ou dévalant la rampe du Coudenberg, défiant les tourments, rasant les étroits trottoirs, frôlant parfois les piétons.

Pour ne point manquer la sonnerie de cloche de l'ouverture, les étudiants, plutôt que de descendre cette rampe de la place Royale à la Cantersteen, lui préféraient volontiers quelque traverse, empruntant les ruelles et les raiillons de ce quartier tout chargé d'histoire et riche en pittoresque : les escaliers des Juifs où planait le souvenir du miracle des Hosties poignardées. — la rue Villa-Hermosa, fière d'une vieille taverne anglaise où Baudelaire avait pris ses habitudes pendant son séjour à Bruxelles. — la rue Ravenstein et son bel hôtel seigneurial du XVe siècle prolongé par les hautes murailles d'un jardin qui laissait choir, vers la rue Terarken, d'admirables écroulements de pierre et de clématites. — la rue Isabelle, où

subsistaient encore quelques vestiges des anciennes écuries de la Cour de Brabant. — la rue des XII Apôtres... — la rue des Sols et sa paisible chapelle Salazar qui, pendant les sessions d'examens, voyait son petit contingent de dévotes se grossir tout à coup du renfort inaccoutumé des étudiants en mal de diplômes et prêts, en ces heures critiques, à se vouer à tous les saints, — le curieux carrefour des Trois-Têtes dont les façades lépreuses, découpées en forme de proues ou de redans, consentaient à peine à s'écarter pour laisser rigoler entre elles, au beau milieu du pavé, un ruisseau effronté et malodorant.

Par toutes ces issues, s'empressaient, au coup de huit heures, — rejoins par leurs camarades qui, venant eux-mêmes du bas de la ville, gravissaient l'antique Putterie, — des jeunes gens ardents, coiffés de casquettes à visières et voués aux chances des carrières libérales par leurs dispositions naturelles ou par l'ambition de leurs familles... » (H. Carton de Wiart).

Olivier-Georges DESTREE était alors « un jeune homme d'aspect calme et réservé, aux yeux très clairs, avec un visage d'expression candide, encadré de beaux cheveux blonds, d'un or pâle comme le miel. On découvrait en lui quelque chose de discret et de grave, contrastant avec l'exubérance qui s'accusait chez la plupart de ses voisins ». Tel le dépeint M. Carton de Wiart. Un portrait de Lemmen, brossé à l'âge de vingt ans, nous montre un visage ovale surmonté de cheveux blonds, « une expression exquisite, des yeux limpides ». ajoutera Pierre Nothomb.



La jeune Belgique (1891)

Contemporain et compagnon de Maeterlinck et de Verhaeren, il fit partie, avec eux, de cette pléiade de jeunes écrivains se lançant dans l'héroïque phalange de « LA JEUNE BELGIQUE », cette miraculeuse aventure de la renaissance des Lettres Belges pour réveiller de sa léthargie l'activité littéraire d'un pays qui, jusqu'aux environs de 1880, se souciait beaucoup plus de vivre de bonne soupe que de beau langage ! ».

« Le caractère propre de LA JEUNE BELGIQUE se marqua surtout dans l'affirmation d'une thèse assez neuve en un pays où le débat, et souvent le conflit, des opinions philosophiques et politiques se mêlaient de trop près à toutes les manifestations de l'ordre intellectuel. Quelle

thèse ? Le culte exclusif de la beauté sous toutes les formes. Ce culte, ou plutôt cette idolâtrie, apparaissait, pour LA JEUNE BELGIQUE, comme le seul principe qui fut digne d'exciter et de conduire le génie littéraire à son véritable destin. Une formule suffirait à résumer la doctrine de ces novateurs : L'ART POUR L'ART. » (H. Carton de Wiart).

Fondé et dirigé par MAX WALLER, le mouvement partit de l'Université de Louvain, où de riches talents s'étaient groupés. C'est Pierre Nothomb qui relate : « Tout à coup, des vitres avaient été cassées, et un jeune homme, beau et impertinent comme un page, avait planté devant les rangs serrés de nos lettres ébahis un fanion claquant sur lequel on lisait cette fière devise : NE CRAINS... »

Autour de Max Waller était venue se ranger toute la génération nouvelle. C'était l'heure prédestinée, après cinquante ans de paix nationale et de prospérité placide, où les jeunes criaient leur soif d'Autre chose, et sentaient fermenter en eux l'amour désintéressé du Beau. ».

Olivier-Georges DESTREE y signe les chroniques artistiques. Les deux frères y signent aussi parfois ensemble leurs articles et publient une plaquette intitulée : « JOURNAL DES DESTREE ».

Avec eux, il y avait « l'Ancien, presque le Père, Camille LEMONNIER qui, donnait à la revue des fragments tour à tour brutaux et mystiques... Emile VERHAEREN « qui lâchait à travers les pages de la revue le galop fougueux de ses poèmes... MAETERLINCK « dont les gestes gauches devaient animer mystérieusement bientôt les marionnettes des « Sept Princesses... Georges Rodenbach, Iwan Gilkin, Albert Giraud, Valère Gille, Eugène Demolder, Fernand Séverin, Georges Eeckhoud, Van Lerberghe, Max Elskamp... » C'était tout un monde, dira Pierre Nothomb, où chacun avait son type accusé, Olivier-Georges, parmi eux, était l'aristocrate ; c'était l'adolescent florentin qui, sur les toiles de Botticelli, dans sa douceur hautaine, songe inconsciemment à des candeurs passées. »

En juin 1889, Olivier-Georges publie dans LA JEUNE BELGIQUE son premier poème en prose « Le Prince qui sommeille ». Dom van Houtryve ajoutera : « d'autres suivent ; leur charme naît d'une harmonie discrète, toute de fraîcheur et de noblesse ». Olivier-Georges était « d'humeur ouverte et joyeuse, avec un attrait naturel pour les choses saines et les idées droites, un aristocratism natif se manifestant jusque dans son élégance vestimentaire ».



Il aimait les voyages, « non en simple curieux, mais pour tout ce que le voyage comporte de visions d'art inattendues et toujours renouvelées », dira Tiberghien.

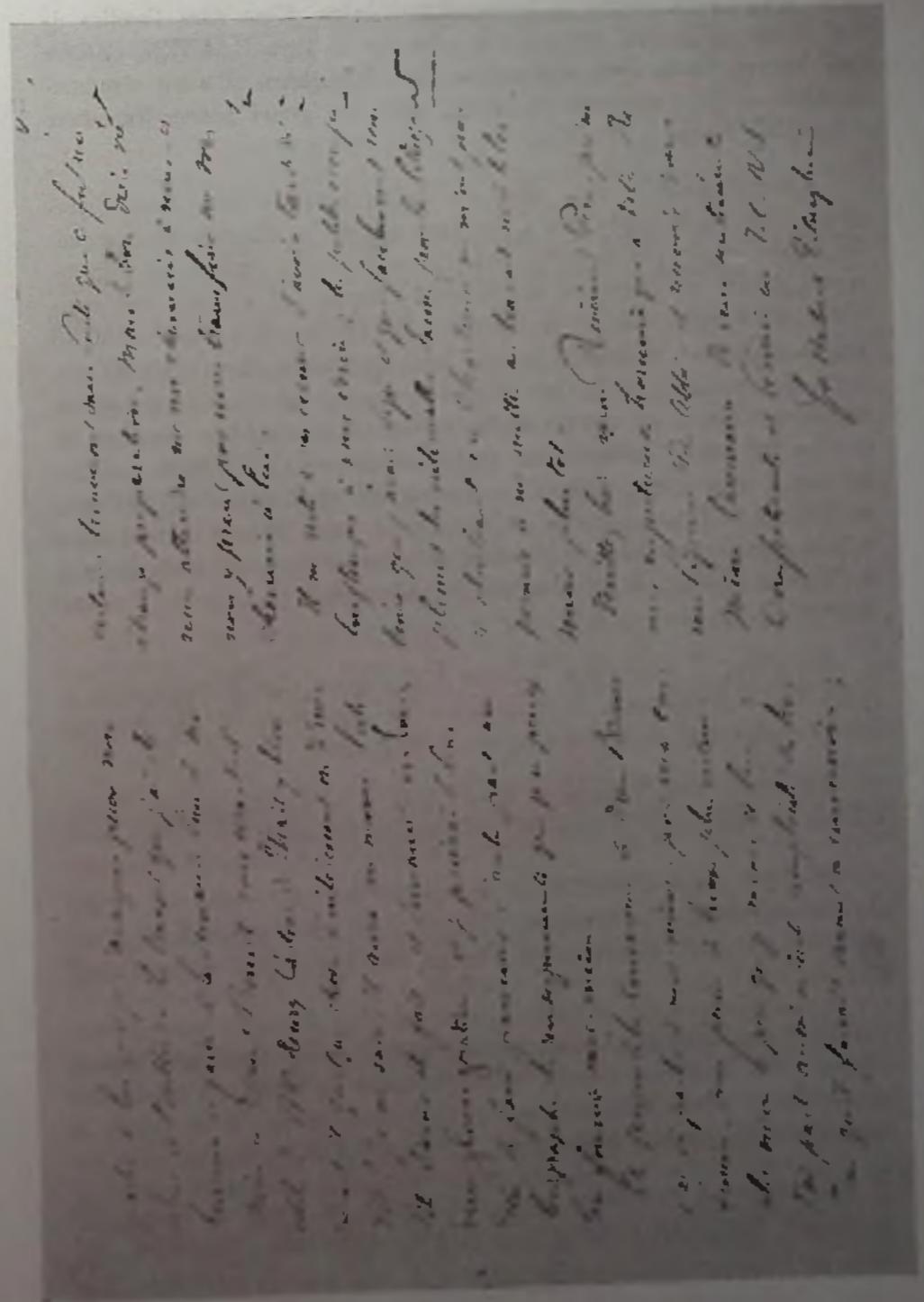
En Belgique, « A Ypres, vers 1892, nous dira, Paul Tiberghien, son cousin et inséparable ami, nous restâmes longtemps à visiter avec émotion, dans la solitude de l'après-midi d'un jour de semaine, la cathédrale de Saint-Martin, examinant tout, nous arrêtant sur les degrés de l'autel sans que rien, dans l'attitude et les paroles de Georges, indiquât qu'il fût attentif à la présence de l'hôte du tabernacle. »

L'hiver 1895-1896, il le passa à Bruxelles, où il commença à s'approcher souvent des sacrements. Il travaille à son Anthologie des Poètes Anglais du XIX^e siècle, déjà commencée en 1887. Il suit des cours de chant et de musique. Il se rend à Tronchiennes et y rencontre le célèbre Père Petit.

« Quant il retournait à Marcinelle, chez son père, il allait à la messe le dimanche à l'église du village où une petite mésaventure lui advint la première fois. Son entrée provoqua une certaine sensation. Les petites filles du catéchisme se poussaient du coude en chuchotant : « C'est le fils DESTREE. » Lui, déposant son élégant chapeau sur la chaise derrière lui, s'agenouilla sur celle qui était devant lui, et quand ensuite il voulut se rasseoir, ce fut sur le pauvre chapeau qu'il avait oublié ; et les petites filles en pouffant de rire chuchotaient : « C'est le fils DESTREE qui s'assoit sur son chapeau ! »

« A ses amis non plus, ajoutera H. Carton de Wiart, il ne dissimula point le changement d'orientation de sa vie ; ils eurent à l'égard de sa conversion, un scepticisme souriant et bienveillant ; sa réputation de dilettante solidement établie l'expliquait ; et elle se fortifia de ce que l'on considérait comme une nouvelle fantaisie ; comme une recherche d'esthète en quête d'impressions inédites. »

Le printemps revenu, il est un mois à Paris, chez son ami André Fontainas, le poète du « Jardin des îles claires ». L'été le voit en Angleterre, à Brighton, Wybridge et à Oxford, la ville universitaire, où les vitraux de BURNE-JONES accentuent encore son admiration pour ce bel artiste à qui il avait déjà rendu visite en son atelier à Kensington, en 1894, lors d'une mission à l'Exposition des Arts et Métiers de Lon-



Lettre de Paul Tiberghien (en religion, frère Hubert), datée de la Chartreuse de Serra S. Bruno, Calanzara, fête de l'Ascension 1920. (Archives de l'Abbaye du Mont-César à Louvain)

dres dont l'avait chargé le gouvernement belge. C'est dans l'atelier de cet artiste qu'il allait apprendre à connaître le Père DAMIEN, l'apôtre des lépreux, dont, avec son cousin Paul Tiberghien, il allait s'enthousiasmer, et qui l'inspirera, en partie, pour son grand poème légendaire « Les Rois Mages ».

De fréquents voyages aussi en Italie, toujours avec Paul Tiberghien « qui ne le quitte plus », lui font admirer à Florence les fresques de Giotto et de Fra-Angelico. Au Palais Riccardi, surtout, il s'arrête, rêvant devant les peintures de Benozzo Gozzoli qui a peint aux murs d'une petite salle obscure le fameux CORTEGE DES ROIS MAGES « dont la poésie d'Olivier-Georges fera son thème favori ». Il parcourt la Toscane et l'Ombrie « à pied », parmi « les chemins rocailleux, les pâles oliviers, les mûriers et les vignes en guirlandes », croisant, çà et là « des bœufs paisibles aux larges encornures ». Il achète les Fioretti qu'il lit avec Paul Tiberghien, par un bel après-midi d'été, à Rome, au Colisée. A Rome, grâce à l'obligeance du comte Primoli dont il avait fait la connaissance, il a le privilège d'assister à une messe du Pape à la Chapelle Sixtine. Il visite encore les catacombes de Calixte. Il achète l'Évangile.

En 1894, il publie chez Dietrich à Bruxelles, « Les Préraphaélites ». Notes sur l'art décoratif et la peinture en Angleterre. Il lit beaucoup Tolstoï qu'on vient de traduire et qui le bouleverse.

En 1896, avec Tiberghien, il s'inscrit à la Conférence de Saint-Vincent de Paul de la paroisse des Minimes à Bruxelles.

En 1897, chez DURENDAL, paraissent des études sur les Primitifs Italiens. Dans « Le Spectateur Catholique », sont publiés des poèmes sur sainte Dorothee de Cappadoce, sainte Rose de Viterbe et saint Jean Gualbert.

C'est alors « qu'il songe à s'engager dans le clergé séculier ». Mais à Pâques 1898, après une retraite à la Chartreuse de Montreuil où il était allé conduire Paul Tiberghien qui y fixait son destin, il se décide à entrer dans l'Ordre de Saint-Benoît.

Il est reçu à Maredsous après une retraite au cours de l'année, et un dernier voyage en Toscane et en Ombrie avec Jules DESTREE, son frère.

2. — DOM BRUNO DESTREE

« Un moine d'une esthétique sainteté ».

(P. J. Schaeffer)

Qui eût prédit que vous finirez dans la gravité du froc noir !, s'exclamera son frère. Jules DESTREE, apprenant son entrée à Maredsous.

En effet, comme l'expliquera H. Carton de Wiart : « C'est une étude toujours emouvante que la recherche des causes par lesquelles ont été amenées ou romues à la foi religieuse des âmes qui lui étaient fermées ou hostiles, et l'on comprend qu'une telle étude ait souvent tenté les psychologues et les moralistes. D'ailleurs, ceux qui, parmi les intellectuels, obéissent en quelque sorte par profession au goût de l'introspection et de l'analyse, — je veux dire : les écrivains, — n'ont généralement point manqué, lorsque la grâce de Dieu les avait touchés, de s'interroger publiquement et de révéler à leurs lecteurs les étapes de leur conversion. » Que l'on songe, par exemple, à un Saint-Augustin, un Blaise Pascal, un Louis Veuillot, un Henri Ghéon, un Daniel Rops, un Paul Claudel.

Plus d'un s'est penché sur « le cas » d'Olivier-Georges DESTREE. Pour Pierre Nothomb, il parle d'une « conversion esthétique ». « Ce converti, note l'auteur de LA REDEMPTION DE MARS, n'a connu aucun prêtre, n'a jamais eu la moindre relation avec un catholique pratiquant. Il est né et a vécu en dehors de toute préoccupation religieuse, gardant tout au plus une impartialité dédaigneuse dans le milieu antireligieux qui l'entourait. Seul l'art a fait de lui ce qu'il est, jouant le rôle d'intermédiaire que Dieu n'a fait que consacrer par le don de sa grâce. Il n'a jamais voulu que le Beau et cet attribut de Dieu l'a conduit à Dieu lui-même. »

Un ami ancien, Arnold Goffin, lui attribue l'influence de son cousin Paul Tiberghien. Léopold Levaux affirmera : « C'est en vivant sa littérature, — moyen providentiel, — qu'il a trouvé la voie, la vérité, la vie... En lui, ajoutera-t-il, dans une même personnalité, l'artiste et le contemplatif cohabitaient, dans l'ignorance l'un de l'autre. L'un sommeillait profondément, alors que l'autre s'éveillait au contact de la beauté du monde. »

C'est sur les conseils du prier de la Chartreuse de Montreuil-sur-Mer qu'il se décida pour l'Ordre bénédictin. Il ne pouvait mieux choisir, dira H. Carton de Wiart qui ajoute : « Pouvoir concilier à doses judicieuses la vie intérieure et l'apostolat, l'oraison mentale et le travail, ne point rompre tout à fait avec certaines manifestations du monde extérieur, pouvoir même y exercer parfois une influence utile, tout ceci était possible pour le néophyte dans cet Ordre bénédictin dont la règle est à la fois si divine par son esprit et si humaine par sa compréhension de notre nature. »

Une fois la porte d'entrée franchie, son biographe pourra dire : « Désormais son existence va se confondre avec la grande vie monacale, tout comme un ruisseau qui s'absorbe dans la masse d'un fleuve ! »

Le novice

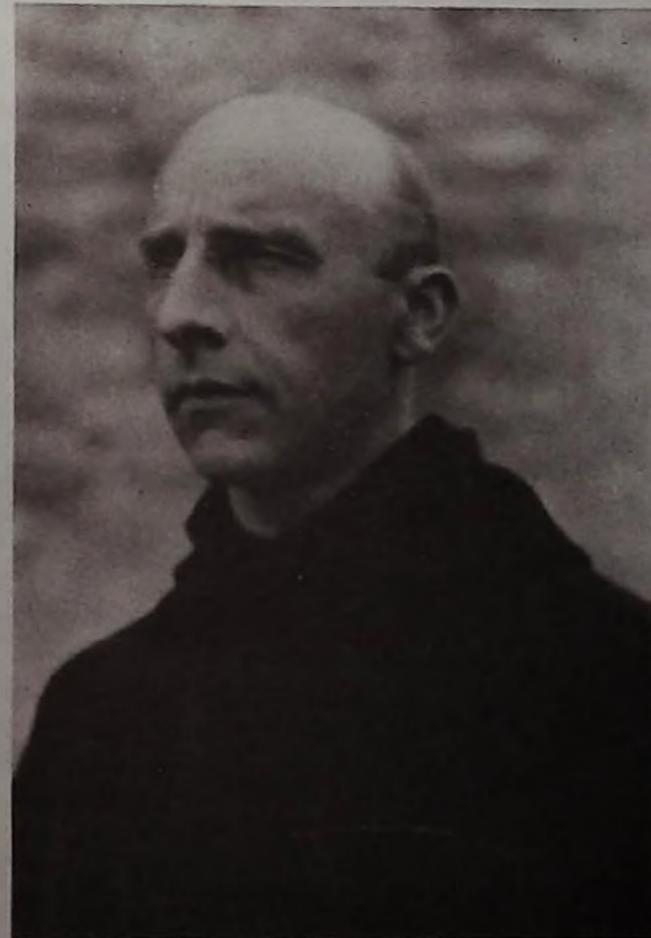
C'est le 4 octobre 1898, jour de la fête de Saint-François d'Assise, à l'âge de 31 ans, qu'il reçoit l'habit monastique des mains de Dom Hildebrand de Hemptinne, à l'Abbaye de Maredsous.

« On a été bien inspiré en me donnant comme Patron Saint-Bruno, écrira-t-il à son ami et parent, entré chez les chartreux, Paul Tiberghien, car c'est pour moi un besoin impérieux que d'être souvent seul. » Il écrira encore : « Je ne me suis jamais senti plus heureux que le jour où je me suis installé dans le grand chœur des moines de Maredsous et psalmodiant avec eux l'Office divin... Je ne comprenais pas un mot aux psaumes et presque rien des leçons. J'avais pas mal froid à Matines et étais très agacé par les « mouvements du chœur » à suivre et la gymnastique du capuchon, mais le sentiment qui prédominait malgré tout, c'est que j'étais à ma place ! »

Des compagnons de son noviciat relateront :

« Il était au noviciat et au cléricat d'une régularité parfaite, très zélé pour l'observance et l'obéissance et d'une charité admirable pour ses confrères. Il s'ingéniait à leur faire plaisir, et il était heureux quand il y réussissait... »

Dom Benoit d'Hondt, son Père maître, disait un jour : « J'admire les effets de la grâce dans cette âme, c'est une des vocations les plus certaines que j'aie rencontrées. »



Dom Bruno Destrée à l'âge de 50 ans
(Archives de l'Abbaye du Mont César à Louvain)



Le château du César, vers 1600, à Louvain. Charles Quint y vécut de 1502 à 1515. Par après il fut habité par des Gouverneurs. En 1783, Joseph II en décréta la vente et la démolition. En 1899, l'Abbaye du Mont-César est fondée sur son emplacement. Sur « cette humble cime » repose Dom Bruno Destrée.

Un autre de ses compagnons de noviciat, Dom Hadelin de Moreau, rapportera :

« Il a bien quelque peine à se débrouiller dans son bréviaire, à manier le missel, le martyrologe ; ses maladresses sont amusantes, enfantines. Pour le chant, il a des difficultés sérieuses, il s'y applique pourtant avec un soin touchant... Il avait pour l'Office divin le culte des vieux moines : rien n'était pour lui plus important que cet hommage solennel que le bénédictin, chaque jour, rend à son Dieu... Il répandait autour de lui la naïveté de son cœur de poète, naïveté qui n'était pas s'en surprendre les novices... »

Le moine

A l'automne de 1899, il est envoyé à l'Abbaye du Mont-César à Louvain qui avait été fondée le 13 avril précédent et abritait les jeunes théologiens de Maredsous. Dom Idesbald van Houtryve nous informe que « l'Abbé du nouveau monastère est dom Robert de Kerkhove, le prieur et préfet des étudiants est dom Columba Marmion, futur Abbé de Maredsous, dont la cause de béatification est actuellement en cours, Dom Bruno professe pour tous deux une vive admiration.

« Le 30 août 1903, il est ordonné prêtre à Maredsous par l'évêque de Namur, Mgr Heylen. »

« Il restera toujours rigide pour lui-même, dira encore dom Hadelin de Moreau. Il se lança dans la mortification, avec l'ardeur d'un Père du désert. Je me souviens des longues disciplines qu'il s'infligeait presque chaque soir dans sa cellule et dont le bruit se faisait entendre à travers les cloisons. Il jeûnait des plus rigoureusement. Il fut toujours d'une merveilleuse bonté ! »

Un de ses novices, confirmera plus tard, ces « longues disciplines » relatées déjà par dom Hadelin, son compagnon de noviciat :

« Faut-il dire un petit mot discret de ses pénitences ? Quand il était en voyage, j'ai souvent nettoyé sa cellule et je m'arrêtai avec une respectueuse frayeur devant sa discipline cachée derrière son lit et qui, malgré les lavages qu'elle avait subis, était toute brunie et durcie par le sang. Il jeûnait sévèrement en dépit des véritables gênes que lui causait cette mortification. »

We
 I am sending to you with this letter the
 particulars about an exhibition of modern religious
 art which will be open in Brussels from the 1st
 of August to the 15th of September. It is
 in the W. G. case. I have found it in the
 Brussels. So, please send a postcard
 soon already accepted to embrace to me
 sincerely.
 We would be very pleased if you could write
 a few lines of your works made for decoration
 of churches, or ecclesiastical buildings.
 Kindly write to our
 Secretary Mr. Jondabier, 5 Rue Casnubert
 Brussels or send him directly the form that you
 will find ~~in the case~~ in the case
 enclosed with the particulars about the
 exhibition.

Lettre autographe de Dom Bruno Destrie
 Non datée, elle pourrait être de 1912, son concours ayant été sollicité pour orga-
 niser, cette année, une exposition internationale d'art religieux, en annexe au
 salon de la Société des Beaux-Arts de Bruxelles. Le texte en fait mention.
 (Archives de l'Abbaye du Mont-César, Louvain)

Le Maître des novices

En septembre 1904, la création, au Mont-César, d'un noviciat ayant été décidée, il y est désigné comme Maître des novices. Il est âgé de 37 ans !

Plusieurs des jeunes moines formés par lui ont rassemblés leurs souvenirs reconnaissants et, souvent, bien touchants. Lisons l'un d'eux :

• La bonté attire. Cette bonté, il l'avait à un degré qui a frappé tous ceux qu'il a formés ; ... Quand nous frappions parfois un peu timidement à sa cellule, craignant de le déranger, il avait un effectueux : « Venez donc, cher petit », avec un bon sourire qui donnait de la joie. « Chers petits » Il ne nous appelait jamais autrement et réservait le traditionnel « Frère X... » pour les jours où on lui avait déplu. Aussi, lui déplaire, c'était toute une histoire, et son rôle de Père Maître l'obligeait alors à reprendre et à corriger, et cela le troublait toujours un peu, car il se croyait incapable d'adoucir les angles et craignait d'être trop dur. « Quand je dois faire une remarque à un novice, avouait-il un jour ingénument à un de ses amis, j'attends toujours jusqu'à ce que je sois très bien disposé. Et voulez-vous croire que je dois parfois attendre longtemps, parfois même huit jours... » On sentait en lui tant de loyauté et de droiture d'intention, que je ne sache pas qu'aucun soit jamais sorti de sa cellule aigri ou découragé...

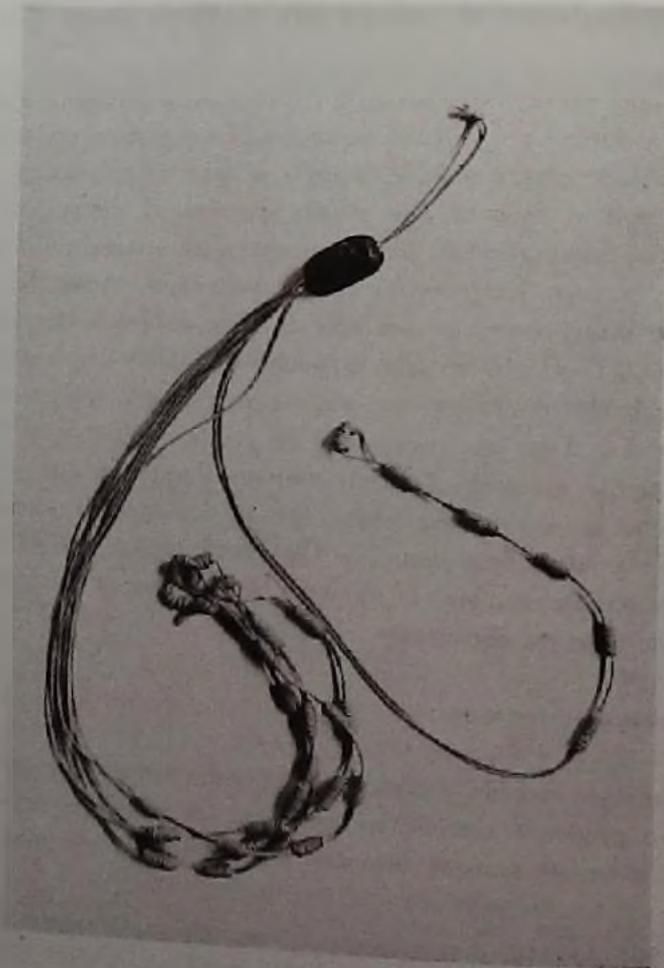
Il devait dire un jour :

« J'éprouve tant de difficultés dans ma vocation que je suis toujours d'une prudence extrême en éprouvant les vocations des postulants et que je n'oserais pousser personne à embrasser la vie monastique ! »

De 1906 à 1916, il remplit aussi, avec zèle et délicatesse, les importantes fonctions d'hôtelier.

La guerre 1914-1918

Survinrent alors les jours terribles d'août 1914. Suite au décret de mobilisation, les jeunes moines rappelés sous les drapeaux, quittent le monastère.



Discipline monastique

Dès le surlendemain du fatidique 4 août, un régiment d'infanterie belge campe au Mont-César.

Le 10, dom Brunn écrit à son frère, Jules DESTREE :

« Cela fait vraiment du bien de vivre cette merveilleuse communauté de sentiment et de dévouement qu'on voit partout en ce moment en Belgique. Des petits jeunes gens qui avaient l'air aussi quelconque que possible et que je n'aurais jamais soupçonnés d'héroïsme, se font inscrire et s'engagent au moment même où ils apprennent l'imminence plus grande du danger. Nous avons eu, l'autre nuit, 600 hommes qui sont venus loger à l'abbaye qui s'est trouvée en un rien de temps transformée en caserne. Elle demeure en l'état où ils l'ont laissée, les cloîtres du rez-de-chaussée et des étages jonchés de foin pour le coucher des soldats, — parce qu'ils peuvent, eux ou d'autres, revenir d'un moment à l'autre. Il est pourtant question d'en faire une ambulance, certaines salles très grandes, comme la chapelle actuelle qu'il faudra naturellement évacuer, se prêtant, paraît-il, particulièrement bien aux conditions désirées par le service chargé de ce soin... »

Le 19, les Allemands envahissent Louvain. Le 25, dom Bruno, dans l'après-midi se rend en ville. Il passe tout d'abord au Couvent des Carmélites dont il est le directeur spirituel. De là, il va chez le libraire auquel il a confié le lourd manuscrit, tout chargé de gravures, de photographies et de plans de cet ouvrage sur L'ART RELIGIEUX MODERNE auquel il s'est appliqué, depuis deux années, avec tant de goût et d'ardeur. Il lui apporte, pour les joindre à ce précieux dépôt, quelques documents qu'il suppose devoir être en sûreté dans cette maison de commerce mieux qu'au Mont-César qui peut, d'un jour à l'autre, être utilisé, cette fois par l'ennemi, pour le logement de ses hommes ou le soin de ses blessés... Au moment même, où, le crépuscule approchant, il se propose de rentrer à l'abbaye, soudain des rumeurs emplissent l'air, suivies aussitôt de la confusion des cris et des appels, du galop des chevaux, des détonations des fusils et des revolvers, du crépitement des mitrailleuses... Il se réfugiera au Collège du Saint-Esprit, rue de Namur, où toute une foule de passants surpris s'est déjà réfugiée, suite « à la brusque explosion de ce drame inexplicable ». Et Henri Carton de Wiart, expliquera, plus loin : « Dans l'ombre du soir, des soldats allemands, qui étaient cantonnés en ville, virent rentrer précipitamment par les rues d'autres soldats allemands qu'ils n'attendaient pas. Les premiers attablés à leur repas du soir et à leurs libations, crurent à une attaque soudaine et tirèrent des coups de feu sur les seconds. La psychose de guerre

Souvenir-pieux de Dom Bruno Desirée
 DOM BRUNO DESIRÉE O.S.B.
 Supérieur de l'Abbaye du Mont-César à Louvain, et le
 30 octobre 1919 dans sa 70^e année
 de sa vie, dans son monastère de la rue
 de la Justice à Louvain-la-Neuve.

Dies ossis, dies tuae,
 In qua resistent amara,
 Homo de Lazaro in Carina

«*Quand nous chetions, après le long hiver,
 sous des épreuves de cette vie d'enfer,
 quelle fête et quelle espérance au retour
 de la lumière, que nos échos après les ombres,
 que nos rayons après les ténèbres, que ce
 soleil nouveau et que ce jour radieux après la
 nuit, que cette lumière resplendissante qui
 nous fut espérée à cette autre lumière qui ne
 connaît ni dessein, ni retour, ni échappatoire,
 l'amour au monde, à l'homme, l'amour même
 fraternel, à la lumière de qui nous venons
 marcher!*»

Souvenir-pieux de Dom Bruno Desirée O.S.B.

LES fonts de baptême ont : la charité, la
 joie, la paix, la pureté, la simplicité,
 la bonté, la fidélité.

Souvenir-pieux de Dom Bruno Desirée + 30 octobre 1919
 (Archives de l'Abbaye du Mont-César à Louvain)

fit aussitôt son œuvre. Man hat geschossen. « Les civils ont tiré. » A cet
 absurde et tragique malentendu, répondit aussitôt l'ordre d'un chef bras-
 quement alerté et ivre... Était-ce seulement de fureur? « Qu'on brûle la
 ville ! »

Et la ville brûla !...

Les moines, leur bréviaire sous le bras, abandonnent leur monas-
 tère et sont embarqués dans un train de la Croix-Rouge. Arrivés à Colo-
 gne qui, comme on le sait, détient en sa superbe cathédrale, la chasse
 précieuse des Rois Mages, l'heureuse intervention d'un comte de Metter-
 nich obtint en leur faveur qu'ils fussent envoyés prisonniers à l'abbaye
 bénédictine de Maria-Laach, sur le Rhin. Ils étaient au nombre de 45.
 L'Abbé de Maria-Laach les reçut avec « délicatesse et discrétion ».

Le 25 novembre, ils purent regagner Louvain « où régnait une odeur
 de charnier ». Tout n'était que ruine et désolation ! Quant à l'abbaye,
 grâce à la bénéfique intervention de l'Oberleutnant Reinbrecht, elle fut
 épargnée. Elle était occupée dans les locaux du rez-de-chaussée par les
 troupes qui y demeurèrent jusqu'au 8 décembre.

Dom Bruno devait apprendre, quelques jours plus tard, que son
 manuscrit consacré à L'ART RELIGIEUX MODERNE et qui lui deman-
 da tant de peine et de recherches, avait été brûlé dans l'horrible incen-
 die. Ce sacrifice, « il ne permit même plus qu'on y fit allusion devant
 lui, heureux sans doute de prendre ainsi sa part directe de tant d'infor-
 tunes et d'horreurs dont tant de vies innocentes étaient accablées ».

Le reste de la guerre, il prêcha de nombreuses retraites. Au sortir
 de la tragique tourmente, à tous ceux qui le retrouvèrent, il parut revêtu
 « d'une sérénité et modestie encore accrues ».

La mort

Le 3 octobre 1919, rapporte H. Carton de Wiart, il dit à ses novi-
 ces : « Depuis quelque temps, je me prépare tous les jours à la mort et
 j'y trouve une grande consolation. »

Le jeudi 23 octobre, il conduisit ses novices en une de ces grandes
 randonnées à travers champs et à travers bois. En rentrant, il se sentit
 refroidi et souffrit les jours suivants de douleurs internes. Le mardi 28,



Abbaye du Mont-César à Louvain
Le cimetière des Moines où repose Dom Bruno Destrée

il donna deux conférences à des étudiants et à d'autres jeunes gens en retraite à l'abbaye. Le mal s'accusa plus violent le mercredi matin. Il put cependant célébrer la Sainte Messe. Le médecin vint le voir dans l'après-midi. Il revint le lendemain à sept heures et, devant la gravité de son état, il annonça le danger mortel d'une péritonite. Il fut administré et, durant la cérémonie, se montra admirable, s'associant avec un calme et une sérénité parfaits au détail des formules sacrées.

Cependant sa face était blême, les orbites profondes, la voix faible. Il voulut dire quelques mots d'adieu à la communauté, mais ses forces le trahirent.

Il eut, selon les dires d'un témoin, une « agonie souriante ». Le 30 octobre 1919, vers neuf heures et demie du soir, on entendit quelques râles plus prononcés... Dom BRUNO avait quitté ce monde ! Il était âgé de 52 ans !

Coincidence bien digne d'une âme toute liturgique, concluera, Henri Carton de Wiart, ce fut Le Jour des Morts qu'eurent lieu ses funérailles et que son corps fut confié à la terre.

Son frère, Jules DESTREE, ministre des Sciences et des Arts avec qui il était demeuré si cordialement uni, Mgr Legraive, évêque auxiliaire de Malines, représentant le Cardinal Mercier, assistèrent à cet ultime hommage, en présence d'une foule nombreuse et recueillie.

Dom BRUNO DESTREE repose, depuis plus d'un demi-siècle, au cimetière des moines, dissimulé au cœur du vaste jardin de l'Abbaye du Mont-César à Louvain. Parmi une quarantaine d'autres, toutes semblables, sa tombe est la deuxième à droite de la crypte des Abbés. À l'ombre d'un vieux peuplier, une humble croix de bois goudronné surmonte le petit monticule de terre nue. À même le bois y sont gravés son nom et date de naissance, ses années d'âge, de profession monastique et de sacerdoce.

— Sur « cette humble cime, dominant la ville universitaire, point culminant de sa marche vers la Beauté où il a rejoint son Dieu sur la montagne », je me suis recueilli, le rejoignant par la pensée et la prière. Sous le généreux soleil de ce bel après-midi d'été 1971, d'innombrables oiseaux gazouillaient alentour. À quelques pas de là, je cueillis une humble touffe de camomilles sauvages que je déposai au pied de la croix de bois.

Sous le soleil de juin, elle était toute chaude... Comme un cœur qui bat !



Benozzo Gozzoli (1420 - 1497)
 « Le Cortège des Rois Mages » (détail)
 Palais Riccardi, à Florence, Fresque dont s'inspira Dom Bruno
 Destree pour son poème « Les Rois Mages »

3. — L'EPOPEE DES ROIS MAGES

« Aux confins du désert et des monts sauvages de la Judée... »

(Dom Bruno DESTREE)

C'est en 1897 qu'Olivier-Georges DESTREE, âgé de 30 ans, cloîtré à la Chartreuse d'Enza près de Florence pendant huit jours dans un silence volontaire et paisible, travaille à une première ébauche des ROIS MAGES

Pierre Nothomb nous dira que « ce n'est encore qu'un poème tout de décors inspiré par la beauté des sites où il vit, et par les fresques de GOZZOLI qui évoquent le cortège des Rois Mages traversant le pays Toscan. Mais déjà un souffle chrétien soulève ces pages rares et pures ».

Cette année, souligne H. Carton de Wiart, dans un de ses cahiers intimes, Olivier-Georges DESTREE a noté l'emploi de son temps « avec une exactitude chronologique ». Nous y lisons :

« Au retour, à Florence, j'allai pour une huitaine de jours au couvent de la Chartreuse y emportant l'ébauche de mon poème des ROIS MAGES dont j'avais écrit le premier chapitre à Florence pendant les mois précédents. J'y écrivis les meilleures pages du second chapitre et notamment l'entretien de Damien et de Nérée dans la forêt. A mon retour à Florence, je parcourus en tous sens la ville, prenant des notes pour mon poème dans les musées, les églises, les palais et les environs de Florence. »

C'est surtout dans sa NOTICE préliminaire aux Rois Mages qu'il nous renseignera sur ses sources d'inspirations :

« Les fresques de BENOZZO GOZZOLI, à la chapelle RICCARDI de Florence, le désir de les décrire, et de décrire en même temps des paysages de Toscane, en y développant, comme GOZZOLI l'avait fait, le pittoresque cortège des Rois Mages, me donnèrent la première idée de ce poème. En y réfléchissant, ce projet tout extérieur et purement décoratif, me parut insuffisant ; et je conçus le désir de faire de ce poème, une sorte de roman chrétien, où l'action, basée sur le récit évangélique, le développerait librement ; et consisterait, dans les péripéties et les épisodes du voyage, d'autre part, en des récits que les Rois, et d'autres personnages rencontrés en chemin, feraient à tour de rôle.

• M'inspirant de GOZZOLI pour certains détails extérieurs, pour les costumes notamment, et le bel arrangement des cortèges, je l'imitai encore, dans sa libre interprétation du cadre à donner au récit évangélique. Et comme il peignit son cortège, se déployant à travers les montagnes et les vallées Toscanes, parce qu'il les aimait, et voulait en faire apprécier la beauté, pour la même raison, je décrivis le Gothard, et des paysages de Suisse, dans le passage des monts de Judée ; et je me proposais, à la descente des Rois en Palestine, de prendre pour modèle le merveilleux pays qu'on découvre, lorsque venant de Bologne, on descend en Toscane, par Pistoia et Prato.

• Les deux premières journées seulement du voyage furent écrites, le poème ayant été interrompu par notre entrée en religion. Mais il nous a semblé, que ces journées pouvaient être publiées telles quelles, parce qu'elles forment, somme toute un ensemble. Quant à l'histoire de Damien, racontée par BALTHAZAR, elle me fut suggérée, en partie, par la poétique légende de Barlaam et de Josaphat, racontée dans la « Légende Dorée », de Jacques de Voragine — en partie, pour ce qui concerne son dévouement aux lépreux, par la lecture de la vie de l'héroïque Père Damien De Veuster, l'apôtre des îles Molokai. »

Ceuvre inachevée, avons nous lu, à propos de laquelle Henri Carton de Wiart dira, avec tant de profonde grandeur :

• Telle qu'elle nous est ainsi contée, s'interrompant brusquement au bout de cent trente pages, avant que le cortège des Rois ne soit arrivé dans la Terre Promise, cette œuvre d'art, peut-être même parce qu'elle demeure inachevée — **ET QU'AINSI LA MARCHÉ A L'ÉTOILE NOUS APPARAÎT COMME UN PELERINAGE QUI NE DOIT POINT FINIR**, — laisse au cœur un charme de mystère comme ces mélodies de Borodine dont les cadences hésitent et se brisent, comme ces marbres incomplètement dégrossis de Rodin qui livrent à notre imagination le soin de modeler leurs derniers contours. »

Ce « poème légendaire » inachevé des ROIS MAGES se subdivise en cinq chapitres :

1. — La Rencontre
2. — Le Passage des Monts
3. — Le Recit de Balthazar
4. — L'Entrevue de Damien
5. — La Vocation de Damien.

qui, au cœur d'un recueil de 275 pages, occupent les pages 63 à 196, soit, au total 133 pages, la moitié de l'ouvrage.

RESUME du Poème - LES ROIS MAGES -

Ayant délaissé son royaume, suite à l'apparition de l'Étoile, MELCHIOR, le vieux Roi de Tarse, en Turquie, arrivé, après trois jours de voyage, aux confins du désert et des monts sauvages de la Judée, dans des tourbillons de sable reconnaît deux troupes nombreuses qui semblaient se suivre et lutter de vitesse en se rapprochant des montagnes.

La première était celle du Roi d'Arabie, BALTHAZAR, monté sur un chameau blanc, plus grand et plus beau que les autres. La seconde entourait, en somptueux cortège, le jeune Roi de Saba, GASPARD, monté sur un étalon blanc, bondissant, fougueux et tout moussant d'écume.

Dans la joie de leur rencontre et s'étant mutuellement confié le motif de leur voyage, suite à l'apparition de l'Étoile de Jacob, celle dont Barlaam avait parlé dans ses prophéties, et qui devait, par son lever, annoncer au monde la naissance d'un Roi, envoyé de Dieu, et descendu sur terre, pour le salut de tous les hommes, l'ordre fut donné de dresser sur le champ les tentes et d'apprêter le repas du soir. Joyeux, ils s'endorment remplis d'espérance, par cette providentielle rencontre.

Le lendemain, ils poursuivent leur chemin, gravissant des rochers nus, raides et saisissants, passant les monts sur la couche de neige sans cesse épaissie. Ayant contourné le roc saillant, ils arrivent sur un plateau rocheux, au fond duquel, abritées du vent, les tentes bien rangées sont dressées. Là, au repos, ils rêvent à ce Messie vénéré qu'il leur serait donné de voir dans quelques jours.

Dans la continuelle et lointaine clameur d'un torrent, le Roi BALTHAZAR, à la veillée, qu'entourent des feux allumés, conte alors longuement aux Rois MELCHIOR et GASPARD, la vie de son frère DAMIEN, devenu lépreux, comme son ami d'enfance, NEREE, et qui le poussa dans la voie du salut et fut aussi, pour lui, l'instigateur de ce mystérieux voyage.

A juste titre, l'on a dit des ROIS MAGES, qu'exemplairement, ils furent « D'OBEISSANCE PROMPTE ET COURAGEUSE ». En son long poème, dom Bruno DESTREE souligne explicitement, pour chacun des TROIS ROIS, cette vertu d'obéissance qui les anima avec promptitude et courage.

Obéissance PROMPTE de :

1. — MELCHIOR : Quand, le troisième jour de ce voyage, pour lequel il avait SOUDAIN délaissé son royaume... (p. 63)
Une dernière fois contemple tous les êtres, toutes les choses qu'il avait aimés en ce monde, et qu'il avait BRUSQUEMENT quittés, sans savoir s'il les reverrait jamais. (p. 64)
2. — GASPAR : DES LE LENDEMAIN, AU POINT DU JOUR, je quitterai mon Royaume, avec les seigneurs qui voulurent m'accompagner, et, PLEIN D'ESPOIR, conduit par l'étoile nouvelle, je suis venu jusqu'ici. (p. 82)
3. — BALTHAZAR : C'est pourquoi, AUSSITOT que j'eus aperçu l'étoile salutaire j'ai cessé de douter, et, repentant, PLEIN D'UNE DOUCE ESPERANCE, DES LE LENDEMAIN, comme vous, je me suis mis en route. (p. 86)

Obéissance COURAGEUSE :

Depuis qu'ils avaient quitté la rivière, la montée était devenue si raide, et si semée d'obstacles, et de dangers de toute espèce, que les Rois et les seigneurs de leur suite, avaient dû descendre de leurs montures, et les traîner après eux, AU PRIX DE FATIGUES ET DE PERILS INCESSANTS. Sur les roches couvertes de gel et de verglas, conducteurs et chevaux glissaient, et tombaient à chaque instant ; à peine relevés et remis en route, ils disparaissaient jusqu'au cou, dans des crevasses dissimulées, sous les tapis de neige unie ; et PERILLEUX surtout, était le passage des ponts improvisés, faits de quelques planches à la hâte assujetties par les guides, et surplombant de vertigineux abîmes. Le moi-

dre écart, le moindre faux mouvement, pouvait précipiter les intrépides marcheurs, dans les gouffres clairs qu'ils voyaient à leurs pieds. Mais l'instinct de vie n'était pas moins grand, chez les animaux que chez les gens, et les bêtes les plus ombrageuses et les plus rétives, passaient craintives et soumises, sur les ponts tremblants.

SI, MALGRE TOUTE L'ARDEUR DE LEUR ZELE, les princes et les seigneurs N'AVANÇAIENT QU'AVEC PEINE, bien autrement LENTE ET PENIBLE, était la marche des bêtes de somme chargées des bagages. A chaque repos de la marche, les conducteurs découragés déclaraient ne pouvoir aller plus avant, et, chaque fois, avec de bienveillantes paroles, MELCHIOR LES RECONFORTAIT, ET LES STIMULAIT DE SON EXEMPLE. Plus encore d'ailleurs, que les paroles de MELCHIOR, la crainte d'être abandonnés dans ce pays solitaire, et le désir d'arriver au campement, les excitaient ; et, avec de grands cris gutturaux, les chameliers, et les rudes bouviers forçaient leurs bêtes lasses, à reprendre l'ascension.

Depuis longtemps, on n'entendait plus les voix de ceux qui étaient partis en éclaireurs ; déjà le soir tombait, et, TOUT ENTIERS A LEURS ESPERANCES, LES ROIS, CONTINUAIENT A MONTER... (pp. 102 à 104).

QUANT à l'ÉTOILE, cause et guide du mystérieux voyage, Dom Bruno DESTREE la décrit avec émerveillement :

« Au centre des lignes idéales dont la réunion forme cette constellation que les Mages appelèrent la CROIX DU CYGNE, une étoile nouvelle, surpassant toutes les autres en grandeur et en beauté... » (p. 81).

« Septième et centrale lumière de la Croix du Cygne, aux champs neigeux de la Voie Lactée, elle resplendissait, surpassant en éclat toutes ses sœurs ; et, comme un diamant limpide, parmi les émeraudes, les topazes et les rubis du ciel, elle s'avivait, aux pures clartés de tous ces astres, et semblait pleurer sans cesse des larmes de flamme et de lumière. » (p. 83).

« Elle était plus blanche que la neige, elle était plus étincelante que la lumière, et, dans le doux berceau de ses mains, un ange la portait, dont le visage, les ailes et la robe flottante s'apercevaient à peine sur la soie bleue du ciel... » (p. 100).

Dom Bruno dépeint aussi l'étude et le travail des Mages :

« ... M'initiant enfin à leur étude favorite, ils m'enseignèrent les éléments de cette science qui prévoit et définit le cours des astres, et qui sert à guider les caravanes et les nefs hardies, naviguant la nuit, sur la mer sans limite. Et bien que je ne pusse les suivre, dans les CALCULS ARDUS auxquels ils se livraient, ma plus grande joie était néanmoins de monter avec eux, la nuit, sur les terrasses fleuries, rafraichies de vasques d'eau vive, de mon palais... Les étoiles, je les connaissais toutes... Leurs noms m'enchantaient... Je connaissais leur feu, leur forme et leur couleur et je savais leur marche, que mes MAGES avaient CALCULEES, pour des milliers et des milliers d'années... » (Récit de GASPARD, pp. 78 à 80).

Parachevons par trois extraits du premier chapitre « LA RENCONTRE », où Dom Bruno DESTREE, en des pages éclaboussantes de couleurs, dépeint les somptueux cortèges des Rois Mages. Page fastueuse de l'Evangile selon saint Matthieu, qui n'a cessé d'enthousiasmer l'imagination débordante des artistes, des poètes, des enfants et des cœurs sensibles, tout autant que d'aiguillonner la curiosité et les recherches approfondies des théologiens et historiens de tous les temps.

1. — MELCHIOR, le vieux Roi de Tarse, reconnaît deux troupes nombreuses :

« Grand avait été l'étonnement du vieux roi de Tarse, MELCHIOR, quand, le troisième jour de ce voyage, pour lequel il avait soudain délaissé son royaume, ses sujets fidèles, et les savants de tous pays, qui vivaient traités en amis à sa cour, il était arrivé aux confins du désert et des monts sauvages de la Judée. Car, avant de s'engager dans la froide vallée qui donne accès au cœur de ces montagnes désolées, il avait voulu, une dernière fois, contempler l'immense et libre étendue de ce désert aride qu'il venait de traverser et par-delà lequel se trouvaient son royaume, son peuple, tous les êtres, toutes les choses qu'il avait aimés en ce monde et qu'il avait brusquement quittés sans savoir s'il les reverrait jamais. Et comme, d'un dernier regard, il parcourait l'horizon, il avait vu soudain, aux limites extrêmes du ciel et du désert, des nuages de poussière se soulever à l'occident, et, dans les tourbillons de sable, des formes surgir et se préciser peu à peu. Elles venaient vers lui, et bientôt, dans ces formes lointaines, les yeux exercés des guides de MELCHIOR avaient reconnu deux troupes nombreu-

ses, qui semblaient se suivre et lutter de vitesse, en se rapprochant des montagnes... »

2. — Cortège de BALTHAZAR, Roi d'Arabie :

« ... Et, en effet, quelques instants s'étaient à peine écoulés, que le Roi distinguait, à son tour, les gens de la plus rapprochée de ces troupes. Si ceux qui la composaient avaient toujours marché selon la direction qu'ils suivaient maintenant, ils devaient, pensait MELCHIOR, venir de ce pays qu'on nommait l'Arabie Heureuse, comme leurs costumes et leurs montures semblaient, d'ailleurs, l'indiquer. Ils étaient, en effet, assis sur de hauts chameaux, et de larges manteaux de laine blanche, surmontés d'un capuchon de même étoffe, les couvraient de la tête aux pieds. Balancés suivant l'allure irrégulière de leurs bêtes, ils s'avançaient silencieux, et leur visage restait caché par un voile de lin, qui ne laissait que les yeux à découvert. Ceux qui marchaient en avant, avaient des arcs et de longues lances, croisées en bandouillère sur leurs épaules, et des carquois remplis de flèches, pendus aux deux côtés de leurs selles ; la pointe de fer des lances étincelait au soleil, et semblait une aigrette guerrière, aux blancs capuchons de ces mystérieux archers. Derrière cette double rangée de guerriers, un homme s'avançait, devant de quelques pas les gens de sa suite. Il était monté sur un chameau blanc, plus grand et plus beau que les autres ; une mince bande de pourpre ourlait son manteau de laine, brodé de petites étoiles d'or ; il ne portait sur la tête ni voile, ni capuchon, mais son visage olivâtre, et sa barbe d'un noir de jais, s'encadraient noblement des plis d'un voile de lin fin, que trois cercles d'or retenaient autour de son front et de ses tempes. Après lui venaient d'autres gens voilés et armés, puis enfin les portefaix et de nombreuses bêtes de somme portant les bagages, de l'eau et du vin dans des outres, des provisions de route contenues dans des sacs et des caisses ingénieusement échaffaudés sur le dos robuste des chameaux... »

3. — Cortège de GASPARD, jeune Roi de Saba :

« Les jeunes gens, qui formaient la caravane nouvelle, semblaient bien plutôt marcher à une fête qu'à un combat. Montés sur des chevaux arabes, blancs et noirs, aux longues queues balayant le sol, ils étaient revêtus d'habits somptueux, et de manteaux de drap fin, aux couleurs variées, et bordés de

riches fourrures. Ils ne portaient point de casques belliqueux, mais, pour la plupart, d'élégants chaperons, desquels tombaient d'un côté seulement, une large bande d'étoffe, qu'ils enroulaient autour du cou, ou laissaient flotter librement. Trois d'entre eux, qui, de la main droite, tenaient des étendards déployés, caracolaient, un peu en avant de la troupe, et, dans leur joie de marcher les premiers, et de porter les ondoyants gonfalons, ils faisaient se dresser, et danser sur place leurs chevaux écumants, et couverts de sueur. Riant et chantant, un groupe de jeunes seigneurs les suivait, et des soldats, aux cuirasses bombées et miroitantes, fermaient la marche, escortant les bagages.

• Toute une ménagerie animait et égayait encore cette troupe joyeuse : devant les porte-étendards, des lévriers blancs, aux longs poils, et des guépards à la peau tigrée, couraient, se pourchassant : ils s'élançaient, luttant de vitesse, se mêlant, se croisant, sautant les uns par-dessus les autres, et s'enfuyaient, rapides, au loin, pour revenir soudain, dociles et soumis, à l'appel connu des cavaliers. Sur leur poing ganté, des seigneurs retenaient enchaînés de blancs gerfauts, et des faucons d'Égypte encapuchonnés d'écarlate : et deux négrillons joufflus portaient en cruche, assis sur des tapis de velours, des onces gris, à la peau mouchetée d'étoiles, fauves aux yeux cruels, que des colliers d'or, et des chaînes pendues aux ceintures des pages noirs, retenaient captifs. Bizarrement coiffés de toques et de plumes, vêtus de velours et de soie, des singes chevauchaient, avec une gravité comique, parmi les soldats : et des paons orgueilleux, perchés au sommet des bagages, faisaient la roue, tandis que criaient et sifflaient autour d'eux, des perroquets bavards, au plumage multicolore.

• La renommée n'avait point menti, tout au moins, en ce qui concernait sa beauté, car LE ROI DE SABA était bien la plus charmante fleur de jeunesse que l'on put voir. Monté sur un étalon blanc, bondissant et fougueux, à chaque instant, et tout ruisselant d'écume, le prince s'avancait, tête nue, un grand chapeau de feutre rouge retenu à ses épaules, par une cordelière de soie. Ses cheveux, d'un blond cendré aux reflets d'or, naturellement bouclés, et frisés comme ceux d'un enfant, mettaient une couronne de lumière autour de son frais visage : ses yeux étaient tendres et bleus, comme l'azur du ciel matinal : ses joues roses avaient la riche carnation des pêches qui vont mûrir ; et ses lèvres bien arquées, faisaient paraître sa bouche telle une rose entrouverte. Réguliers et délicats, ses traits conservaient encore une douceur un peu enfantine, et la joie de vivre éclatait sur son visage, et dans ses moindres mouvements, empreints d'une grâce exquise et ingénue. Conscient de sa belle mine, il était richement vêtu d'un pourpoint de velours

bleu, aux fleurs brochées d'or, serré à la taille, et d'un manteau de plumes légères et brunes, où les bandes de duvet soyeux alternaient avec des bandes horizontales de légères coquilles d'argent damasquinées. Un collier de monnaies d'or dansait, étincelant sur sa poitrine ; ses hauts-de-chausse de drap écarlate, tranchaient sur le cuir orangé de bottes basses et molles ; une dague et une épée dorée étaient passées à sa ceinture, et dans sa main droite, il tenait un court bâton d'ivoire, orné de lettres d'or, qu'il appuyait parfois sur le col et la crinière de son cheval, quand il voulait en calmer un peu les bonds désordonnés...

• Mon Révérend Père, écrivait le Cardinal MERCIER, en sa lettre de février 1908 préfaçant « AU MILIEU DU CHEMIN DE NOTRE VIE », On quitte à regret vos poèmes... Ils prendront rang, je vous en félicite et je m'en réjouis ! »

Est-il plus précieux éloge ?

OUVRAGES CONSULTÉS

Henri Carton de Wiart : « La Vocation d'Olivier Georges DESTREE ». Edit. E. Flammarion, Paris, 1931 (collect. « Notre Clergé »).

Dom BRUNO DESTREE o.s.b. : « Au milieu du Chemin de notre Vie » (Poèmes légendaires, symboliques et religieux), avec une lettre de S.E. le Cardinal Mercier. Libr. Bloud et Cie. Paris, 1908.

Marcel LOBET : « La Belgique ». Encyclopédie par l'Image. Libr. Hachette, 1956.

Pierre Nothomb : « Une Conversion Esthétique », Olivier-Georges DESTREE. Bruxelles, 1913 (Collect. Science et Foi).

Pierre-Jean Schaeffer : « Jules DESTREE », Essai biographique Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises. Palais des Académies, Bruxelles, 1962.

M. Schmitz : « Le Cardinal MERCIER ». Collect. Presto-Films. Averbode, 1935.

Dom Idesbald van Houtryve : « Biographie Nationale » publiée par l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux Arts de Belgique. Extrait du Tome 33e, fascicule 1er. Bruxelles, 1965 (Ets. Emile Bruylant).

APPENDICES

Il m'est à cœur d'adjoindre ici quelques renseignements complémentaires glanés parmi le précieux courrier qui m'a été adressé par d'aimables lecteurs suite à mon étude consacrée aux « ROIS MAGES » (« Le Folklore Brabançon », n° 189).

Que tous soient assurés de ma plus vive gratitude pour l'intérêt qu'ils ont bien voulu porter à mon travail et d'avoir pris la peine de m'en faire aussi généreusement part.

I. — FOLKLORE

Les billets pour tirer les Rois

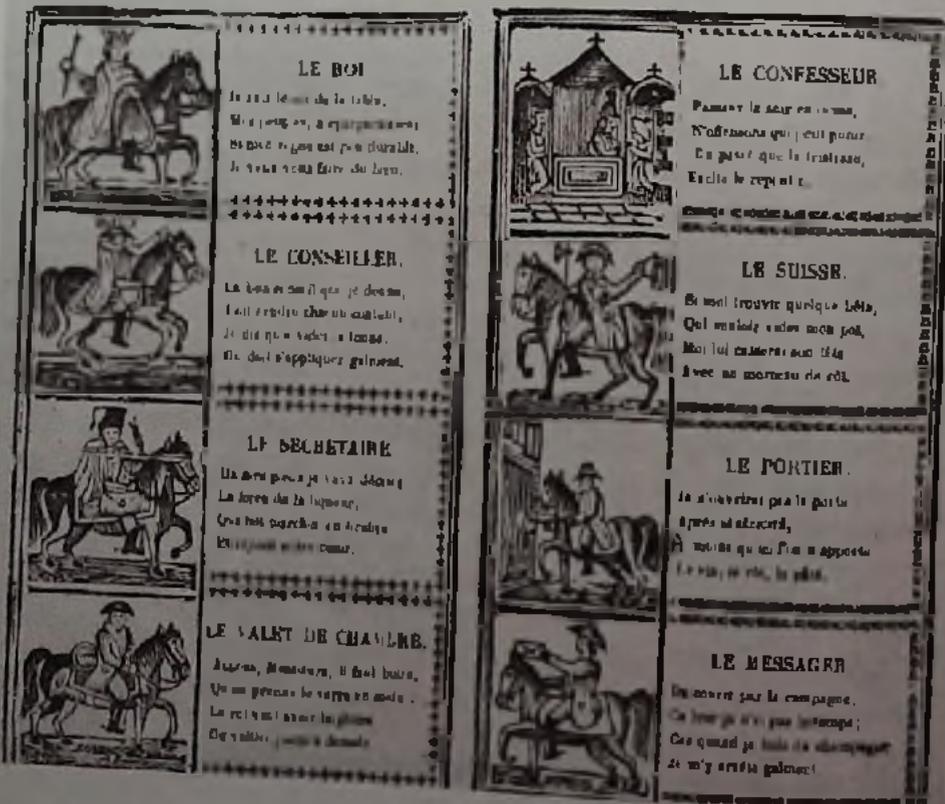
Monsieur Robert de Duker Doucet de Tillier, de Bruxelles, en une aimable lettre agrémentée de précieuses photocopies, me communique les souvenirs suivants :

« Les Rois Mages dans les Images d'Epinal (vers 1830) que l'on découpait ! — Dans mon enfance, vers 1910, au château de Tillier, où on suivait les rites ancestraux, mon grand-père les distribuait aux convives qui, à table, entouraient celui ou celle qui, ayant tiré la fève du gâteau des Rois, régnait sur l'Assemblée et chacun à tour de rôle lisait le quatrain qui lui était échu. J'ai une autre collection de douze images de ce genre... »

A ce propos, « Le Folklore Brabançon », n° 168, décembre 1965, en un remarquable article de Paul Dewalshens, « Propos sur le dessin, l'écriture, l'illustration, à propos de l'imagerie populaire et quelques-uns de ses textes », parle de ces « billets pour tirer les rois destinés à être découpés à la fête de l'Épiphanie ». L'auteur, en une page exquise, nous confie qu'il « achetait les images d'Epinal, longtemps avant la première guerre mondiale, chez Mariake Dayers qui habitait le haut de la rue des Escaliers, à l'ombre de Saint-Germain, à Tirlemont, la ville blanche, en face du Vrijthof (ancien cimetière, jardin de la paix ?) ».

En son ouvrage « Une heure à la Maison d'Erasmus et au vieux Béguinage d'Anderlecht », Daniel Van Damme, le regretté conservateur, nous rappelle que « sous les combles, au Vieux Béguinage, où se trouve établi un petit Musée consacré au VIEIL ANDERLECHT et qui contient des souvenirs hétéroclites sans doute, mais combien touchants des bonnes gens du

Sur l'air : *J'ai au Mirliton.*



« Billets pour tirer les rois » destinés à être découpés à la fête de l'Épiphanie.
(vers 1830)
l'aimable communiqué par M^r Robert de Duker Doucet de Tillier)

temps passé, la vitrine de gauche contient, dans le deuxième compartiment réservé aux jeux populaires, entre autres une « boule plate », des poupées, des « billets de caramels », des BILLETS POUR « TIRER LES ROIS »...



Toujours dans le domaine émouvant de l'Imagerie Populaire, nous relevons l'évocation des Rois :

1° — dans la célèbre PRIERE DE CHARLES-QUINT. A consulter à son sujet, l'étude que lui a consacré Michel de Ghelderode, en l'annexe I de son livre « L'Histoire Comique de Keizer Karel », les Editions du Carrefour, Bruxelles, 1943.

En cette vieille Image datée du 6 avril 1791, « A l'usage de tout le monde », que j'ai retrouvée dans la vieille commode d'acajou de ma grand-mère, nous lisons : « ... Aussi vrai : que Jésus naquit le Noël, que Jésus fut circoncis le lundi, que les TROIS ROIS firent des Sacrifices le troisième jour, que Jésus fut crucifié le vendredi saint... autant il est vrai que le Seigneur veut me délivrer de mes ennemis, tant visibles qu'invisibles dès à présent jusqu'à l'éternité. Amen... »

2° — En l'Image « LA BENEDICTION DU MENAGE », éditions Brepols en Dierckx Zoon, n° 1, Turnhout, souvenir de ma grand-mère également, nous soulignons ce passage : « O sainte Vierge Marie, Reine du Ciel ! priez votre cher Fils, qu'il ait pitié de nous, pauvres pécheurs, pour que nous soyons purifiés de tout péché. O vous ILLUSTRES ROIS, GASPAR, MELCHIOR ET BALTHAZAR ! priez avec cette sainte multitude pour nous. »

A lire aussi au sujet des Images Populaires, le pertinent petit ouvrage que leur a consacré NORGE sous le titre : « L'IMAGIER », édit. du Cercle d'Art, Bruxelles, 1942.

II. — LITTERATURE

Dom Bernard de Geradon, Prieur du Monastère Saint-Remacle, à Wavreumont, nous soumet un ouvrage de l'Abbé Jacques LECLERCQ (1).

(1) Une séance d'hommage à la mémoire de Mgr Jacques LECLERCQ, décédé le 18 juillet 1971, a été organisée le samedi 4 décembre 1971, en la salle Cardinal Mercier de l'Institut supérieur de Philosophie à Louvain. Y prirent la parole : M. W. Ugenx : Jacques Leclercq, l'homme et l'œuvre ; Mgr Dondeyne : La contribution de Jacques Leclercq à la philosophie morale et au droit naturel ; M. P. de Bie : Jacques Leclercq et le développement de la sociologie.

« AU FIL DE L'ANNEE LITURGIQUE », éditions de la Cité Chrétienne, Bruxelles, 1934. Ce recueil de « méditations et prières » contient un chapitre intitulé « EPIPHANIE », s'attardant sur « La Foi des Mages » et « La Joie des Mages ». J'en détache ces lignes :

« ... Au fait, ce n'étaient pas des rois ; ils valaient mieux, puisque c'étaient des sages... Les mages étaient les prêtres de la religion perse, la religion la plus pure des religions payennes... Le voyage a dû être long... Et l'étoile ne les a pas accompagnés dans leur voyage. Ils arrivent à Jérusalem, ne sachant plus où aller, et s'enquière. C'est seulement quand ils sortent de Jérusalem pour se rendre à Bethléem, que l'étoile reparait... La foi des Mages. Ils sont partis sans hésiter. Tout, dans le récit de l'Evangile, donne l'impression d'âmes parfaitement droites, simples, malgré leur rang et leur science. Ils ne discutent pas, ils ne chicanent pas, ils vont de l'avant, tout droit. Ils ont vu l'étoile ; ils sont partis. L'étoile a disparu ; ils ont marché de l'avant. Ils ont traversé le désert, sans étoile pour les conduire, avec la seule foi qu'ils allaient voir « le roi des Juifs qui vient de naître ». Au sortir du désert, après qu'ils eurent consulté les hommes, l'étoile a reparu. En sortant de Jérusalem, ils virent l'étoile devant eux jusqu'à ce qu'elle s'arrêtât au-dessus du lieu où était l'Enfant. Et ils se réjouirent d'une grande joie... Comme c'est beau, cette joie des Mages qui viennent de si loin pour voir un roi, et qui arrivent devant une maisonnette de village... Les Mages trouvent un enfant de petites gens, où ils croyaient trouver un roi... L'Evangile ne mentionne pas un geste de regret. Tout au contraire : ils ouvrent leurs trésors, ils lui offrent les cadeaux précieux. Ils ne marchandent pas pour s'en tirer à bon compte. Au fait, l'Enfant ne leur demandait rien... Melchior, Gaspar et Baltasar, le vieux, le jeune et le nègre, je vous renvoie dans les tableaux des primitifs, la couronne sur la tête et la longue file de chameaux derrière vous sur la route, tout chargés de présents, avec les serviteurs et les chevaux caparaçonnés... Mais le plus beau de tout, c'est le retour des Mages, ce retour dont l'Evangile ne nous dit rien, sinon qu'il se fit par un autre chemin. Ils s'en retournent l'âme pleine. Pourquoi ? Parce qu'ils ont vu l'Enfant. Que leur a-t-il donné ? Rien du tout. Que leur a-t-il dit ? Rien non plus. Ils sont venus, ils l'ont vu, ils l'ont adoré, et ils s'en vont. Leur âme est pleine.

« Un si long voyage pour si peu de chose, pour rien, pourrait-on dire, pour voir un enfant que les autres hommes ne distinguent pas de tous les autres enfants... Et ils rentrent dans l'inconnu. Sortis de l'ombre pour adorer l'Enfant, les Mages y rentrent, et nous ne savons plus rien d'eux. Mais, pour toute l'éternité, ils restent aux yeux des hommes les grandes figures

de voyants qui ont su que le Roi divin venait de naître, et qui, les TOUS PREMIERS, représentant les peuples innombrables, sont venus l'adorer... »

Du même monastère m'est prêté « LA NATIVITE DANS L'ART », catalogue de l'Exposition organisée au Musée CURTIUS, à Liège, en 1959, dans lequel nous pouvons relever « les fastes des Rois » en maints trésors nationaux : sculptures, bois, pierres, peintures, miniatures, desseins et gravures, sans omettre les métaux, textiles et céramiques. Ce catalogue fut publié par les soins du comte J. de Borchgrave d'Altena et Joseph Philippe.

Pierre ARNOID — frère Simon-Pierre de Wavreumont — en un recueil de poèmes « Psaumes pour un Arbre d'Automne », édit. Desclée De Brouwer, 1971, en son psaume XXVI, s'adresse ainsi au Seigneur :

« Ne nous laisse pas,
bergers sans gloria de Noël,
rois mages sans étoile... »

Monsieur Maurice CAREME me dédicace son recueil « ENTRE DEUX MONDES » : « ... Pour René HERMAN qui trouvera dans ce recueil des poèmes où l'on parle de mages... »

Je l'entrouvre et lis :

« Il entendit des pas dans les nuages,
Rien d'étonnant, il était mage !... »

Madame Marie GEVERS, de l'Académie, en une lettre combien touchante, me confie : « ... Je continue à déguster votre ouvrage. Je vous écrirai sous peu une interprétation que me donne le grand Rubens de l'Adoration à Anvers... »

Monsieur Marcel LOBET, de l'Académie, en une lettre pertinemment détaillée, me communique « l'ouvrage de Dom Bruno DESTREE qui eut son heure de célébrité... Plus de la moitié de l'ouvrage est consacrée à un récit qui s'inspire de l'aventure des rois mages... ». C'est à lui que je dois l'ineffable découverte de la grande et attachante figure de Dom Bruno DESTREE tout autant qu'à Dom Hildebrand BASCOUR qui me procura avec tant de cordiale prodigalité les ouvrages de la bibliothèque et les précieuses archives de l'Abbaye du Mont-César, à Louvain, qui me permirent de mener à bien mon travail.

Mgr le Cardinal SUENENS, Archevêque de Malines-Bruxelles, m'honore d'une lettre me faisant part : « J'ai lu avec intérêt cette étude qui montre l'importance des rois mages dans l'art et le folklore de nos régions... »

Monsieur Adrien JANS, Président de la Maison des Fervains Belges, me confie ce souvenir personnel : « Mon grand-père avait une grande dévotion pour les Rois Mages. Chaque fois qu'il se rendait en voyage, il ne manquait pas de porter sur lui une médaille à leur effigie. »

De Rixensart, Madame L. van Parijs me signale ce passage de l'admirable ouvrage de Marie GEVERS : « VIE ET MORT D'UN ETANG » :

« Ainsi, je me souviens d'un matin de vent d'est où j'ouvris la fenêtre parce que je voulais que mes deux petits garçons entendissent bien LA CHANSON DES ROIS, QUI, DEVANT LA MAISON, SUR LE PONT, FAISAIENT TOURNER LEUR ETOILE... » (p. 50).

Dans le même ouvrage, p. 158, ce vieil adage : « ... Les jours allongent déjà... 6 janvier... Je consulte mon agenda, la lumière gagne une minute, le matin, et treize minutes le soir : « A la sainte Luce, un saut de puce, MAIS AUX ROIS, ON S'EN APERÇOIT. »

Monsieur Maurice CALLERAUT, curé de Saint-Paul, à Uccle-Stalle, me fait parvenir un impressionnant relevé intitulé : « EPIPHANIE », répertoriant les reproductions d'œuvres d'art relatives aux Rois Mages, enrichissant sa bibliothèque. Mine d'or outrepassant nos frontières nationales que nous nous sommes — et pour cause ! — proposées comme limites... D'un poème accompagnant ce précieux relevé, j'extraits ces derniers vers :

« ... Car la vie n'est pas qu'un rêve ;
des mages, il nous faut prendre la relève
et suivre l'étoile qui luit
éclairant toutes nos nuits ! »

Deux dessins à la plume, signés également M. Callbaut, accompagnent le poème.

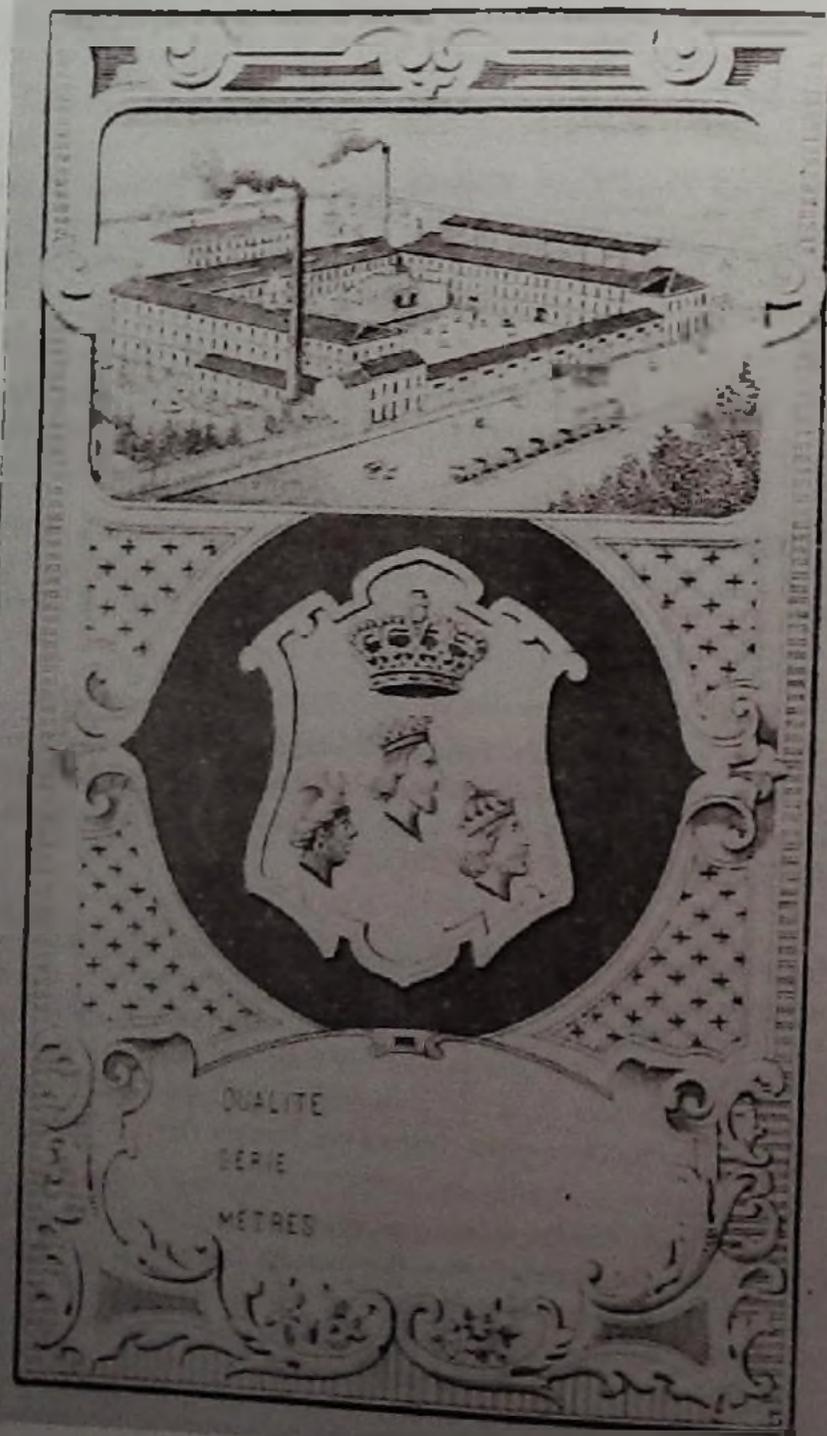
III — L'INDUSTRIE

De Monsieur Robert de Duker Daucet de Tillier, déjà cité, ce remarquable renseignement encore concernant « *Les Rois Mages et l'Industrie* » :

« ... Mes ancêtres « de Duker », venus du pays de Termonde et d'Alost, ont achetés, je pense vers 1830, un relais de poste à Veeweyde, Anderlecht, avec trois hectares de terrain qui avait pour enseigne « *AUX TROIS ROIS* ». Sur une partie de ce terrain, ils ont construit une usine qui était une teinturerie de tissus de coton, fabrique de doublures, de velours, de flanelle, blanchiment, etc... dont la marque de fabrique avait pour nom celui de l'ancien relais de poste : « *LES TROIS ROIS* » et sur les étiquettes qui servaient à identifier les pièces de tissus, on pouvait voir la tête des Trois Rois Mages.

« Ci-joint je vous remets deux photocopies de ces étiquettes, dont il ne me reste qu'un seul exemplaire. Les Allemands ont enlevé les machines de cette usine en 1915, qui a été revendue en 1926 à la Commune d'Anderlecht qui a tout démoli pour créer des Rues sur l'emplacement de l'usine et du magnifique jardin de deux hectares ; il ne reste rien aujourd'hui de tout cela. Louis VERNIERS dans son livre : « *BRUXELLES de 1830 à 1850* », page 255, reproduit une photographie de cette usine, agrandie dans la suite... ».

Je signalerai ici avoir retrouvé un *billet de la Loterie Coloniale*, 18^e tranche Congo Belge, tranche spéciale de Noël 1956, signé Portugaels, représentant, en une conception moderne stylisée, *les Trois Rois Mages*, guidés par une étoile jaune sur fond bleu, rappelant l'ancien drapeau du Congo Belge.



Etiquette qui servait à identifier les pièces de tissus de la Teinturerie « Les Trois Rois » à Veeweyde - Anderlecht. Construite par les de Duker aux environs de 1830, cette usine a été revendue en 1926 à la Commune d'Anderlecht qui l'a détruite.
[Photo aimablement communiquée par M^r Robert de Duker Daucet de Tillier].

IV. — ARTS DÉCORATIFS

Recherches et pérégrinations nouvelles m'ont gratifié des rencontres des Rois Mages ci-après :

A BRUXELLES :

— *Eglise du Très Saint-Sacrement*, rue Belliard : une fresque sur fond or, nef de droite, faisant partie d'une suite de scènes de la vie du Christ, décorant les murs des deux nefs.

En la même église, un vitrail du chœur retrace aussi l'Adoration des Mages.

— *Eglise Saint-Josse*, un très grand vitrail : « L'Adoration des Mages », orne l'abside, côté gauche.

— *La Basilique Nationale du Sacré-Cœur*, à Koekelberg, un vitrail dans la chapelle de Saint-Joseph rappelle les Rois Mages.

Dans le Pays :

— *Tervueren* : A l'orée de la forêt, en la *chapelle de Saint-Hubert*, les Rois Mages ont place sur la porte du Tabernacle.

— *Ypres* : en la superbe *cathédrale Saint-Martin* où repose l'évêque Jansénius, les Rois Mages figurent sur le volet gauche d'un triptyque rehaussant l'autel à droite du chœur.

— *Huy* : En la salle du trésor de la vénérable *Collégiale*, les Rois Mages ornent la précieuse châsse dite de Saint-Marc. Dans la nef gauche ils se retrouvent à l'autel de la Vierge. Ceci sans omettre le célèbre Portail dit de Bethléem où ils flambaient sous le soleil de la vallée mosane.

— *Tournai* : La gigantesque *cathédrale* aux cinq clochers célèbres retrace leurs images en deux tableaux et un vitrail.

— *Belœil* : En la remarquable *chapelle du château* de renommée mondiale, un superbe email de Limoges nous offre une Adoration des Mages de toute beauté.

— Enfin, nous soulignerons encore la récente exposition « *Hommage à Jakob Smits* » qui, du 24 septembre au 21 novembre 1971, s'est tenue dans les locaux provisoires des Musées Royaux d'Art Moderne, à Bruxelles. Le grand peintre campinois qui mourut à Achterbos, près de Moi, en février 1928, a immortalisé les Rois Mages en quelques-unes de ses admirables compositions religieuses et peintures de genre : « *La Marche à l'Etoile* », huile sur toile, en 1923 ; « *L'Adoration des Mages* », huile sur toile, 1918-1928 ; « *L'Adoration des Mages* », aquarelle et gouache, papier sur carton, en 1898 ; « *La Marche à l'Etoile* », dessin à la craie rouge, non daté ; « *L'Adoration des Mages* », eau-forte. Le peintre émouvant du « Père du Condamné » (1901) puisa beaucoup dans la Bible. L'épopée des Rois Mages lui fut, entre autre, une féconde source d'inspiration tout autant que leur « Marche à l'Etoile », « évocation étrange d'une image orientale, rehaussée d'une couleur campinoise : rêve et fantaisie naïve. »

Dans le domaine captivant de la *céramique* nous noterons, de même, les « *Rois Mages* » de *Max van der Linden* que nous eûmes la joie de rencontrer à Nodebais en cette belle ferme d'Agliermont construite au XVIII^e siècle, ancienne propriété de l'abbaye de Waulsort-Hastière. L'on peut admirer une reproduction en couleurs de ses « *Rois Mages* » dans le superbe ouvrage que lui ont consacré les imprimeries G. et Ch. Vandezande, à Bruxelles. Un autre groupe de Rois Mages du même artiste orne les murs de l'exquise petite *chapelle Gosin*, à Nodebais. Cette chapelle, dédiée à Notre-Dame de Bon Secours, a été restaurée, de 1950 à 1965, par ses soins enthousiastes avec la collaboration de l'architecte Roger Bastin, Louisa-Marie Londot en exécution vitreaux et polychromie.

Concluons ces quelques notes évoquant les fastes des Rois Mages, en faisant nôtres ces lignes du comte J. de Borchgrave d'Altena, lignes extraites de sa préface au Catalogue pour « *La Nativité dans l'Art* », exposition organisée au Musée Curtius, à Liège, en 1959 :

« La Nativité et l'Épiphanie furent, tôt, des thèmes chers aux artistes chrétiens, tant en Occident qu'en Orient. Les plus grands parmi les peintres,

les sculpteurs, les graveurs, les orfèvres ou les miniaturistes, les imagiers, ont figuré, avec émotion et bonheur, la Naissance de l'Enfant Dieu, célébrant aussi les fastes de l'Adoration des Mages. En réalité, un gros volume ne suffirait pas à décrire les œuvres d'art inspirées par les fêtes de Noël. La Belgique occupe une place de choix dans cette production immense et variée... La Nativité prend avec Pierre-Paul RUBENS, une ampleur particulière. L'EPIPHANIE est d'une opulence jamais égalée...

René HERMAN.



UN TRIOMPHE EPHEMERE

Les Cortèges de la Saint - Henri à Bruxelles en l'honneur de Vander Noot

JUILLET 1790

par le vicomte Terlinden †

On connaît l'engouement du public pour les spectacles de la rue : cortèges, cavalcades, défilés de troupes et processions. De tout temps, ils ont attiré la curiosité des foules auxquelles ils offrent la distraction d'un plaisir gratuit.

Parfois les autorités s'en sont servies pour distraire le public et détourner l'opinion des soucis de l'heure présente. Tel fut le cas notamment au cours de la révolution brabançonne de 1789-1790 qui, en donnant aux Belges une éphémère indépendance, les exposa à la fois aux agitations de politique intérieure et aux menaces d'une restauration autrichienne.

Tandis que la lutte entre les *Statistes*, ou conservateurs, défenseurs de l'immobilisme, avec Vander Noot, et les *Vonckistes*, ou progressistes, rangés autour de l'avocat Vonck, partisans de réformes libérales, avait abouti, à l'intérieur, au triomphe d'une dictature aristo-cléricale, la situation empirait de plus en plus sur le plan international. L'espoir formé par Vander Noot, aussi inexpérimenté sur le terrain diplomatique que sur l'art d'organiser et de gouverner le pays, d'une intervention de la triple alliance Prusse, Angleterre, Hollande, contre l'Autriche, n'avait pas tardé à s'évanouir et bientôt la conférence de Reichenbach abandonnait la Belgique au pouvoir impérial, à la seule condition de rétablir les privilèges et constitutions supprimés par le « despotisme éclairé » de Joseph II.

En ce milieu de l'été 1790, au point de vue militaire, la situation n'était pas meilleure, le remplacement du populaire Vander Meersch, le vainqueur

de Turnhout, par un Prussien, le général Schoenfeld, imbu des méthodes brutales de Frédéric II. paralysait l'organisation comme la discipline de la petite armée nationale, désormais incapable de tenir tête aux renforts de plus en plus importants envoyés par l'Autriche dans le Luxembourg.

Pour distraire l'opinion, de plus en plus inquiète, et grouper les patriotes autour de la falote personnalité de Vander Noot, transformé par ses partisans en héros national, on multipliait les fêtes et les manifestations.

Nous avons trouvé dans les mémoires inédits d'un contemporain bien informé, Jean-Joseph Walter, né à Namur en 1773, engagé volontaire dans l'armée brabançonne, à 16 ans, haut fonctionnaire au ministère de l'Instruction publique sous le régime hollandais et mort à Bruxelles en 1845, la relation pittoresque de deux de ces manifestations patriotiques qui jettent une lumière curieuse sur la mentalité de l'époque.

L'une de ces manifestations se déroula le 14 juillet 1790 pour célébrer la fête patronale du héros du jour, l'autre, qui eut lieu à la même époque, avait pour objet d'apporter au Congrès souverain une offrande patriotique récoltée à Bruxelles dans la paroisse du Finisterre. La description de ce second cortège, où figuraient des divinités payennes et des nymphes, à côté de militaires de diverses armes et de lévites chantant un cantique en l'honneur de Vander Noot, offre un intérêt spécial, ne serait-ce que par la médiocrité de l'inspiration poétique des vers et des chants, ainsi que par les noms spécifiquement bruxellois des principaux figurants, noms encore répandus de nos jours dans la population de notre capitale.

Vte Terlinden.

**

Aujourd'hui, veille de la fête de saint Henri, dont M. Vander Noot, défenseur des privilèges des Belges et premier mobile de la révolution des Pays-Bas, porte le nom, les habitants de cette ville lui ont donné des preuves éclatantes de gratitude.

Jamais Gouverneur général des Pays-Bas n'a reçu des marques aussi éclatantes de l'amour du peuple ; aussi ne les méritait-il pas, tant qu'un particulier qui, n'ayant en vue que les intérêts de sa patrie, a osé lutter, au risque de la perte de ses biens et de sa vie, contre l'un des plus puissants souverains de l'Europe. Il reçut à cette occasion un cadeau de cent mille florins, à charge du trésor de l'Etat.

Le matin, après avoir reçu les félicitations des autorités en général, des députés des différentes corporations ont été le complimenter. L'après-midi, il reçut les compliments des cinq Serments en corps.

Le cortège était des plus brillants. Les élèves de l'École militaire ouvraient la marche, suivis par les membres des cinq Serments, dont chacun était accompagné d'une très belle musique, précédée d'une quantité de jeunes demoiselles, élégamment habillées, portant différents emblèmes et suivies d'un détachement de volontaires.

Le cortège était fermé par un char de triomphe, attelé de six beaux chevaux, au-devant duquel on voyait le *Lion Belgique*, d'après nature, et sur le derrière, les armes de Mr. Henri Vander Noot. Plusieurs demoiselles étaient assises sur ce char et portaient différents emblèmes.

Suivaient les volontaires de la ville de Malines, en uniforme, ainsi qu'un grand nombre de volontaires de Bruxelles, à pied et à cheval. Ils avaient à leur suite un char de triomphe, sur lequel plusieurs enfants étaient placés, dont un tenait le portrait de Mr. Henri Vander Noot, peint par le célèbre Herreins, de Malines, peintre du roi de Suède.

Toutes les rues et les fenêtres des maisons étaient remplies d'une multitude innombrable de peuple, qui par ses applaudissements continuels, témoignait combien lui étaient agréables les honneurs qu'on rendait à un citoyen qui n'a pour ennemis que ceux de la patrie.

Le soir il y eut feu d'artifice et toute la ville fut illuminée. Ce genre de spectacle public, amusant la multitude et occupant les esprits, on multiplia les offrandes, les cortèges et les cavalcades.

Je vais en tracer une esquisse en donnant la description de celle de la paroisse de Notre-Dame du Finisterre, à Bruxelles, allant présenter leurs hommages et un don au Congrès souverain.

Une relation exacte des vers composés à cette occasion peut avoir pour mérite de donner une espèce d'indication des progrès de la poésie en Belgique depuis cette époque.

Ordre de la Marche

On s'est assemblé à une heure chez M. Charlier d'Odomont, au haut de la rue Neuve. Le cortège étant arrivé sur la Grand Place, devant l'hôtel de ville, la *Pucelle de Bruxelles* est allée rendre les hommages aux Seigneurs Etats de Brabant. S'étant ensuite rendue à l'hôtel du Congrès souverain, la *Pucelle* leur a fait également un compliment, en présentant le don patriotique, puis on a fait le tour du Parc et, en parcourant nombre de rues, on s'est arrêté à l'église du Finisterre.

Ordre de la Cavalcade

Trompettes et timbales, un détachement de dragons volontaires.

Une *Renommée*, Melle Vander Auwera.

Mars, Mr Prévinaire.

Un porte-étendard, Mr Mees.

Un détachement de cavalerie, commandant Mr Van Assche.

Minerve, Melle De Ridder.

Un détachement d'amazones. La commandante portait les vers suivants :

« Le sexe réuni montre aussi son courage

« Et contre l'ennemi n'est pas sans avantage. »

Amazones : les delles Maes, Delocker, Markelback, Prévinaire, Delvaux.

La Pucelle de Bruxelles, Melle Charlier d'Odomont.

Maures, Nymphes, à cheval et à pied, avec une commandante, Melle Galler, représentant la *Constitution*, avec les vers suivants :

« Nous avons vu les rois anéantir les lois,

« Le Belge par ses lois anéantit les rois. »

Les neuf Nations de Bruxelles, avec leurs emblèmes, les Delles Cragé, Zeghers, Theys, Rummeries, Van Ginderachter, Van Beneden, Dehaut, Dey, Goosens.

Un détachement de jeunes volontaires. Commandant Mr Van Assche.

Un char représentant un navire antique, emblème du commerce et des arts. Sur le devant *la Renommée*, Melle Hotton, sur sa trompette les vers suivants :

« Je célèbre en tous lieux la force et l'union

« Que promet au Congrès le peuple brabançon. »

Sur le derrière du navire était placé *Mercur*, le Sr Mees ; devant lui les *Arts*, Melle Nicaise.

L'Abondance, Melle N. Bultos ; elle tenait les vers suivants :

« L'union, le bonheur, l'honnête subsistance

« Vont devenir les fruits d'une riche abondance. »

L'Espérance, Melle Van Assche, avec les vers suivants :

« Ne perdons pas l'espoir, soyons toujours unis,

« Et nous triompherons de tous les ennemis. »

Le navire était chargé de ballots et de deux barils contenant l'argent du don patriotique, 6.000 florins, produit d'une souscription et d'une collecte.

Sur les chevaux étaient deux *Renommées*, Melles Van Cortenberg, sœurs.

Un détachement de volontaires.

Les provinces actuellement unies avec leurs écussons liés ensemble par des rubans. Les Delles Hendrickx, Clabeek, Van Ginderachter, Gonnette, De Bruyn, De Valck, Le Baille et les deux Delles Devroom.

La Province de Luxembourg, Melle Roelants. Elle était voilée, marchant seule, et montrant son regret de ne pas être encore comprise dans l'union ; elle portait les vers suivants :

« Jusqu'à quand, malheureuse et sans revoir mes sœurs,
« Serai-je abandonnée aux regrets et aux pleurs ? » (1)

Un détachement de canonnières ; commandant Mr Charlier d'Odomont ; quatre canonnières, les Srs Vander Steen, Van Meulder, L'Ormeau et Prévinaire.

Un canon.
Une troupe de nymphes.
Le porte-étendard de la Liberté.
Un détachement de volontaires.

Un char, représentant le triomphe de la Liberté, au milieu :
La Liberté, Melle Delvaux ; elle était appuyée sur une colonne et portait les vers suivants :

« Jamais sous les tyrans nous ne pûmes fléchir,
« Le Belge a pour devise : être libre ou mourir. »

Autour d'elle étaient :

« On voulait m'abolir, mais le Belge pieux
« A rétabli mon temple outragé dans ces lieux. »

La Force, Melle Bultos, avec ces vers :

« La raison du plus fort fut jadis la meilleure
« A présent, l'union fait la force majeure. »

La Justice, Melle Verheyen, avec ces vers :

« Rien ne peut m'éblouir, nul ne peut me surprendre,
« Au Belge j'ai rendu ce qu'il fallait lui rendre. »

La Constance, Melle Mahieux, avec ces vers :

« Rien ne peut me lasser, ferme dans mes exploits,
« Le triomphe du vice et du septe des rois. »

(1) L'offensive victorieuse menée par Vander Meersch dans le Luxembourg jusqu'à Nassogne, avait été arrêtée, le 1er janvier 1790, par une contre-attaque autrichienne et la petite armée nationale avait dû se replier jusqu'à Anndoy pour couvrir la ligne de la Meuse.

L'Union, Melle Pongenaert, avec ces vers :

« Les citoyens unis sont d'une force extrême
« Et rien ne peut leur résister.
« Tout corps qui se divise, ennemi de lui-même
« En peu de temps doit s'écrouler. »

Elle tenait, liés ensemble, les trois Etats de Brabant :
L'Etat ecclésiastique, Melle Willems, avec ces vers :

« L'impie eût beau prêcher sa doctrine effroyable
« Et vanter aux ingrats ses malheureux exploits,
« Il n'a pu du clergé faire tomber les droits
« Il trouve, sous ses traits, le Belge invulnérable. »

L'Etat noble, Melle Theys, avec ces vers :

« Les titres, les ayeux, sont pour moi sans éclat,
« Mais ils sont tout, alors qu'ils soutiennent l'Etat. »

L'Etat tiers, Melle Vander Motten, avec ces vers :

« Aux faibles, aux puissants, également utile,
« De nos libertés, je lus le grand mobile. »

Le char était conduit par *La Providence*, Melle Mees, avec ces vers :

« Que la Providence en tout du Belge soit le guide
« Et que, dans le combat, elle soit son égide. »

Sur les chevaux étaient des *Renommées* : les Delles Evers et De Hondt.

Troupe de musiciens et de volontaires : commandant, Mr Pangaert (1).

Troupe de Nymphes, commandante, Melle Cachiapin.

Troupe de Lévites, avec des instruments.

(1) PANGAERT, Charles-Goswin, écuyer, né à Bruxelles le 19 octobre 1731, y décéda le 5 mai 1786 (« Annuaire de la Noblesse de Belgique », année 1875, p. 257).

Troupe de Lévités, chantant le cantique suivant :

1

De Vander Noot célébrons les exploits.
Il sut par son génie
Dompter la tyrannie
Du plus puissant des Rois.
Oh ! Vierge incomparable,
Protège ce héros ;
Que ta main secourable
Nous rende le repos.

2

De Vander Noot, etc...
Soutiens l'ardeur des Etats de Brabant,
Qui par tant de courage
Ont détruit la rage
De l'aigle menaçant.
Ou'une union sincère
Soutienne le Congrès
Vierge, à notre prière,
Procure le succès
Soutiens l'ardeur, etc...

Troupe de nymphes semant des fleurs.

Extraits des *Souvenirs historiques* inédits de Jean-Joseph WALTER, sur la Révolution brabançonne et la première occupation française (1788-1792). (Archives de l'Académie royale de Belgique.)

Histoire des Orgues de l'Eglise Saint - Nicolas à Bruxelles

Jean-Pierre FELIX

AVANT-PROPOS

On ne connaît pas la date de la fondation de la première église Saint-Nicolas à Bruxelles, mais son origine doit se rattacher à la formation même de la ville, aux XI^e-XII^e siècles. Toujours est-il que dès 1714, elle est citée parmi les chapelles qui dépendaient de la collégiale des Saints Michel et Gudule.

Chose particulièrement rare et précieuse, les registres de comptes de l'église nous sont parvenus sans grandes lacunes, depuis le XV^e siècle ; ils représentent à eux seuls quelque trente gros volumes ; il était donc possible de suivre pendant six siècles, l'histoire des orgues qui se succédèrent à Saint-Nicolas.

Ces archives nous ont permis de mettre en évidence l'un des plus anciens facteurs d'orgues bruxellois connu (Joost DE MULDRE), ainsi que plusieurs activités, jusqu'ici inconnues, de facteurs d'orgues les plus réputés de notre école baroque : nouvel orgue d'Egide LE BLAS en 1764 et entretien de cet instrument, successivement par Jean-Baptiste GOYNAUT, Adrien ROCHET et Jan SMETS.

Contrairement à d'autres paroisses, les archives de l'époque de la Révolution nous sont conservées : elles se sont pas surcroît révélées riches en enseignements à propos de l'orgue : l'instrument se vit bel et bien transporté et remisé dans un local provisoire, avant d'être vendu pour la fonderie. C'est grâce aux libéralités d'un ancien marguillier de l'église qu'il réintégra sa place d'origine, une fois les troubles passés.



La tour de Saint-Nicolas, dite le Beffroi, qui s'est écroulée en 1714.
D'après une lithographie de Paul Lauters.

Il n'est pas sans intérêt non plus de signaler que les orgues actuelles, placées en 1957 par la firme STEVENS de Duffel, ont été substantiellement reprises à l'instrument précédent, sur les instances de l'organiste Charles Bréwaecys. Cet orgue était dû à SCHYVEN et nous avons pu en préciser la composition.

Précédemment, le professeur M.A. Vente¹ avait déjà publié l'essentiel des archives ayant trait aux orgues, et ceci de 1436 à 1636 ; nous avons repris ici son travail, le complétant jusqu'à ce jour et y ajoutant la liste des organistes et maîtres de chapelle.

Ces recherches nous ont permis de mettre en évidence des prestations de plusieurs anciens maîtres de chant et organistes de renom à Saint-Nicolas ; ainsi, Pierre CORNET, Pierre-Antoine FIOCCO peu après son arrivée à Bruxelles, et Pierre-Hercule BREHY avant sa nomination aux fonctions de maître de chapelle à Sainte-Gudule.

Depuis le travail du professeur Vente, les archives de l'église Saint-Nicolas ont été inventoriées et nous avons précisé les références aux numéros des différents dossiers. Afin de ne pas surcharger le texte, nous avons rassemblé ces extraits d'archives en fin d'ouvrage ; y renvoient les chiffres en *italique*, en note dans le texte. Nous n'avons mentionné que les pièces les plus significatives ou les premières d'une série identique, en respectant l'ordre de leur apparition dans les dossiers. Les chiffres droits se rapportent aux notes, également rassemblées à la fin.

Puisse cette modeste étude apporter quelques éclaircissements sur la vie musicale religieuse à Bruxelles au temps jadis, et plus précisément sur l'organologie de cette ville.

J. P. F.



Bruxelles (Eglise Saint-Nicolas). — L'orgue précédent. (Copyright A.C.L., Bruxelles)

1. UN ORGUE EN 1424.

Aussi loin que nous permettent de remonter les comptes de l'église, c'est-à-dire en 1424/25, il est déjà question d'un orgue, l'organiste ayant perçu une somme de 28 escalins 4 de gros pour ses gages annuels¹.

C'est en 1429/30 qu'apparaît pour la première fois un nom d'organiste : Etienne De Cock², qui était aussi prêtre³, comme la plupart des organistes de l'époque. Disons qu'aujourd'hui encore, cette tradition est toujours suivie en Espagne, du moins en ce qui concerne les grandes églises.

Nous ignorons tout quant à la paternité et à l'importance de cet orgue gothique. Très probablement n'était-il pas tout à fait neuf car en 1436/37, Jan VAN ELEN, l'un des représentants d'une lignée de facteurs d'orgues résidant à Maestricht, fut chargé de remettre l'instrument en état, travaux pour lesquels il perçut 2 livres 7 escalins 8 de gros⁴. Notons qu'il est fait mention de Jan VAN ELEN « organiste » ; on lira : facteur d'orgues⁵. L'année suivante, VAN ELEN dut aussi réparer les soufflets⁶.

2. MODIFICATIONS IMPORTANTES PAR LIEVIN ZWITS EN 1449.

En 1449, la fabrique paya 2 escalins 3 de gros pour élamer les tuyaux du front du grand orgue⁷ et 6 d. pour ceux du portatif⁸. Lievin ZWITS, aussi appelé Lievinus SWEYSS, ou SUYS, répara et transforma le grand orgue pour 15 florins du Rhin, somme qui, pour l'époque, laisse deviner des travaux considérables⁹.

Les comptes relatent les moindres frais qu'occasionnèrent la peau, la colle et les tables de bois pour la fabrication de deux soufflets. Des planches furent aussi commandées pour le sommier de l'orgue. Le souffleur perçut des honoraires supplémentaires pour avoir fait fonctionner les soufflets pendant les onze jours que passa le facteur pour accorder l'orgue.

ZWITS fut l'un des plus grands facteurs d'orgues du XV^e siècle. Il œuvra aussi bien en Allemagne qu'aux Pays-Bas¹⁰.

3. **JOOST DE MULDRE (1460-1489) : Restauration fondamentale et additions importantes au grand orgue ; nouveau portatif et entretien annuel.**

C'est en 1460 qu'apparaît le facteur d'orgues bruxellois Joost DE MULDRE¹, ou Josse LEMONNIER. Il fut chargé de réparer les anciennes orgues et de construire un nouveau portatif².

Ce facteur œuvra aussi au Grand Béguinage de Bruxelles en 1461/63 et en 1478/79 où il effectua diverses réparations à l'orgue³, à l'église Notre-Dame de Termonde en 1473⁴ et à la chapelle de la Cour à Bruxelles, en 1480⁵.

Ici à Saint-Nicolas, il reçut en 1466 vingt florins pour un « douven werke ». Il devait s'agir d'une grande mixture (Blokwerk), composée de plusieurs rangs de tuyaux de type prestant, jeu qui s'appelait autrefois « dooff », d'où « douven werke ».

L'année suivante, la fabrique d'église décida de lui allouer un salaire annuel de 30 st., pour entretenir les orgues jusqu'à la fin de sa vie⁶. Nous retrouvons le même poste jusques et y compris 1489, date vraisemblable de sa mort.

En 1478, des travaux importants furent entrepris : dépose et dépoussiérage des tuyaux mais aussi addition de nouveaux jeux pour rendre l'instrument plus puissant⁷. Pour la décoration des volets protégeant l'orgue, on fit appel à un peintre bruxellois aujourd'hui oublié, mais assez en vue à l'époque : Vrancke Van der Stock⁸. Il collabora avec Roger VAN DER WEYDEN dont il imita le style (° v. 1420-† 1495). Le facteur d'orgues Josse DE MULDRE dut aussi étamer les tuyaux du front⁹. Les travaux terminés, comme c'était la coutume après la livraison d'un nouvel orgue ou tout simplement à l'occasion d'une restauration fondamentale, un banquet réunît les maîtres qui y avaient coopéré (Josse DE MULDRE et Vrancke Van der Stock), ainsi que d'autres personnalités qui procédèrent à son expertise : l'organiste de Sainte-Gudule et celui de l'église du Sablon, Gielis BOELS, prêtre et aussi facteur d'orgues, qui jouissait de l'appellation des plus enviés de « roi des tuyaux »¹⁰...

4. **ENTRETIEN PAR GIELIS BOELS (1493/1500).**

Gielis BOELS fut chargé en 1493/94 d'entretenir l'orgue¹¹. On retrouve ce même poste en 1499/1500. Il exerça son talent de facteur

d'orgues dans plusieurs églises bruxelloises : c'est ainsi qu'il effectua des réparations aux orgues du Grand Béguinage en 1489/90¹², de Sainte-Gudule en 1495/96¹³, et d'Anderlecht¹⁴.

5. **ENTRETIEN PAR PHILIPPE VAN HERENTHALS (1506-1511)**

En 1506, c'est à Philips VAN HERENTHALS qu'on fit appel pour réparer les orgues. Il perçut 28 florins pour avoir visité tout l'intérieur¹⁵. A ce moment, on lui connaît également une activité à l'orgue de Molenbeek-Saint-Jean¹⁶. Il est encore fait mention de ce facteur d'orgues à Saint-Nicolas en 1511, époque où les orgues étaient devenues injouables¹⁷.

6. **JAN VERRYDT : NOUVEL ORGUE SITUE DANS LA NEF (entre 1512 et 1516) ET ENTRETIEN (1530/31).**

Entre 1512 et 1516, on dut construire un nouvel orgue car les comptes de 1516/17 font mention d'un nouvel instrument dont on poursuivait la décoration sculptée¹⁸ et peinte du buffet. C'est ainsi que les boiseries furent peintes en rouge¹⁹ par un certain Albert Phillips²⁰.

Très malheureusement, une partie des comptes de fabrique ne nous est pas parvenue. Nous savons cependant que c'est Janne LIER, mieux connu sous le nom de Jan VERRYDT, qui avait construit le nouvel orgue car en 1516/17, il perçut encore un tiers de ses honoraires qui devaient s'élever au total à septante-deux florins²¹. En 1530/31, il fut encore chargé de reviser les orgues qui étaient très désaccordées²². Il ne devait pas s'agir d'un grand instrument quand on pense que l'orgue qu'il construisit à Saint-Quentin de Louvain coûta près du double pour un petit clavier de 38 touches commençant au fa sans les premiers dièses, et qui faisait parler les jeux de Prestant 6', Flûte 3', Mixture 2 r. et « Double Cymbale » à plusieurs rangs.

Jan VERRYDT fut l'un des facteurs d'orgues les plus remarquables de son temps. Il œuvra surtout en Brabant, dans plusieurs églises de Bruxelles : Grand Béguinage²³, Hôpital Saint-Pierre²⁴ et Molenbeek Saint-Jean²⁵, ainsi qu'à Saint-Quentin de Louvain²⁶ et en Flandre, en Zélande et dans le pays de Liège. Actif depuis 1505 environ, jusqu'aux alentours de 1548, il se fixa définitivement à Lierre en 1515, d'où son appellation JAN VERRYDT alias LIER²⁷.

7. *ENTRETIEN DE CET ORGUE PAR NICOLAS DE SMET (1538/39).*

En 1538/39, le grand orgue était en très mauvais état et l'on fit appel à Maître « Clase van der Ryt » qui ne serait autre qu'un fils de Jan VERRYDT, né avant 1518 de son deuxième mariage avec Specs Mersvs²⁰. Nicolas dut se fixer à ce moment à Bruxelles pour fonder sa propre affaire. Dès 1550/51, nous le rencontrons sous le nom de DE SMET mais il s'agirait toujours du même personnage.

Ce maître œuvra aussi dans d'autres églises de Bruxelles : Saint-Jacques sur Coudeberg²¹, Grand Béguinage²², Sainte-Gudule²³ et Hôpital Saint-Pierre²⁴.

8. *NOUVEL ORGUE ; ENTRETIEN DES DEUX ORGUES PAR NICOLAS DE SMET.*

Les comptes de 1548/49 nous font défaut. Durant cette période, il semble bien qu'un second orgue fut construit. En effet, si dans les comptes de 1538/39 il était fait mention d'une réparation au « grand orgue », plus loin, il sera question du « nouvel orgue ». Ainsi en 1550/51, le même Nicolas DE SMET perçut six florins pour l'entretien du jeu d'anches du nouvel orgue²⁵.

Le 10 octobre 1553, il reçut de la fabrique d'église cinquante florins pour réparation faite aux orgues (vraisemblablement aux deux instruments). La confrérie de Notre-Dame supportait l'autre moitié des frais²⁶.

Ensuite, en 1557/58 et annuellement jusqu'en 1577, il était prévu une somme spéciale de six florins pour remettre en état les jeux d'anches qui, comme on le sait, sont les plus délicats de l'orgue²⁷.

En 1563/64, époque de la construction de l'orgue de Watervliet, Nicolas DE SMET reçut soixante florins pour réparer les vieilles orgues, construites par son père, et qui se trouvaient dans la nef (« staende in den bueck »)²⁸. Mêmes termes pour 1564/66. Des comptes ultérieurs nous apprendront que cet instrument était posé sur un jubé (« op doxael »)²⁹.

Quant à son nouvel orgue, il devait être adossé à la tour (« aen den toirre »). Nicolas reçut en 1567/68, seize florins pour l'avoir réparé. Il

s'agissait du dernier paiement d'une somme de soixante florins qui lui était due³⁰.

En fait, cette tour ne faisait pas partie intégrante de l'église. La base, fort ancienne, fut vraisemblablement l'une des défenses de l'île Saint-Géry (XI-XII^e siècles). Elle devint dans la suite une tour communale où la ville suspendait ses cloches, de telle sorte qu'on la qualifia erronément de beffroi. Effondrée en 1367, on l'avait reconstruite aussitôt.

En 1576/77, trois ans après la construction de l'orgue de Sainte-Walburge à Bruges, Nicolas DE SMET dut encore réparer et nettoyer les nouvelles orgues, travaux pour lesquels il perçut quarante-huit florins, la moitié de cette somme étant supportée par la fabrique d'église, l'autre par la confrérie de Notre-Dame³¹.

La dernière activité réelle de ce facteur d'orgues à Saint-Nicolas correspond à 1576/77 car, si les comptes de 1579/80 mentionnent encore la rubrique de son paiement pour accorder les jeux d'anches, on y trouve en regard : néant³².

Ceci est à mettre en relation avec le pillage de l'église par les Calvinistes, le 6 juin 1579. L'église ne fut rouverte que le 1^{er} juillet 1580. Les orgues ne semblent cependant pas avoir subi de trop grands dommages : l'organiste perçut régulièrement ses émoluments. Ce n'est cependant qu'en 1586/87 qu'on retrouve mention explicite des orgues, pour de simples réparations.

9. *ENTRETIEN DES DEUX ORGUES PAR FRANÇOIS VAN DER ELST (1586/87 à 1596/97).*

Un nouveau facteur d'orgues apparaît en 1586/87 : François VAN DER ELST, de Bruxelles, qui perçut six florins pour réparer les orgues. La confrérie de Notre-Dame participait toujours pour la moitié des frais³³. Il en va de même jusqu'en 1596/97, tantôt pour l'ancien instrument³⁴, tantôt pour le nouveau³⁵. En 1595/96, il dut aussi réparer le soufflet et les jeux d'anches³⁶.

On lui connaît aussi des activités au Grand Béguinage, à Molenbeek-Saint-Jean³⁷ ainsi qu'à la Cour de Bruxelles, pour laquelle il livra plusieurs régales destinées à la fontaine artificielle de la galerie³⁸.

En 1589/90, on avait aussi fait peindre la statue de Marie qui surmontait le buffet de l'un des deux orgues³⁹.

10. *ENTRETIEN DES DEUX ORGUES PAR JEAN BERTHOLDTS, ORGANISTE (1599 à 1601).*

En 1599/1600 apparut un nouvel organiste qui devait également être versé quelque peu en facture d'orgues, puisqu'il assura les réparations dès son arrivée²⁵, travaux pour lesquels il perçut vingt florins et quatre-vingt-cinq en 1600/01²⁶.

A la lumière de ces comptes, il apparaît que sa première activité avait concerné le vieil orgue, placé sur le jubé de la confrérie de Notre-Dame ; la deuxième fois, il travailla au nouvel orgue, placé contre la tour, au-dessus du grand portail²⁷. Il semble donc bien qu'on avait déjà percé la tour.

11. *ENTRETIEN PAR ARNOULT DE SMET (1603-1610).*

Dès 1603²⁸ apparaît un nouveau personnage : Arnoult (Aert) DE SMET, qui n'est autre que le fils de Nicolas. Trois générations de cette famille de facteurs d'orgues se succédèrent donc à Saint-Nicolas : Jan, Nicolas et Aert.

Celui-ci fut organiste à l'église St.-Jacques sur Coudenberg²⁹, facteur d'orgues et aussi horloger. Il construisit des orgues au Grand Béguinage de Bruxelles en 1575³⁰ et à Saint-Bavon à Gand en 1592 ; il fut aussi l'auteur du petit orgue de la chapelle de la Cour à Bruxelles, en 1594, et de son grand orgue, de 1601 à 1608³¹. On lui connaît aussi des activités à Morlaix en Bretagne, à Saint-Jean-du-Doigt et à Sainte-Madeleine en 1585.

A Saint-Nicolas, il accorda les orgues en 1604 pour vingt-quatre florins du Rhin³² ; aussi en 1606 et 1607³³, 1608/09 et 1609/10³⁴.

A ce moment, le maître était devenu incapable de fournir un quelconque travail : une lettre datée du 28 juin 1609, par laquelle il était demandé de l'exempter du service de garde et de guet à Bruxelles, nous apprend qu'il n'avait plus aucun usage des bras et jambes, à cause de l'exhalaison prolongée des vapeurs toxiques dégagées lors de la fusion de l'étain dans la confection des tuyaux d'orgues : au moyen des exhalations et fumées corrasans qu'il a retiré par la lointaine fonte de l'estain à faire les fleutes et flageolz d'iceulz orgues, il seroit demeuré tellement estropié, précluz de ses membres, qu'il n'a aucun usage de ses pieds ni bras...³⁵.

Il s'agirait plus exactement, non pas d'une intoxication due à l'étain, mais au plomb, appelée saturnisme, et dont le stade avancé provoque très précisément les symptômes signalés. Annoncées par des crampes et des fourmillements, ces paralysies atteignent spécifiquement les muscles tendeurs des doigts pour commencer, puis les avant-bras, les bras, et parfois même les jambes, comme ici.

Rien à signaler pour la période s'étalant de 1611 à 1616. D'autre part, les comptes de 1616 à 1634 sont manquants. Disons toujours que c'est en 1618 que l'église fut définitivement érigée en paroisse.

12. *MICHEL LANGHEDUL (avant 1635).*

Les comptes de 1635/36³⁶ font mention de Michel LANGHEDUL. Nous connaissons bien cette illustre famille de facteurs d'orgues d'origine yproise, dont le représentant le plus renommé, Mathieu, après avoir fait une brillante carrière au service du roi d'Espagne et en France, regagna son pays natal. A Bruxelles, il occupa les fonctions très enviables d'organiste et facteur d'orgues attitré de la chapelle royale, au temps des archiducs Albert et Isabelle. Outre des activités à cette chapelle, dont le renouvellement de l'orgue en 1634/35³⁷, il exerça ses talents dans de nombreuses églises de Bruxelles : réparations à Sainte-Gudule en 1614³⁸, au Grand Béguinage en 1617³⁹, à Saint-Jacques sur Coudenberg de 1620 à 1629⁴⁰, facture d'un nouvel orgue à Anderlecht en 1625/26...

Il serait donc parfaitement normal qu'il apparût dans les comptes de l'église Saint-Nicolas, les fabriciens ne faisant appel, comme on l'a vu, qu'à des maîtres très estimés. C'est pourtant Michel LANGHEDUL qui est mentionné. Pour Vente, il s'agirait tout simplement de Mathieu, leurs prénoms ayant été intervertis. Nous pensons que Mathieu dut œuvrer à Saint-Nicolas, comme dans toutes les grandes églises de Bruxelles, avant 1635, période pour laquelle les comptes nous sont perdus. Après sa mort ou la cessation de ses affaires, c'est vraisemblablement Michel, un de ses neveux ou de ses cousins, qui lui succéda. Toujours est-il qu'en 1635, date de la mort de Mathieu, un crédit de quatorze florins de Rhin et cinq stuivers était prévu pour la revision des orgues au profit de Michel mais il est signalé que cette somme ne fut pas accordée.

13. *ENTRETIEN PAR ANTOINE LANNOY (1643 à 1654).*

De 1643 à 1654, c'est Antoine LANNOY, facteur d'orgues, qui vint remettre les instruments en état pour dix florins⁴¹.

D'abord établi à Anvers, LANNOY aurait travaillé à l'orgue de la cathédrale.

Nous lui connaissons une activité jusqu'en 1661 à l'église Saint-Géry. Il eut un frère nommé Peter, également facteur d'orgues à Bruxelles.

14. CONSTRUCTION DU CARILLON (1662).

Les comptes de 1656 à 1676 nous manquent. Au cours de cette période, en 1662 exactement, on plaça dans la tour un nouveau carillon. Précisons que cette tour appartenait toujours à la ville qui y avait déjà placé son horloge et ses cloches. Le goût des carillons s'étant répandu, le magistrat jugea qu'un pareil instrument était devenu indispensable eu égard au prestige de la cité et le 28 février 1662, le très célèbre fondeur de cloches François Hémony²³, demeurant à Amsterdam, vint contracter à Bruxelles la livraison du carillon qui devait se composer de trente-huit cloches et peser 23.400 livres. Le clavier avait pour étendue : a - bes - c - cis - d, puis chromatiquement jusqu'à c². Les trésoriers et receveurs s'engagèrent à fournir le métal nécessaire et à lui payer six mille florins.

Ce carillon avait tout naturellement été destiné à l'origine à être placé dans la tour de l'hôtel de ville mais celui-ci se révéla trop exigü pour le recevoir. On le plaça alors à la tour de Saint-Nicolas qui reçut à cet effet quelques modifications.

Le carillon y joua pour la première fois le 26 septembre 1666, et, le 25 mai 1670, on y monta le tambour, pour lequel on avait fourni au fondeur Jean Peeters 18.020 livres de cuivre ; il lui avait été payé en outre une somme de huit cents florins.

A propos des orgues, dans les comptes de 1679/82 apparaît une place réservée à une fondation instaurée pour faire l'achat de nouvelles orgues : *Uytgeel aen Personele Renten gelicht tot het maecten van de nieuwe orgelen tottenieuwe Bouwe...* Des précisions devaient figurer dans les huitièmes comptes précédents, c'est-à-dire aux environs de 1660. Cette fondation ne cessera qu'en 1763, lors de l'achat du nouvel instrument.

15. ENTRETIEN PAR FRANÇOIS NOELEMANS (1683 à 1691).

En 1683, apparaît un nouveau nom : François NOELEMANS, un élève de LANNOY. Il vint entretenir les orgues pour dix-neuf florins et quatre stuivers²⁴. Nous le suivons ici jusqu'en 1691.

Disons aussi que nous avons trouvé une autre activité de ce facteur d'orgues à l'église d'Anderlecht : en 1688, il y aurait construit un nouvel orgue²⁵. Nous l'avons encore rencontré au Grand Béguinage de Bruxelles, ainsi qu'à Malmédy où il construisit des orgues en 1700.

16. ENTRETIEN PAR JOSSE VAN WAYENBERGH (1693 à 1695).

On fit appel à Josse VAN WAYENBERGH²⁶, accordeur d'épinettes et réparateur d'orgues à Bruxelles. En 1694, il perçut quinze florins de Rhin et sept stuivers²⁷ ; en 1695, dix-neuf florins et quatre stuivers²⁸ et plus tard encore, cinquante-deux florins et douze stuivers²⁹. Ceci laisse supposer des travaux assez considérables.

VAN WAYENBERGH avait pour clientèle de riches bourgeois chez qui il venait accorder le clavecin. Il travailla aussi aux orgues de diverses églises de Bruxelles (Coudenberg, Sainte-Catherine, Sainte-Elisabeth, couvent de Jéricho), ainsi qu'à l'abbaye de Groenendael et à la collégiale de Termonde. Il consigna dans un petit livre de notes la liste de ses clients et les différentes conventions qu'il signa³⁰. Nous ne lui connaissons aucune activité de facteur d'orgues.

17. DESTRUCTIONS OCCASIONNEES PAR LE BOMBARDEMENT DE 1695.

Le bombardement que subit Bruxelles les 13, 14 et 15 août 1695 par le maréchal de Villeroy causa des dommages considérables à l'église Saint-Nicolas. Les bombes françaises embrasèrent la charpente du beffroi ; la partie supérieure fut détruite et les cloches s'écroulèrent, écrasant dans leur chute les étages inférieurs.

Devant les ruines de la ville, Augustin Coppens fit plusieurs croquis ; ils furent gravés à l'eau forte et rassemblés dans un album³¹. Trois pages sont consacrées à l'église Saint-Nicolas. Deux gravures nous en montrent le côté nord : la tour est écroulée ; son soubassement est resté debout et la croisée est intacte. Sur la troisième gravure apparaît l'église vue de face : la tour s'est abattue, mais il subsiste toujours une tourelle d'angle, à droite. Les nefs et la plus grande partie de leur toiture sont intactes.

Ceci est important à signaler pour se faire une idée du sort des orgues. L'instrument placé dans le fond de l'église fut certainement

dévasté, mais l'orgue de la nef aurait bien pu avoir survécu. Nous en reparlerons plus loin.

Toujours est-il qu'aux environs de 1700, toute vie musicale fut suspendue, les revenus de l'église étant essentiellement consacrés à sa reconstruction. Les comptes de fabrique mentionnent bien les nombreuses rubriques habituelles de gages réservés aux musiciens mais en regard de celles-ci, il est signalé que rien ne leur fut alloué.

Ces événements passés, on s'attacha donc à relever l'église de ses ruines. Quant à la reconstruction de la partie supérieure de la tour, les avis étaient partagés : les uns prétendaient que c'était périlleux car la maçonnerie même avait été ébranlée dans son fondement ; les autres affirmaient qu'il n'en était rien. On leur fit confiance et les travaux furent confiés à l'architecte De Bruyn ; l'ouvrage était terminé en 1714 et l'on dota aussitôt la tour d'un nouveau carillon.

18. LE NOUVEAU CARILLON ET SON EFFONDREMENT.

Le prestige de la ville réclamait sans plus tarder un nouveau carillon. On envoya une délégation auprès des fondeurs de cloches Noorden et De Grave à Amsterdam pour y examiner un carillon qui était établi dans leur atelier. D'après leurs dires, cet instrument surpassait même celui qui avait été pendu à la tour d'Amsterdam par les deux frères Hémony. Aucune suite ne fut pourtant apportée à ce rapport élogieux.

Un carillon fut acheté à Tirlemont. Il avait été fourni à l'origine par Melchior de Haeze, établi à Anvers en 1709.

Quand on le fit entendre pour la première fois à Saint-Nicolas, l'engouement général fut tel que le carillonneur jouait encore dans la nuit. Mais cet instrument était trop pesant pour un édifice dont les fondements avaient été ébranlés. Nous reprenons ici la description que donnèrent A. Henne et A. Wauters aux événements qui allaient suivre :

« Le 25 juillet 1714, avant la sortie de la procession qui devait parcourir la paroisse en l'honneur de Saint-Jacques, le carillonneur Neys s'aperçut que l'air appelé *Folie d'Espagne* et deux autres étaient dérangés ; il fit part à plusieurs personnes des craintes que cette circonstance lui inspirait, mais on ne prêta guère attention à ses paroles : toutefois, il n'y eut ni sonnerie, ni carillon pour le salut.

Le soir, un enfant fut baptisé sous la tour, et Neys remarqua dans la voûte quelques crevasses. A huit heures, un sonneur qui était monté pour mettre en branle la cloche des portes, redescendit précipitamment annoncer qu'une catastrophe était imminente. Deux heures après, le beffroi s'écroula (...) La moitié de l'église et huit maisons (...) furent entièrement écrasées. »

Les Bruxellois perdirent ainsi l'une des dernières œuvres de Melchior de Haeze. On conserve au Musée Communal la maquette en bois du projet de reconstruction de la tour, mais il resta sans suite.

Pour en revenir aux orgues, eussent-elles subsisté au bombardement et à l'écroulement de la tour ?

Les comptes de 1699 à 1703 font pourtant mention de gages accordés aux organistes ; sans doute les derniers termes du contrat furent-ils honorés malgré l'impossibilité de jouer ? En effet, en 1700/01, en regard des gages réservés aux organistes, il est mentionné que ces comptes sont clôturés à moins que le conseil de fabrique ne consente à poursuivre les paiements, ce qui fut le cas en 1702, au profit de P. Bréhy (voir dépenses extraordinaires).

19. TRAVAUX DE CHRISTIAN PENCELEER (entre 1712 et 1717).

Paradoxalement, les comptes de 1712/17 mentionnent une remise en état des orgues par Christian PENCELEER.

Vraisemblablement d'origine allemande, ce facteur d'orgues naquit en 1678 et œuvra surtout en Campine et à Malines. Il mourut en 1736.

Cette activité à Saint-Nicolas n'a pu être éclairée car il n'est nulle part question auparavant ni de l'achat d'un nouvel instrument depuis le bombardement ou l'écroulement de la tour, ni de gages accordés à l'organiste, comme nous l'avons expliqué ci-dessus.

Il est impossible de préciser si cette activité de PENCELEER eut lieu avant ou après l'écroulement de la tour en 1714. Quoiqu'il en soit, il faut donc croire que les orgues survécurent au moins au désastre de 1695 et les trente florins que perçut PENCELEER laissent de toutes façons supposer des travaux quelque peu plus importants qu'une simple remise en état annuelle.

Ajoutons que dans la suite, on ne trouvera plus mention ni d'orgues, ni d'organistes, si ce n'est en 1761/62 (14 fl. 16 st. pour 64 présences), soit juste *avant* la construction du nouvel instrument¹⁰. Il devait donc toujours exister entretemps un orgue ; de toutes façons, il ne reçut plus aucun entretien depuis PENCELEFR.

20. NOUVEL ORGUE D'EGIDE LE BLAS (1763/64).

Il faudra donc attendre 1763 pour retrouver mention des orgues. Un accord fut conclu le 27 novembre de cette année, entre le curé, le mambour, les autres personnalités de direction de l'église et le facteur d'orgues Egide LE BLAS, en prévision de la construction d'un tout nouvel instrument.

Egide LE BLAS¹¹ naquit à Bruxelles en 1701. En 1728, il était apprenti chez Jean-Baptiste FORCEVILLE, avec lequel il collabora à la facture de l'orgue de Zaffelare. Quand FORCEVILLE établit son atelier à Bruxelles, LE BLAS s'en détacha et envoya une requête au magistrat de Malines pour pouvoir se fixer dans cette ville. Ceci lui fut accordé, mais il semble bien qu'il ne quitta pas Bruxelles. Il vint cependant entretenir les orgues de Saint-Rombaut et de Saint-Paul à Malines, à plusieurs reprises.

A partir de 1744, il travaille aux orgues de Saint-Gudule à Bruxelles, puis remplace l'orgue des Augustins de cette même ville au prieuré des Bénédictines de Petit-Bigard. Il construisit de nouveaux instruments à Berlaar (1742), et à Lecuw-Saint-Pierre (1745). En 1752, il compléta l'orgue J.-B. FORCEVILLE de l'abbaye de Ninove. Cinq ans plus tard, il livra encore l'orgue de l'hôpital Notre-Dame Malines.

Il aurait encore construit des orgues pour plusieurs églises bruxelloises (Sablon, Riches-Clares, Notre-Dame de la Chapelle, chapelle Sainte-Anne), mais ces activités, simplement citées par Grégoir¹², doivent encore être vérifiées. Signalons aussi que cet organologue n'avait pas mentionné cette activité à Saint-Nicolas.

Nous avons pu préciser que les frais étaient évalués à 1.650 florins¹³. Un accord avait déjà eu lieu le 27 novembre 1763, tandis que le contrat fut signé le 10 mai 1764¹⁴. Celui-ci n'a malheureusement pu être retrouvé.

La somme fut payée en trois termes : 305 florins déjà en 1763¹⁵, 637 florins 8 stuivers et 2 oorden en 1766¹⁶, et 707 florins 11 stuivers et 12 oorden en 1767¹⁷.

En ce qui concerne le buffet, il semble bien qu'il fut livré par LE BLAS lui-même, alors que d'habitude ce meuble faisait l'objet d'un contrat séparé. En effet, il est signalé : *een compleet orgel*¹⁸. En 1765/66, le menuisier Verreyken dut effectuer certaines réparations au buffet¹⁹.

Disons aussi qu'en 1762/63, on avait été examiner l'orgue d'Affligem²⁰. Très vraisemblablement cet instrument était-il en vente car en 1768, P. VAN PETEGHEM y construisit un nouvel orgue pour 1.100 florins²¹. Quoi qu'il en soit, il est certain que deux portails en bois furent acquis à l'abbaye.

Un certain De Zaedeleer fut chargé de vernir et dorer le buffet, travaux pour lesquels il perut 116 florins 16 stuivers²². Les espaces entre les tuyaux du front de l'orgue furent décorés de flammes dorées²³. Un certain Jacobs sculpta la devanture du jubé qui existe toujours²⁴ ; sa veuve reçut les 50 florins 16 stuivers qui lui revenaient. Le tapissier vanden Broeck fournit aussi des rideaux verts pour le jubé²⁵.

Si nous n'avons malheureusement pu mettre la main sur le texte du contrat de l'orgue et en déduire par le fait même la composition de ce nouvel instrument, celui-ci donna toute satisfaction. En effet, le curé accorda une gratification à Egide LE BLAS, à l'occasion de la première communion de sa fille : pas moins de 29 florins pour une nouvelle robe²⁶...

Des connaisseurs vinrent procéder gratuitement à l'expertise du nouvel orgue et du vin fut commandé à cette occasion²⁷.

Très probablement, comme c'était la coutume, le contrat prévoyait un entretien gratuit de l'orgue pendant plusieurs années, car aucun paiement ne fut effectué à ce sujet jusqu'en 1773.

21. PLACEMENT DE L'ANCIEN ORGUE A L'EGLISE DE ZANDBERGEN PAR EGIDE LE BLAS.

C'est à Zandbergen, petit village de Flandre Orientale, à cinq kilomètres de Ninove, que passa l'ancien orgue. Le contrat de son placement nous est conservé²⁸ et ce travail fut confié à Egide LE BLAS, par acte signé le 7 juillet 1764²⁹.

Le transport, placement et accord, étaient estimés à cinq cents florins, payables en deux termes : trois cents florins dès que l'orgue serait en état et les deux cents restant après l'expertise de l'instrument.

Nous sommes allé voir à Zandbergen si cet instrument existait encore. On y trouve aujourd'hui un orgue à deux claviers dans un seul buffet présentant toutes les caractéristiques du début du siècle dernier. En effet, d'après les archives qui nous ont été communiquées¹, le vieux buffet fut vendu à J.J. DELAHAYE qui construisit un nouvel orgue pour 3.260,76 F. L'instrument fut installé le 21 septembre 1840. Il ne serait pourtant pas impossible que des jeux aient été empruntés à l'orgue provenant de Saint-Nicolas.

22. ENTRETIEN PAR JEAN-BAPTISTE GOYNAUT, PERE ET FILS (1773 à 1784).

Jean-Baptiste Bernabé GOYNAUT² vit le jour aux environs de 1725 à Condé, dans l'ancien comté de Hainaut. Il apprit son art auprès de son père, Claude Bernabé GOYNAUT, dit DUPLESSI, alors établi à Namur, puis auprès d'un certain Pierre DOCQUIER³. Les derniers perfectionnements de son art, il les reçut de Jean-Thomas FORCEVILLE, dont il poursuivit l'œuvre.

En 1751, il épousa Elisabeth-Françoise Hias à l'église Sainte-Catherine à Bruxelles et vint s'établir rue des Chartreux.

Outre ses très nombreux travaux de remise en état d'orgues, GOYNAUT construisit de nouveaux instruments pour la chapelle de Salazar de Bruxelles, ainsi que pour les églises de Lombeek-Notre-Dame (1753), Hocgaarden (1754), du Béguinage de Tirlemont (1769), du Grand Béguinage de Bruxelles (1769/70), un instrument qui reçut tous les éloges des connaisseurs, aussi pour les églises de Wieze (1770), Olmen (1771) et pour l'abbaye d'Heylissein (1773).

Nous le rencontrons à Saint-Nicolas dès 1773, soit en pleine maturité. Il vint annuellement entretenir l'orgue pour vingt-et-un florins⁴.

Le maître mourut le 20 mai 1780 et fut enterré deux jours plus tard dans l'église Sainte-Catherine à Bruxelles.

Paradoxalement, un Jean-Baptiste GOYNAUT est encore signalé dans les comptes de Saint-Nicolas jusqu'en 1784. Nous avons récemment pu apporter une solution à ce problème⁵ : c'est en consultant les comptes de l'église Notre-Dame à Vilvorde⁶ que nous avons clairement mis en évidence l'existence d'un fils de Jean-Baptiste GOYNAUT, portant le même prénom, et continuateur de l'œuvre de son père, sans avoir toute-

fois pu créer une œuvre personnelle. Il épousa Elisabeth Mostinck et mourut prématurément en 1790. A Vilvorde, sa veuve signa la quittance pour les ouvrages qu'il avait accomplis à l'église Notre-Dame.

De 1780 à 1784 à Saint-Nicolas, c'est donc de Jean-Baptiste GOYNAUT fils qu'il s'agit.

23. ENTRETIEN PAR JAN SMETS (1793 - au moins jusqu'en 1797).

Apparaît ensuite Jan SMETS, facteur d'orgues bruxellois⁷. D'après sa première œuvre connue, laquelle date de 1772 (mise à neuf avec agrandissement et améliorations de l'orgue de l'abbaye de Forest), on situe la date de sa naissance aux environs de 1750. Jan SMETS habitait « vis-à-vis du Petit Bavère, Marché aux Grains ». Il s'établit dans la suite à Zaventem et dut mourir en 1830.

SMETS perçut annuellement vingt-et-un florins pour l'entretien des orgues de Saint-Nicolas⁸. En 1795, il reçut cent trente-cinq florins supplémentaires pour renouveler la traction qui était en fer⁹.

(à suivre)

NOTES

1 Dr. M.A. VENTE : *Proeve van een repertorium van de archivalia betrekking hebbende op het Nederlandse Orgel en zijn makers tot omstreeks 1630*. Académie Royale de Belgique, Classe des Beaux-Arts. Mémoires, Coll. in-8°, tome X, fascicule 2, pp. 50-54.

2 Quand il sera fait mention de l'organiste, on lira *orgelere*. Il n'est pas sans intérêt de signaler d'autres appellations qui prêteraient à confusion : ainsi le mot *clauwier* ne signifie pas clavier mais touche d'un clavier ; de plus, le mot *stoel* ne signifie pas chaise mais la partie de l'orgue se trouvant près du banc d'organiste, c'est-à-dire le positif de dos. Un lexique de ce genre ne manquerait pas d'intérêt...

3 ZWITS travailla à la cathédrale de Francfort sur le Main (1440), Saint-Laurent à Cologne (1445), Clève (1453), Nieuwe Kerk à Delft (1459 et 1469), cathédrale d'Utrecht (1467), cathédrale d'Anvers (1469). On l'appelle aussi parfois Lieven VAN COLNE (Liévin de Cologne).

- 4 Gh. POTVLIËGHE : *Bijdrage tot een biografisch en organologisch perspectief betreffende de Brusselse orgelmakers vanaf de XV^e eeuw tot 1956*, in *Eigen Schoon en de Brabander*, XXVI, 1963, n° 7-8, pp. 309-327.
- 5 Dr. M.A. VENTE : *op. cit.*, p. 55.
- 6 Dr. M.A. VENTE : *op. cit.*, p. 51, note (1).
- 7 Id. : *op. cit.*, p. 51, note (1).
- 8 Id. : *op. cit.*, p. 55.
- 9 Id. : *op. cit.*, p. 43.
- 10 Id. : *op. cit.*, p. 58.
- 11 Id. : *op. cit.*, p. 88.
- 12 On sait que les buffets d'orgues gothiques et renaissance étaient pourvus de boiseries richement peintes. Or il suffit de mentionner celles des églises Saint-Denis (1588) et Saint-Jacques (vers 1600) à Liège, qui sont parvenues jusqu'à nous. Le buffet de Melin en Brabant, récemment découvert, et que l'on fait remonter, un peu exagérément selon nous, à la seconde moitié du XVI^e siècle, posséderait encore, en-dessous de son affreuse couleur chocolat, sa polychromie originale.
- 13 Dr. M.A. VENTE : *op. cit.*, p. 55.
- 14 P. BONENFANT et E. FRANKIGNOULLE : *Notes pour servir à l'histoire de l'art en Belgique*, in *Annales de la Société d'Archéologie de Bruxelles*, XXXIX, 1935, p. 45.
- 15 Dr. M.A. VENTE : *op. cit.*, pp. 58-59.
- 16 Id. : *op. cit.*, pp. 110-111 (contrat du nouvel orgue de 1522).
- 17 Id. : *Een Lierse orgelmaker in de XVIde eeuw : Jan Verryt alias Liere*, in *De Praestant*, X, 1961, pp. 1-7.
T.J. GERITS, O. Praem. : *Lierse orgelbouwers te Herentals in de XVIde eeuw*, in *De Praestant*, XII, 1963, n° 3, pp. 67-69.
- 18 Dr. M.A. VENTE : *op. cit.*, p. 49.
- 19 Id. : *op. cit.*, p. 55.
- 20 Id. : *op. cit.*, p. 43.
- 21 Voir 14.
- 22 Dr. M.A. VENTE : *op. cit.*, pp. 59-60.
- 23 Id. : *op. cit.*, p. 56.
- 24 Et non en 1610, selon VENTE.
- 25 Dr. M.A. VENTE : *op. cit.*, pp. 49-50.
- 26 Id. : *op. cit.*, pp. 55-56.

- 27 Id. : *op. cit.*, p. 49, note 2.
- 28 Gh. POTVLIËGHE : *De Brusselse Orgelbouwers De Smet en Smets*, in *De Brabantse Folklore*, n° 169, mars 1960, pp. 83-114.
- 29 Dr. M.A. VENTE : *op. cit.*, p. 57.
- 30 Id. : *op. cit.*, p. 45.
- 31 Id. : *op. cit.*, p. 56. Voir aussi note 5.
- 32 Id. : *op. cit.*, p. 50.
- 33 A. LEHR : *De klokkengieters François en Pieter Hémony*, ouvrage édité par R. Eijsbouts, fonderie de cloches à Asien, Pays-Bas, en 1959. Voir pp. 61, 108 et 150.
- 34 J. LAVALLEYE : *Archives des Arts, Anderlecht — Collégiale Saint-Pierre*, in *Bulletin de la Société d'Archéologie de Bruxelles*, 1932, p. 110. Voir aussi les archives reposant à la cure d'Anderlecht : *Actes Capitulaires*, f° 313 v° et 329 v°.
- 35 E. VAN DER STRAETEN : *La musique aux Pays-Bas avant le XIX^e s.*, Ed. G.A. Van Trigt, Bruxelles, 1878, t. IV, pp. 290-292.
- 36 Voir le *Natissie boek voor my J. Vanden Wyenberghe, int jaer 1692*. Il s'agit d'un petit in-18° qui serait, selon Van der Straeten, conservé aux archives de la ville.
- 37 Voir l'album des *Vues et Ruines de la Tour de Saint-Nicolas à Bruxelles, relevée après le bombardement, croula le 29 juillet 1714, comme aussi les ruines de la tour du Miroir et Maisons des orfèvres tombées le 7 novembre 1696, quod attestor. Dessignées au naturel par Augustin Coppens, et gravées à l'eau-forte par Jean Laur. Krafft*. Les trois gravures que nous avons signalées ont paru dans l'ouvrage de L. HYMANS : *Bruxelles à travers les âges*, t. I, 1882 : Bruxelles, p. 149 et 151, et t. II, p. 76.
- 38 A. LEHR : *op. cit.*, pp. 97-98.
- 39 A. HENNE et A. WAUTERS : *Histoire de la ville de Bruxelles*, t. III, Bruxelles, 1845, p. 113.
- 40 M.H. KOYEN : *In Jaarboek van de vrijheid en het land van Geel*, II, 1963.
- 41 T.J. GERITS, O. Praem. : *Nieuw licht op de orgelbouwer Christiaan Ponceter*, in *De Praestant*, XVII, 1968, n° 4, pp. 79-81.
- 42 T.H. TIMMERMAN, Chan. : *Egidius Le Blas, orgelbouwer te Brussel*, in *De Praestant*, XIX, 1970, n° 2, pp. 35-38.
- 43 E.J. GREGOIR : *Historique de la Facture et des Facteurs d'orgues*, Anvers, 1865.
- 44 Nous remercions vivement Monsieur le Professeur Gh. POTVLIËGHE, lequel nous a très obligeamment signalé et communiqué cette pièce extraite de son ouvrage en préparation : *Prolegomena tot de geschiedenis van het orgel in 't Zuidelijke Nederlanden, sedert sinde van de XVIde eeuw*.

- 45 Nos vifs remerciements vont à Monsieur l'Abbé A. Jans, curé de Zandbergen lequel nous a très obligeamment communiqué des fragments d'archives à propos de cet orgue.
- 46 Gh. POTVLIËGHE : *De orgelmakers Bernabe-Goynaut, du Duplessi*, in *De Brabantse Folklore*, n° 160, 1963, pp. 412-432.
- 47 J.-P. FÉLIX : *Orgues et organistes de Jodoigne (Saint-Médard et chapelle Notre-Dame)*, in *L'Organiste*, III, 1971, n° 5, pp. 2-20.
- 48 Id. : *Nouvelles précisions sur les Goynaut*, in *L'Organiste*, II, n° 2, pp. 13-16.
- 49 Id. : *Het orgel in de O.-L.-Vrouwkerk te Vilvoorde, door de eeuwen heen*, in *De Brabantse Folklore*, 1970, n° 186, pp. 154-186 ; III.
L'imprimeur du susdit article ayant omis la quittance signalée, nous en profitons pour la glisser ici :
Vilvoorde, Archives Communales — Dossier n° 569 : Eglise Notre-Dame — *Comptes de fabrique* (1790-91) : quittance annexée :
Ontfangen van den heere rentmeester van de Grootte Sierck van vilvoorde de somme van achten guldens voor het honderhouden en stellen der orgel de welcke staende in de selve kercke verschene in kersmisse in het jaar 1790
(s.) E. Mostinck weduwe van j. Goynaut.
- 50 Voir 28.
- 51 J. NAUWELAERS : *Histoire de la ville de Vilvoorde*, Ed. Jos. Vermant, Paris, Bruxelles, Courtrai, 1950, t. II, pp. 480-481.
- 52 Gh. POTVLIËGHE : *De orgelmakers Coppin en A. Rochet*, in *Eigen Schoon en De Brabander*, XLV, 1962, n° 8-9-10, pp. 296-322.
- 53 Voir 47.
- 54 Aimable communication de M. le Professeur Gh. POTVLIËGHE.
- 55 Photo A.C.I., n° 24669 B (détail).
- 56 Un John Steger est signalé comme horloger à Londres au début du XVIII^e siècle. Voir : G.H. BAILLIE : *Watchmakers and clockmakers of the world*, Londres, 1929, p. 340 (simple citation).
- 57 Mme Schussler-Bréwaeys nous a très obligeamment autorisé à venir photographier ces précieux claviers ; qu'elle en soit ici vivement remerciée.
- 58 Voir *Bulletin de la SABAM*, 1969, n° 5, septembre-octobre.

Bibliographie

LE PATRIMOINE MONUMENTAL DE LA BELGIQUE

Volume I.

Province de Brabant. Arrondissement de Louvain.

Ministère de la Culture.

Achevé d'imprimer le 1^{er} septembre 1971 sur les presses de l'imprimerie SOLEDI à LIEGE

Préface de A. PARISIS, Ministre de la Culture Française (deux pages)
Introduction anonyme (trois pages) puis le texte ; en tout : 462 pages, 269 figures, des plans, une carte générale de l'arrondissement de Louvain, hors texte.
Sous la direction de : Raymond M. LEMAIRC
Avec la participation de Luc F. GENICOT — Suzanne VAN AERSCHOT
Anne de CROMBRUGGHE — Hadewyck SANSEN — Jacqueline VANHOVE
Cartes et plans de Georges GYOMEREY

A SE FIER AU PROSPECTUS. IL S'AGIT D'UN « INSTRUMENT de travail pour les spécialistes de l'archéologie ».

« un guide idéal et enrichissant pour tous ceux que passionne la connaissance du Passé artistique de notre pays »

« une réalisation typographique de grande classe qui séduira le bibliophile ».

Seul, ce dernier point ne prête pas à de longues discussions, mais on peut douter qu'un vrai bibliophile aime ce livre, imprimé sur papier couché et présenté comme une sorte de catalogue de produits industriels, illustré de clichés, les uns excellents, dûs à l'expérience d'institutions spécialisées, les autres, souvent médiocres, d'amateurs dont la production rappelle ce que l'on faisait dans le genre il y a un demi-siècle et plus : mauvais angles dans la prise de vues, manque de mise au point, éclairage laissant une grande partie d'un monument dans l'ombre (voir p.ex. fig. 47 : un hôtel de maître à Diest) (et fig. 36 : un porche dans la même ville). Les figures 4 : la chapelle de Schoonhoven ; 7 : l'Orleantoren à Aerschot ; 10 : le portail d'Averbode ; 16 : un porche à Bierbeek et une porte dans la même localité ; 17 ; fig. 19 : une vue d'ensemble de Verrijck ; 25 : Saint-Sulpice à Diest ; les fig. 31-32-33-36-37-47 pour la même ville, devraient être remplacées dans une nouvelle édition de l'ouvrage. Le 47 présente un hôtel de maître dans l'ombre pour la moitié de l'ensemble. Sont également imparfaites, les photographies ayant servi pour les figures 50 : une façade de Erps-Kwerps ; 52 : dans le même village, ainsi que le 54 ; le 57 : Everberg ; le 60 : Goetsenhoven ; le 78 : Heverlé ; le 89 : Hoegaarden ;

le 90 dans la même localité. Médiocres sont les figures 96 : Holsbeek, 97 : Honsem; 100 et 101 toujours à Honsem; 107 : Houwaart et toute une série d'images se rapportant à Louvain : 125, l'intérieur de Saint-Michel; 136 : un portail; 141 : une porte du collège du Pape; 147 : un portail rue de Bruxelles; 148 : une maison de maître; 158 : des fenêtres; 159 : un pignon rue de Malines. La figure 163 trahit la fameuse maison « Van 't Sestich » dont les détails les plus intéressants sont dans un brouillard épais; les figures 164-165 nous font penser que les clichés sont chers et qu'il faut éviter, dans ce domaine, les dépenses inutiles ou peu rentables; même réflexion pour les figures 167 et surtout, le 168 où l'ancien pressoir de Sainte-Gertrude dont les bâtiments sont intéressants, mais oblitérés ici comme par deux grosses taches d'encre. Peu satisfaisants sont les clichés 172 : Messelbroek; 174 et 175 : Molenbeek-Wersbeek; 179 : Neezijsse; 181 : Oplinter, de même 182; 184 : Vieux-Heverlé; 185 : Outgaarden; on aurait pu beaucoup mieux faire concernant le château de Rotselaar; le 196 : la tour de Rummen; le 202 : la maison des Archiducs à Montaigu; le 206 : l'entrée du château de Winge-Saint-Georges; 212 et 213 : des portes à Tervuren; 215 : le moulin de Testel; le cliché est voilé à la manière de ceux qu'on pouvait rater, avec quelques excuses, vers 1900; 233 : un portail de Tirlemont, trop sombre, comme les clichés; 238 et 239 : des fenêtres à Tirlemont.

On se demande pourquoi les pouvoirs publics, qui ont créé à grands frais les A.C.L. dont la production est généralement très soignée, prennent en charge la confection de clichés d'après des photographies de personnes dont la bonne volonté ne compense pas l'inexpérience. On reconnaîtra volontiers que le volume nous présente des clichés remarquables d'Aerschot, une vue aérienne d'Averbode, de beaux documents concernant l'abbatiale de ce monastère; l'abbaye de Parc, la chapelle de Sainte Ermelinde à Meldert, la tour romane de Kortrijk-Dutsel, la chapelle Saint-Hubert à Tervuren.

Les planches en couleur ne sont pas toujours satisfaisantes, comme celles qui figurent la niche baroque d'une des maisons du Béguinage à Diest, l'avant-plan de l'église de Huldenberg, l'intérieur de l'église Saint-Pierre à Louvain, vert-de-gris, alors qu'il nous enchante généralement par ses tons blanc-doré aux heures du couchant.

Les photographes auraient pu, ici et là, éviter de nous montrer des fils téléphoniques ou des autos, ce qui n'est pas toujours commode à réaliser de nos jours, mais qui n'est pas impossible en suivant l'exemple des bons techniciens et de nombreux cinéastes qui savent choisir le moment

voulu pour opérer avec bonheur en profitant d'angles et d'éclairages favorables.

Quant à ce qu'on nous a promis concernant la valeur du volume comme instrument de travail pour les « spécialistes d'archéologie », on déclarera que nombre de ces derniers, même s'ils se consacrent uniquement à l'art monumental n'en auront pas pour leur argent; l'ouvrage ne disposant pas d'une introduction où devraient être précisés les caractères généraux de l'architecture de l'arrondissement exploré. Il manque ici un fil conducteur permettant de se rendre compte de ce qu'est la région prospectée par rapport aux contrées voisines; sa situation dans la géographie politique, religieuse, économique et culturelle de nos anciennes provinces.

On aurait voulu que les auteurs nous disent ce qu'ils entendent par les qualificatifs « gothique », « Renaissance », « baroque » et « traditionnel ».

Ainsi dans le « hors texte » constitué par une carte générale, une même teinte violette couvre les édifices dont les uns sont du XIII^e, les autres des XIV^e, XV^e, XVI^e et même encore du XVII^e.

En ce qui concerne le qualificatif « traditionnel » les auteurs veulent nous faire entendre que nous avons affaire à des constructions en brique et pierre élevées aux XVI^e, XVII^e et même encore au XVIII^e, selon des plans et des procédés coutumiers qu'il conviendrait d'ailleurs de préciser. En suivant cette méthode on remarquera qu'il y a chez nous beaucoup de styles « traditionnels » depuis les temps préromans jusqu'à la fin de l'ancien régime pour la bonne raison que, souvent dans nos régions les modes se survivent et nous aurons, par exemple, au début du XIX^e siècle un neo-classicisme « traditionnel ».

Les historiens sérieux de l'architecture seront surtout étonnés de l'indigence de l'aperçu bibliographique qui dépare le volume car y manquent les travaux de spécialistes comme le furent Monseigneur Maere, éminent professeur à l'Université de Louvain et formateur, là-bas, d'élèves qui en reconnaissent les mérites.

Rien au sujet des études et des monographies du regretté chanoine Thibaut de Maisières, qui savait citer ses sources. Silence complet concernant M. Simon Brigode, dont la monographie de l'église d'Oplinter reste très utile. Pas une mention de M. Mertens, dont les fouilles ont fait progresser nos connaissances et en particulier, au sujet de la collégiale Saint-Pierre à Louvain. Mutisme sur les recherches d'archives du chanoine Lefevre, le meilleur connaisseur d'Averbode. Ces lacunes sont encore

beaucoup plus considérables quand il est question du mobilier, malgré qu'on nous ait promis, dans l'introduction, une citation des principaux « biens culturels mobiliers qui ornent les églises et méritent l'attention des visiteurs. »

En général, on nous livre quelques lignes où l'on mêle ce qui est important à ce qui ne l'est pas. On citera des statues de caractère artisanal et on oubliera le calvaire du XIII^e siècle et le saint Job du XV^e de Wezemaal; le saint Laurent bruxellois de Saint-Jacques à Louvain, une des images les plus importantes de cette église; le saint Jean et un saint mitre d'Oplinter, où le Christ en croix est du XIII^e et non pas du XIV^e comme il est écrit. Pour Léau, on nous donne simplement : « véritable musée de peintures et de sculptures des XV^e et XVI^e siècles principalement, triptyques, retables, statues et objets de culte, dont un dépliant local fournit succinctement le détail, entrée payante. » ... et c'est tout.

Le chanoine Steppe nous dira sans doute, comme les Amis de saint Léonard, ce qu'on peut penser d'un texte pareil, ridicule et bouffon, injurieux, où l'on oublie de dire qu'il y a à Léau des sculptures préromanes et romanes, un Christ de caractère ottonien, apparenté à celui de l'évêque Gero, honoré à Cologne, une Vierge en majesté du XIII^e siècle, une autre du XIII^e, l'image du patron de la cité, du même temps. On ne nous dit pas que, parmi les retables il en est un, poinçonné à Bruxelles; où l'on voit l'existence du chandelier pascal, œuvre de Renier Van Tienen, reflétant les influences de Roger de la Pasture et de Jan Borman; silence complet concernant la tourelle eucharistique, universellement connue, créée par Corneille Floris et étudiée, jadis, par Hedicke. Rien au sujet du calvaire de la fin de l'époque gothique, des peintures murales. En réalité, il y a là-bas de quoi écrire un ou deux volumes richement illustrés, comme l'a fait Louis Wilmet mais en y apportant d'autres précisions.

Rien au sujet des archives des Arts, de M. Jacques Lavalleye, où l'on trouve entre autres un plan de l'église de Beyssem et bien d'autres édifices dont il est question dans « Le Patrimoine Monumental » I.

En ce qui concerne la bibliographie de l'ameublement des églises de l'arrondissement de Louvain, les lecteurs du volume que nous commentons, ne peuvent savoir que des expositions importantes ont fait connaître à un public très large une partie de ces richesses, notamment au Heysel en 1935, puis aux musées royaux d'Art et d'Histoire en 1954, où furent réunis les « Trésors d'Art du Brabant » où figurèrent nombre de belles sculptures, d'orfèvreries, de dinanderies, que passent sous silence les auteurs du « Patrimoine Monumental » qui ignorent, ou feignent d'ignorer tout ce qui a été réalisé sous la direction de M. Crab au musée de Louvain

en ce qui concerne la mise en valeur des objets qui ornent les sanctuaires d'une région épargnée en grande partie par les iconoclastes. Les chercheurs qualifiés savent l'importance d'« Ars Sacra Antiqua » et d'autres manifestations artistiques du même genre qui précèdent « Aspecten van de Laatgotiek in Brabant », ensemble prestigieux, mis sur pied l'année dernière au Stedelijk Museum, en septembre et novembre.

Le catalogue écrit à cette occasion montre ce qu'auraient pu réaliser les auteurs du « Patrimoine Monumental de la Belgique » en travaillant selon les méthodes et les règles mises en pratique par Madame Derveaux, MM. C. Perier d'ETEREN, F. Van Molle, G. Van der Linden, H. Pauwels, J. Crab déjà cité, J.K. Steppe, J.P. Asselberghs, Melle L. Verbesselt, L. Van Buyten et d'autres chercheurs et érudits qualifiés qui collaborèrent à une œuvre particulièrement utile.

Le Patrimoine Monumental de la Belgique I, bien que préfacé par le Ministère de la Culture française n'est pas toujours satisfaisant dans le domaine de la forme; certaines descriptions d'églises comme celle de Saint-Germain à Tirlemont manquent de clarté et certains qualificatifs sont plus dignes du charmant Peynet que d'architectes sérieux. Nous avons relevé l'emploi de « nichette », « d'égliette », de « briquette » selon le dictionnaire Larousse : « sorte de brique faite de tourbe ou de poussière de charbon agglomérée et servant de combustible » dont on voit mal l'usage dans une construction.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les transcriptions que font, de la langue de nos voisins du sud, certains professeurs francophones de l'Université de Louvain qui nous présentent des monuments « tardo-gothique » ou « tardogothique » ou qui veulent en imposer à leurs lecteurs, en se mettant sous le couvert du Conseil de l'Europe, et d'un pragmatisme à leur façon.

Faut-il dire que les lecteurs des Annales et des Bulletins de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles trouvent dans ces publications beaucoup plus dans le domaine du mobilier que dans le volume commenté.

Nous reviendrons sur tout cela autre part, par exemple en reprenant point par point la description du mobilier des monuments cités. Nous retournons au château de Schoonhoven revoir les travaux de Jan Christian Hansche, que nous avons identifiés là-bas il y a nombre d'années; à Bierbeek où le Christ en laiton qualifié gothique n'est en réalité qu'une réédition du XX^e siècle, comme j'ai pu le constater sur place avec M. Jean-Claude Ghislain; à Hakendover pour y trouver autre chose que ce qu'on veut bien citer et, entre autres, le célèbre Christ de pèlerinage;

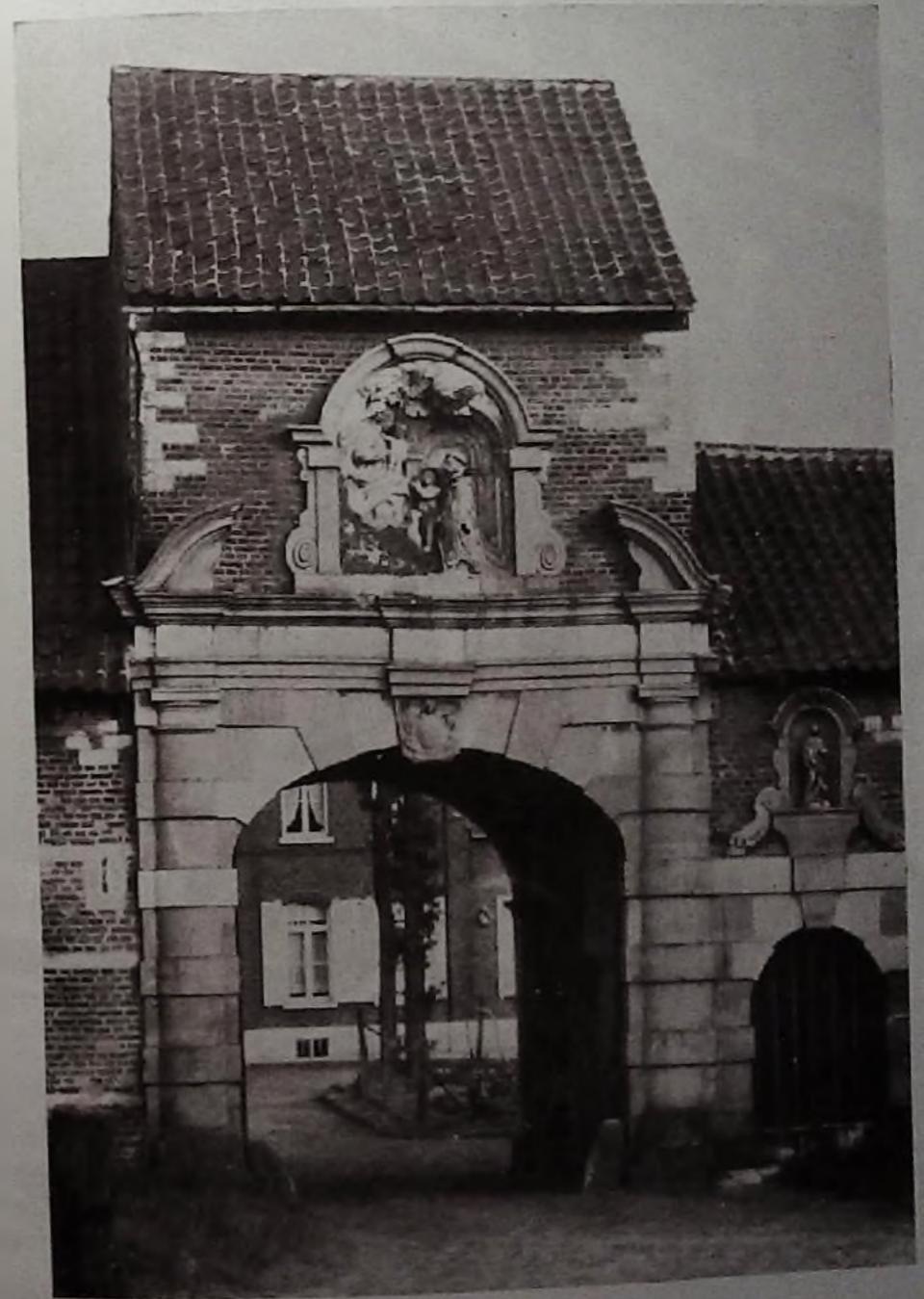
Louvain, pour y revoir, à Saint-Pierre, des stalles du **XVe** siècle, un Christ assis au calvaire, de 1500 environ, le mobilier de nombreuses chapelles, et le beau trésor, qui semblent n'avoir aucun intérêt pour certains chercheurs modernes. A propos de Louvain nous signalerons à ces derniers que l'église Saint-Michel épargnée en 1914 a été sévèrement bombardée en 1944, où disparut là-bas le jube des orgues d'Herkenrode, créées par le facteur Piccard, avec, pour le buffet, le menuisier liégeois Louis Lejeune. C'est en 1944 également que fut réduite en morceaux la Sedes Sapientiae, illustre patronne de l'Université, exposée alors dans le croisillon nord de Saint-Pierre sur un autel baroque attribué à Luc Fayd'herbe. La Sedes Sapientiae en question a été reconstituée après ces événements tragiques et non pas en 1942 comme on nous l'indique.

En réalité, le « Patrimoine Monumental » I. manque d'une introduction historique où un spécialiste aurait pu étudier le rôle culturel du Diocèse de Liège et de l'Archevêché de Cambrai en Brabant; rappeler l'influence de l'art mosan aux **XIe**, **XIIe** et **XIIIe** siècles dans l'art de bâtir et en ce qui concerne plus particulièrement l'orfèvrerie et la sculpture; expliquer comment Louvain échappa aux iconoclastes ainsi que Léau; comment Tirlemont eût un sort moins heureux en 1535 et un siècle plus tard où, par faits de guerre, bien des demeures y disparurent, ce qui doit importer pour des spécialistes de la construction.

Ces derniers auraient été heureux d'avoir plus de précisions sur les restaurations subies par plusieurs édifices étudiés et notamment la tour de l'église de Herent (fig. 66), dont les parements et les décors présentent peu de témoins authentiques; de même pour l'escalier de l'Hôtel de Ville de Léau (fig. 265) donné comme : de 1539; en réalité, une reconstitution d'un perron dont les éléments intéressants parce qu'anciens, sont conservés aux musées royaux d'Art et d'Histoire où ils peuvent être étudiés utilement.

Tout cela incitera le lecteur à beaucoup de prudence et à se poser constamment des questions : quant à l'importance réelle des édifices dont on souhaite la sauvegarde, quant à leur date, leur état de conservation. Nous doutons que le Conseil de l'Europe puisse approuver la réalisation, dans sa forme actuelle d'un projet, en soi excellent. Nous souhaitons que, pour les prochains volumes, les auteurs en reviennent aux règles anciennes s'en tenant à des descriptions précises, à des remarques justifiées, à la citation des sources, et ne présentent que des documents de qualité.

Comte J. de Borchgrave d'Altena,
Conservateur en chef honoraire
des musées royaux d'Art et d'Histoire.



Oplinter : l'Abbaye de Maredsous



144 : détail de la façade de l'hôtel de ville